

LES
« **Negotiable Instruments** »
en
droit anglais et anglo-américain

Etude historique

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le Jeudi 7 Novembre 1929, à 14 heures

PAR

Jean LARRÉ

LICENCIÉ ÈS LETTRES

Président : M. H. LÉVY-ULLMANN.

Suffragants { MM. PERCEROU, Professeur.
CASSIN, Professeur.



PARIS

LIBRAIRIE ARTHUR ROUSSEAU

ROUSSEAU & C^{ie}, Editeurs

14, RUE SOUFFLOT, ET RUE TOULLIER, 13 (v°)

1929

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation, expressément réservés
pour tous pays*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551808_0001

THÈSE
POUR LE DOCTORAT

**La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses ;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.**

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

LES
« **Negotiable Instruments** »
en
droit anglais et anglo-américain

Etude historique

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le Jeudi 7 Novembre 1929, à 14 heures

PAR

Jean LARRÉ

LICENCIÉ ÈS LETTRES

Président : M. H. LÉVY-ULLMANN.

Suffragants { MM. PERCEROU, *Professeur.*
CASSIN, *Professeur.*



PARIS

LIBRAIRIE ARTHUR ROUSSEAU

ROUSSEAU & C^{ie}, Editeurs

14, RUE SOUFFLOT, ET RUE TOULLIER, 13 (v°)

1929

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation, expressément réservés
pour tous pays*



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1
I. — Définitions.	1
II. — Législation actuelle.	13
III. — La « Negotiability » en droit positif contemporain anglais et anglo-américain . . .	19
CHAPITRE PREMIER. — <i>Les instruments anciens (The « Older Instruments »)</i>	33
I. — Les juridictions compétentes	41
II. — Les Recueils de jurisprudence des Tribunaux commerciaux aux XII ^e , XIII ^e , XIV ^e siècles .	60
III. — Rôle des Instruments anciens.	65
IV. — Nature juridique des Instruments anciens. .	75
CHAPITRE II. — <i>La Lettre de change de la « Law Merchant »</i>	87
I. — Doctrine et jurisprudence au Moyen Age . .	87
II. — Les Droits des parties	103
III. — La « Negotiability » de la Lettre de change selon la « Law Merchant ».	109
CHAPITRE III. — <i>La Lettre de change et la « Common Law », Promissory Notes, Bank Notes.</i>	121
I. — <i>Lettre de change</i>	121
I. — Réception de la « Law Merchant » en « Common Law »	121
II. — Les droits des Parties.	133

III. — La « Negotiability » de la Lettre de change selon la « Common Law »	137
1° Circulation	138
2° Inopposabilité des exceptions	144
3° Présomption de « Consideration »	150
II. — <i>Promissory Notes</i> , billets à ordre ou au por- teur.	158
III. — <i>Bank Notes</i> , billets de banque	168
CHAPITRE IV. — <i>Le XIX^e siècle, siècle des codifications.</i>	173
CHAPITRE V. — <i>Les Instruments négociables autres que les lettres de change, les billets, les billets de banque, les chèques</i>	199
I. — <i>Exchequers and Treasury Bills.</i>	201
1° Exchequer Bills.	201
2° Treasury Bills.	204
3° Treasury Currency Notes.	206
4° Bills of Credit, américains.	206
II. — <i>Titres coloniaux et étrangers.</i>	210
III. — <i>Scrips.</i>	216
IV. — <i>Debentures.</i>	217
V. — <i>United States Coupon Bonds et Municipal Corporation Bonds.</i>	225
VI. — <i>Circular Notes</i>	227
VII. — <i>Les actions des Sociétés</i>	230
1° Certificates of shares.	233
2° Scrips certificates of shares to Bearer.	233
3° Share-Warrants.	234
4° Transfers.	235
5° Certification of transfers.	236
6° Dividend-warrants.	238
7° Droit anglo-américain	239

TABLE DES MATIÈRES

IX

CONCLUSION.	241
I. — Position des « Negotiable Instruments » en droit anglais et anglo-américain. . .	241
II. — Position des « Negotiable Instruments » vis- à-vis de l'étranger. Comparaison de la lettre de change anglaise et anglo-améri- caine et de la lettre de change française. .	247

LISTE DES ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS CET OUVRAGE

A. G. = Attorney General.

App. Cases = Law Reports Appeal cases (1875-1890).

(Depuis 1891 les arrêts sont cités d'après l'année et le volume, soit : 1891, I, A. C., p. 390).

B. and Ald. = Barnewall and Alderson (1817-1822).

B. and Ald = Barnewall and Adolphus (1830-1834).

B. and C. = Barnewall and Cresswell (1822-1830).

Beasl = Beasley's Reports, New-Jersey Equity.

B. E. A. = Bills of Exchange Act (1882).

Bing = Bingham (1822-1830).

Bing. N. C. = Bingham New Cases (1830-1840).

Burr. = Burrow's reports (1756-1772).

Carth. = Carthew (1688-1701).

Cl. and F. = Clark and Finnely (1831-1846).

Co. = Coke's reports (Temp. Elizabeth.).

Comb. = Comberbach's reports.

Cro. Eliz. = Croke, Elizabeth (1581-1603).

Cro. Jac. = Croke, James I (1603-1625).

Cro. Car. = Croke, Charles I (1625-1641).

Doug. = Lord Douglas (1778-1785).

Durnford and East = Voir T. R.

East = East Reports (1800-1812).

Edw. = Edward.

Frie. = Frieman.

Gib. Eq = Gilberts' Equity Reports (1706-1727).

H. L. = House of Lords.

H. L. Ca. = House of Lords Cases (1847-1866).

Hard = Hardres (1655-1660).

- How. = Howard's reports (U. S. A.).
Hud. and Bro. = Hudson and Brooke (1827-1831).
Ill. = Illinois.
Ind. = Voir Law Reports.
J. and H. = Johnson and Hemming (1859-1852).
Keb. = Keble (1661-1679).
Ld. = Lord.
Lev. = Levinz (1660-1697).
L. J. O. S. = Law journal Old Series.
L. J. O. S. Ch. = Law journal Old Series Chancery (1822-1831).
L. J. O. S. K. B. = Law journal Old Series King's Bench (1822-1831).
L. J. O. S. C. P. = Law journal Old Series Common Pleas (1822-1831).
L. J. O. S. Ex. = Law journal Old Series Exchequer (1830-1831).
L. J. O. S. M. C. = Law journal Old Series Magistrates' Cases (1826-1831).
L. J. = Law journal New Series à partir de 1831.
L. J. Bank. = Law journal New Series Bankruptcy (1832 et sq.).
L. J. Ch. = Law journal New Series Chancery (1831 et sq.).
L. J. K. B. or Q. B. = Law journal New Series King's bench ou Queen's bench et depuis 1875 King's Division K. D. ou Queen's Division Q. D. (1831 et sq.).
L. J. C. P. = Law journal New Series Common pleas et depuis 1875 Common Pleas Division (1831 et sq.).
L. J. Ex. = Law journal New Series Exchequer et depuis 1875 Exchequer Division (1875 et sq.).
L. J. M. C. = Law journal New Series Magistrate's Cases (1831-1896).
L. J. P. C. = Law journal New Series Privy Council (1865 et sq.).
L. R. = Law Reports
L. R. C. P. = Law Reports Common pleas (1865-1875).
L. R. Eq. = Law Reports Equity (1865-1875).
L. R. Ex. = Law Reports Exchequer (1865-1875).
L. R. H. L. = Law Reports House of Lords English and Irish appeals (1866-1875).
L. R. Ind. App. = Law Reports Indian Appeals (1873 et sq.).

- L. R. P. C. = Law Reports Privy Council (1865-1875).
L. R. Sc. and D. App. = Law Reports Scotch and Divorce Appeals (1866-1875).
L. R. P. and O. = Law Reports Progate and Divorce (1865-1875).
L. R. Q. B. = Law Reports Queen's Bench (1865-1875).
L. R. Ir. = Law Reports Ireland (1878-1893), et depuis 1894 par l'année et le n° du volume soit 1894, I, Ir.
L. R. Ch. = Law Reports Chancery Appeals (1865-1875).
L. R. Ex. = Law Reports Exchequer Division (1875-1880).
L. R. Ch. D. = Law Reports Chancery Division (1875-1890), et depuis 1891 d'après l'année et le n° du volume soit 1891, I, Ch. D.
L. R. C. P. D. = Law Reports Common Pleas Division (1875-1880).
L. R. P. D. = Law Reports Probate and Admiralty Division (1875-1890), et depuis 1891 d'après l'année et le n° du volume soit 1891, I, P. D.
L. R. Q. B. D. = Law Reports Queen's Bench Division (1875-1890), et depuis 1891 d'après l'année et le n° du volume soit 1891, I, Q. B. D.
L. T. O. S. = Law times Reports, Old Series (1843-1859).
L. T. = Law Times Reports New Series (1852 et sq.).
Lut. = Lutwyche (1688-1704).
M. and W. = Meeson and Welsby (1836-1847).
Macq. = Macqueen (Scotch Appeals) (1851-1865).
Met (Mass) = Metcalp's (Massachusetts) Reports.
Mod. = Modern Reports (1662-1732).
Montr. Q. B. = Montreal Law Reports, Queen's Bench.
N. I. L. = Negotiable Instrument law (1897).
N. Y. = New-York Reports.
N. Z. R. = New Zealand Law reports.
Op. cit. = Opus citum.
Otto. ou Ot. = Otto's United States Supreme court reports.
Pet. = Peters United States supreme court reports.
Q. B. D. = Queens' Bench Division.
Raym. = Lord Raymond (1694-1732).
Rep. = Reports.
S. S. = Selden Society.

S. S. Pub. = Selden Society Publication à partir de 1887 un volume chaque année.

Salk. = Salked (1689-1712).

Skow. = Showed. (1678-1694).

Stra. = Strange (1715-1748).

T. R. = Term Reports, ou Durnford and East Reports (1785-1800).

U. S. A. = United States of America.

V. = Versus.

Vic ou Vict. = Victoria.

Wall. = Wallace's United States Supreme Court Reports .

Winch. = Winch (1621-1625).

Y. B. = Year Books of Reports of Cases (1307-1537).

TABLE BIBLIOGRAPHIQUE

I. — ROYAUME-UNI

- Abbot.** — On shipping. Shaw and Son, Londres. 13 th. Edition 1892 ; 14 th. Edition 1901, par B. Aspinall et H. Smore.
- Allen (Carleton Kemp).** — The law in the Making. Oxford Clarendon Press 1927.
- Anderson.** — An historical and chronological deduction of the Origin and progress of Commerce, Londres, chez A. Millar, 1764.
- Anson.** — Principles of the English law of Contracts. 8 th. Edition Oxford Clarendon Press 1896 ; 11 th. Edition (English and American edition with american notes by E W. Huffent, New-York 1906.
- Acland and Ransome.** — The political history of England to 1913. Longmans, Green and Co-Londres 1913.
- Sir Thomas Barclay and Dainville.** — Les effets de commerce en Droit anglais, Paris 1884.
- Sir Thomas Barclay.** — Assimilation des lois concernant la lettre de change, le billet à ordre et le chèque, Paris 1883.
- Bayley.** — Summary on the law of bills of exchange. 5 th. Edition, Londres 1880.
- Beawes.** — Lex Mercatoria. 1^o Edition Londres, 1720 fol. ; 2^o Edition Londres 1752 fol. ; 3^o Edition Londres 1771 fol. ; 6^o Edition by Thomas Mortimer, 2 vol. in-8^o ; Dublin 1795 Nationale F. 2894-95.
- Bewes.** — The Romance of the law merchant, Londres 1926.
- Bewich (Robert Merchant).** — Exchange table of Europe, 2 vol. in-4^o, Londres 1802.
- Bowsted W.** — The Commercial laws of the World. Sweet and Maxwell 1911 etc. (1).
-

(1) Ouvrage capital pour l'étude de la législation commerciale des possessions anglaises et anglo-américaines.

- Bracton.** — *De legibus et consuetudinibus Angliae*. Yale University Press 1922.
- Brooke.** — *Abridgments*, Londres 1543.
- Buckley.** — *On Companies Acts*. 9^e Edit. Londres 1909.
- Burouchs (John).** — *The sovereignty of the British seas prouved by Records History, and the Municipal laws of this Kingdom*. Avec la *Lex Mercatoria*, Londres 1656 et 1686.
- Byles (Sir J. B.).** — *Treatise on the law of bills of Exchange*. Sweet and Maxwell, Londres 1924.
- Byles and Welford.** — *Bills of Exchange, promissory notes, bank notes and cheques*. 15th Edition, Londres 1891.
- Byrne (W. J.).** — *A dictionary of the English law*. Sweet and Maxwell, Londres 1923.
- Carr (Cecil. T.).** — *Select Charters of trading Companies*. Selden Society publication 1913.
- Carter.** — *English legal institutions*, Londres 1902.
- Carver (T. G.).** — *Treatise on the law relating to the Carriage of Goods by sea*, Londres, 5^e Edit. 1909.
- Chalmers (Sir Mackenzie D.).** —
1. *Digest of the law of bills of Exchange*, 1^{re} Edit., Londres 1878 ; 9^e Edit., Londres 1927 ;
 2. *The Negotiable Instruments act*, Calcutta 1882 ;
 3. *Note sur les récents progrès de la codification en Angleterre* (Traduction de M. Lévy-Ullmann) (*Bulletin de la Société de législation comparée*, n^o 24, 1894-95, p. 292-9).
 4. *Rapport sur l'Unification de la législation sur la lettre de change et le billet à ordre*, au Comité Economique de la Société des nations, Genève 1923.
- Chitty.** — *Bills of Exchange*, 10^e Edition, Londres 1859 ; 11^e Edition (Edition Américaine, Londres 1878).
- Clavering Henry.** — *A Select law library*, Londres 1817.
- Coke.** — *Comments upon Littleton*, Londres 1628.
- Collins John.** — *An Introduction to merchant's accompts*. Avec la *Lex Mercatoria*, Londres 1656 et 1686.
- Comyns¹.** — *Digest of the laws of England*, 1^{re} Edit., Londres 1792, en 6 vol ; 5^e Edit. by Anthony Hammond, Londres 1822.
- Cunningham (Timothy Esquire).** — *The Law of bills of exchange*, Londres 1761-1766-1778.
- Dafforne R.** — *The Merchant Mirrour*. Avec la *Lex Mercatoria*, Londres 1656 et 1686.

- Davies (T. LL).** — Notes on banking and Commercial laws, Pitman 1920.
- Dictionary of National Biography. Smith Elder and Co-Londres 1908 et sq.
- Encyclopaedia of the laws of England with forms and precedents. 2^e Edit. Sweet and Maxwell, London 1907.
- Evans (M. O.).** — Law of bills of Exchange, promissory notes, cheques, and banks in South Africa. Cape Town 1923.
- Falconbridge.** — Le Droit commercial anglais au Canada.
— Livre du Cinquantenaire de la Société de législation comparée, Paris 1922, p. 189.
- Gross (Charles).** — Select cases concerning the law merchant. S. S. Pube., vol. I local courts 1908, vol. II par M. Watkins est actuellement en préparatiqn.
- Gutteridge (Professeur H. C.).** — Le Tribunal de commerce en Angleterre, Journal de droit international 1923, p. 19.
- Earl of Halsbury.** — The laws of England, Sweet and Maxwell 1907 et sq.
- Hart (Hexber L.).** — The law of banking with an appendix on the law of stock exchange transactions, Londres 1914.
- Herne's Pleader.** — Londres 1552-1620-1657.
- Hewins.** — Trade and Finances in the seventeenth century, Londres 1892.
- Hogg (James Edward).** — The Partnership law in the Empire. Journal of the Society of Comparative legislation, Londres, décembre 1918, p. 233.
- Holdsworth.** — History of the English law, Methuen-Londres 1922-1924.
— The historians of Anglo American law, New-York Columbia University Press. 1928.
- Jenks (Edward).** — A short history of the English law, Londres 1911 et 1912.
— The book of English law (Foreword by Lord Atkins, Londres J. Murray 1928.
— Digest of English civil law Butterworth, Londres, vol. I 1905, vol. II 1906, vol. III 1911-1914, vol. IV et V 1916-1917.
- Jevons.** — Money and the mechanism of exchange, Londres 1879.
— La monnaie et le mécanisme de l'échange, 3^e Edition, Paris Bibliothèque scientifique internationale 1831.

- Journal of the Society of Comparative legislation**, Londres.
- Khergamwala (Jahangir Sohrabje)**. — *Negotiable Instruments and law merchant in India*, Bombay 1920.
- Kyd**. — *Treatise on the law of bills of exchange and promissory notes*, Londres 1790.
- *Comyn's Digest of the laws of England*, Londres 1792, 6 vol. Nationale F. 32.465-70.
- *On corporations*, Londres 1793.
- Lindley**. — *Law of Companies*.
6^e Edition, Londres Sweet and Maxwell 1903.
- *Treatise on the law of partnership*.
9^e Edit. Roy. Sweet and Maxwell, Londres 1924.
- Maclaren (J. J.)**. — *The Bills of Exchange act*.
Revised Statutes of Canada, Toronto 1916.
- Macleod (Henry Dunning M. A.)**. — *Principles of Economical philosophy*. Longmans Green and Co-London 1872.
- *Theory of Credit*. Longmans Green and Co-London 1890.
- Macneil**. — *Bills of Exchange Promissory Notes and cheques*, Edinburgh 1920.
- Maxox (Thomas)**. — *Formulare Anglicanum*, Londres 1758.
- Mitland**. — *Bracton's Note book or a collection of cases decided in the King's courts during the reign of Henry III annotated by a lawyer of that time seemingly, Henry of Bracton*, Londres 1837, 3 vol. in-8°.
- *Select Pleas of the Crown*, S. S. Publ. 1887 (1).
- *Select Pleas in Monoral courts*, S. S. Publ. 1888 (1).
- *The Court Baron*, S. S. Publ. 1890 (1).
- *Select Passages from Bracton and Azo*, S. S. Publ. 1894 (1).
- *Domesday book and beyond* : 1^{re} édit., Cambridge 1897 ; 2^e édit., Cambridge 1907.
- *The English law and the renaissance*, Cambridge 1901.
- *Equity and the form of actions*, Cambridge 1909.
- Gerard de Malynes**. — *A treatise of the canker of England's commonwealth divided in three parts*, Londres 1901, in-8°.
- *Saint-George of England allegorically described*, Londres 1601, in-8°.

(1) S. S. Publ : Selden Society Publication, Londres à partir de 1887 un volume chaque année.

- England's view in the unmashing of two paradoxes by de Males-troict with the replication unto the answer of Maister Jean Bodin, Londres 1603, in-12°.
- The maintenance of free trade according to the three essential parts of traffic or an answer to a treatise of free trade by Edward Misselden, Londres 1622, in-8°.
- Lex Mercatoria or the ancient law merchant divided in three parts according to the essential parts of traffic, Londres 1622, in-fol.
- Lex Mercatoria, Londres 1627 in-fol.
- Lex Mercatoria and several other commercial documents, Londres 1656, in-fol.
- Lex Mercatoria and several other commercial documents, T. Bas-set, Londres 1686, in-fol. Bibl. Nationale F. 3880 (1).
- Marsden.** — Select Pleas of the Court of Admiralty, vol. I, 1390-1404 et 1527-1545, S. S. Publ. 1822 ; vol. II 1545-1602, S. S. Publ. 1897.
- Marius (John).** — Advice concerning bills of exchange:
 1. Londres 1651 ;
 2. Londres 1653 ;
 4. Avec la Lex Mercatoria de Malynes, Londres 1656 ; Londres 1686.
- Mews.** — Digest of English case law (périodique). Sweet and Maxwell 1911-1915 et sq.
- Miege (G).** — The ancient sea laws of Oleron, Wisby and the Hanse-towns still in force.
Avec la Lex Mercatoria, Londres 1656 et 1686.
- Mitchell.** — Lex Mercatoria, Cambridge « the University Press » 1904.
- Molloy (Charles).** — De jure Maritimo et Navali, Londres 1682.
- Murray (James A. H.).** — Dictionary of the English language. Oxford Clarendon Press 1888.
- Paget (Sir John R.).** — The bankers' library, Londres, Pitman' 1920
— On banking, Londres Butterworth 1922.
- Pitman.** — Bills, cheques and notes with the bills of exchange act 1882 and the bills of Exchange act 1906 (by Slater), Londres 1907.
- Pollock (Sir Frederick).** — Principles of contracts, 5° Londres 1889 ; 9° Londres 1921.
- A digest of the law of Partnership with an introductory essay on Codification, 1^{re} Edit., Londres 1874 ; 4° Edit., Londres 1888.

(1) Les citations de la Lex Mercatoria sont faites d'après cette dernière édition.

- The King's Peace. Law Quarterly review I, 37.
- Pollock and Maitland.** — History of English law before the time of Edward I, 1^{re} Edit., Cambridge 1895 ; 2^e Edit., Cambridge 1898.
- Pollock (Hugh).** — The Law of Property Acts 1922-1925, Londres 1925.
- Prynne (William).** — Animadversiones, Londres 1643.
- Rastell's Entries.** — Londres 1564-1620-1656.
- Raw (Wenka-Sivami T. A.) et Krishnasvami Raw T. S.** — The Negotiable Instruments act 1881, Madras 1912.
- Revised Statutes,** Londres 1870 chez George Edward Eyre and William Spottiswoode.
- Rolls Series.** — Rerum Britannicarum Medii aevi Scriptores or Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland during the Middle Ages.
Published by the Authority of her Majesty's Treasury under the direction of the Master of the Rolls, 1^o vol. Longmans and Green and Co-London 1858, Ste-Geneviève O 8 sup. 72 (1 à 37).
- Riley (Henry Thomas).** — Munimenta Gildhallae Londoniensis (Liber Albus, Liber Customarum Liber Horn), Rolls series, vol. 18 Longmans 1859.
- Adam Smith.** — Wealth of Nations.
Traduction du Comte Germain Garnier, Paris, Guillaumin 1843.
- Smith (John).** — A Compendium of Commercial law, 9 th. Edit., Londres 1877, 12 th. Edit. by J. H. Watts, Stevens, London 1924.
— Leading Cases, 12 th. Edit., Londres 1915.
- Stephen's.** — Commentaries of the English law, 19 th. Edit., Butterworth and Co-London 1923.
- Elements de Droit commercial anglais.
Traduction de M. Lerebours-Pigeonnière, Paris 1909.
- Stroud's.** — Judicial Dictionary, 2^e Edit. Sweet and Maxwell, Londres 1903.
- Sykes E.** — Banking and currency Butterworth, Londres 1918.
- Thomas A. N.** — Calender of Early Mayor's court of London, Cambridge the University Press 1924.
- Thomson (Robert).** — A treatise of the law of bills of exchange, promissory notes, bank notes and cheques on bankers, Edinburgh 1811.
New Edit. by Wilson, Edinburgh 1865.
- Thorburn.** — Bills of Exchange act 1882, Edinburgh 1890.
- Tillyard.** — Banking and Negotiable Instruments, Black-London 1921.

- Twiss.** — The Black book of the Admiralty, Londres 1871-76, 4 vol.
 — Bracton's *de legibus et consuetudinibus Angliae*, Londres 1878-1883.
- Welwood.** — Sea laws of Scotland, Edinburgh 1590 (1).
- Westlake.** — Private international law, 6 th. Edit. by Norman Bentwick. Sweet and Maxwell, Londres, juin 1922.
- Williams (E. E.).** — Modern railway law, Londres 1928.
- West (William).** — Symboleography (cases), Londres 1615.
- Willis.** — Law of Negotiable securities. Six lectures delivered at the request of the Council of legal education, 1^{re} Edit. Stevens juillet 1896 ; 4^e Edit. by A. W. B. Welford. Sweet and Maxwell, avril 1923.
- Wolt (Archibald J.).** — Commercial laws of England, Londres, chez Wash 1915-1913.
- D^r Zouche.** — The Jurisdiction of the admiralty of England asserted against Sir Edward Coke's *Articuli Admiraltis* in Chap. XXII of his *jurisdiction of Courts*, Londres 1663. — Reproduit dans la *Lex Mercatoria* T. Basset, Londres, Edit. 1636.

II. —ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

- Ames.** — Cases on Negotiable Instruments, 1^{re} Edit. 1881, Cambridge, Harward law Rev. Press ; 2^e Edit. 1894 Cambridge, Harward law Rev. Press.
- Ames and Brewster.** — Negotiable Instruments law, Cambridge (Mass) 1902.
- Bigelow.** — Cases from Williams I to Richard I, London 1879.
 — The laws of Bills, Notes and cheques, 1^{re} Edit., Boston 1890 ; 2^e Edit., Boston 1900.
 — Cases on the law of Bills to accompany the Editor's work on that subject, Boston Student's series Cases 1894.
- Bennett.** — The History and present position of the bill of lading, New-York 1906.
- Bouvier.** — A law dictionary, 4^e Edit., Boston 1880.
- Brannan J. D.** — Negotiable Instruments law, 3^e Edit., Anderson 1920 ; 4^e Edit. by Zechariah Chafee, Anderson 1926.

(1) Modèle de Malynes.

- Callaghan.** — Law of Negotiable Instruments, New-York 1921.
- Crawford J. J.** — Negotiable Instruments law, 2^e Edit., New-York 1902.
- Chaffee (Zechariah).** — Cases on Negotiable Instrument. Supplementary to Ames cases on bills and Notes, Cambridge (Mass) Langdell Hall 1919.
- Daniel.** — Negotiable Instruments law, 6^e Edit., New-York 1912.
- Hale.** — Law governing cheques, New-York 1905.
- Lewis.** — The law relating to Stock bonds and other securities, Philadelphie 1881.
- Lorenzen.** — Cases on Conflicts of laws selected from decisions of English and American courts. St-Paul West publication co 1909.
- Conflicts of laws relating to bills and notes, New-Haven 1919.
- Parsons.** — On bills and Notes, Boston 1868.
- The law of Contrats. 7^e Edit. by W. W. Kellen, Boston, Little 1883.
- Smith (S. W.).** — Handy book on the law of bills (Wilsons legal Handy book) 1907.
- Smith (H. L.).** — Cases on the law of bills and notes selected from decisions of English and American Courts. 2^e Edit. St-Paul West 1922.
- Story.** — Commentaries on the law of promissory notes. 6^e Edit., Boston 1868 ; 7^e Edit. English and American, Boston 1878.
- Street T. A.** — Foundation of legal liability, New-York 1906, 3 vol.
- Williston (H).** — Lectures on commercial law, New-York 1861.
- Williston (Samuel).** — Law of contracts, New-York 1920-22.
- Selection of Cases on the law of Contracts, New-York, Little 1922.

III. — CONTINENT

- Ansaldo de Ansaldo.** — Discursus legales de Commercio et mercatura. 1^{re} Edit., Rome 1689 ; 2^e Edit., Genève 1698.
- Bensa E.** — Histoire du contrat d'assurance au Moyen Age, traduction de M. Valéry, Paris 1897.
- Boucher.** — Le Consulat de la mer ou les lois barcelonnaises, Paris 1808
- Bornier.** — Conférences des ordonnances de Louis XIV, Paris 1678-1744-1767.
- Bouteiller.** — Le Grand coutumier général de droit et de pratique, Ed. de Charondas le Caron 1611.

- Bouteron.** — Le chèque, Dalloz, Paris 1924.
- Le chèque, Suite, Dalloz 1928.
- De l'Unification du droit relatif à la lettre de change, thèse Paris 1912.
- Brissaud.** — Histoire du droit français, Paris 1898-1903.
- Brodeau.** — Coutume de Paris, 1^{re} Edit., Paris 1658 ; 2^e Edit., Paris 1669, 2 vol.
- Brunner.** — Titres au porteur français au Moyen Age. Traduit par le professeur Wolf. Nouvelle Revue historique X. 1886, p. 11 et 13.
- Caillemet.** — Etudes sur les Antiquités juridiques d'Athènes. 2^e Etude, Lettre de change, Paris 1865.
- Colfrav.** — Le droit commercial comparé de la France et de l'Angleterre, Paris 1861.
- Curti (Arthur).** — Manuel de droit civil et commercial anglais, 2 vol. 1^{er} vol., Payot 1928 ; 2^e vol., Payot 1929.
- Debray (Louis).** — La clause à ordre en droit français, thèse Paris 1892, n° 8.
- Desmares (Jean).** — Coutumes Notoires, avec les commentaires de Brodeau, Paris 1658-1669.
- Dictionnaire juridique anglo-belge par L. E. F. Anspach et A. M. Coutonche, Sweet and Maxwell, Londres 1920.
- Einert.** — Le droit de change d'après les besoins des affaires au XIX^e siècle, Leipzig 1839.
- Escarra.** — La lettre de change en blanc. Annales du droit commercial 1908, p. 209 et sq.
- Mile Garnier.** — « L'action of trespass », thèse Paris 1927 chez Rousseau.
- Gaubert.** — Ventes maritimes, thèse Aix 1912.
- Glasson.** — La codification en Europe au XIX^e siècle. Revue politique et parlementaire 1894, t. II, p. 201 et 402, t. III, p. 198.
- Gide et Lyon-Caen.** — Code de commerce allemand et loi sur le change de 1862. Société de législation comparée collection des principaux Codes étrangers, Paris 1881.
- Godefroy.** — Dictionnaire de l'ancienne langue française, Paris 1881.
- D'Hooghe.** — Le connaissement maritime, thèse Lille 1897.
- Houyvet.** — Les tribunaux de commerce, Berger-Levrault 1894.
- Huvelin.** — Le droit des marchés et des foires, thèse Paris 1897, t. 32.
- Travaux récents sur l'histoire de la lettre de change. Annales de droit commercial 1901, t. I, p. 1.

- Isambert.** — Recueil des anciennes lois françaises, Paris 1821-1833.
- Jèze (professeur Gaston).** — Cours des Finances publiques 1926-27, Marcel Girard 1927.
- Jitta (professeur Josephus).** — Premier memorandum sur l'unification de la législation de la lettre de change au Comité de la section économique de la Société des Nations, Genève, août 1922 (E. F. S., 321, B. 80).
- Rapport sur l'unification de la législation de la lettre de change au Comité économique de la société des Nations, Genève 1923.
- Jousse.** — Recueil chronologique des ordonnances de Louis XIV, Paris 1757.
- Les ordonnances de Louis XIV avec Commentaires, 1^{re} Edit., Paris 1775 ; 2^e Edit., Paris 1841.
- D^r Klein (professeur Franz).** — Rapport sur l'unification de la législation sur la lettre de change et le billet à ordre, Genève 1925.
- Lattes.** — Il diritto commerciale nella legislazione statutaria della città italiana, Milan 1883.
- Lévy-Ulmann (professeur Henry).** — Notes sur les récents progrès de la Codification en Angleterre. Bulletin de la Société de législation comparée, Paris 1894-95.
- Comment un Français peut-il aborder utilement l'étude du droit anglais et du droit anglo-américain. Bulletin de la Société de législation comparée, Paris 1919.
- Eléments d'introduction générale à l'Etude des sciences juridiques, 1 vol., La définition du droit. Librairie du Recueil Sirey 1917, 2^e Edit., Librairie du Recueil Sirey 1925, Edit. espagnole, Madrid 1925.
- II. Le système juridique de l'Angleterre, librairie du Recueil Sirey 1928.
- III. L'aménagement actuel du système traditionnel et la théorie contemporaine (Sous presse).
- The Year books, Nouvelle revue historique de droit français et étranger 1921.
- L'inexécution du contrat pour cause d'impossibilité dans le droit anglais. Annales du droit commercial, Paris 1912.
- Le droit écossais. Bulletin de la Société de législation comparée, Paris 1924.
- Lyon-Caen (professeur).** — Rapport sur l'unification de la législation sur la lettre de change et le billet à ordre, Genève 1923.

- Manzoni (L.).** — Bibliografia statutaria e storica Italiana, Bologna 1876-79.
- Massé.** — Le droit commercial dans ses rapports avec le droit des gens et le droit civil, Paris 1^{re} Edit. 1862 ; 3^e Edit. 1874.
- Mitchell (Miss Léonie).** — Le chèque dans les pays anglo-saxons chez Rousseau, thèse Paris 1927, t. 32.
- Morel.** — Les juridictions commerciales au Moyen Age, thèse Paris 1897, t. 34.
- Nougier.** — Lettre de change et effets de commerce, Paris, 4^e Edit. 1875.
- Rapport du Comité d'experts juristes en matière de lettres de change et de chèques (Section économique), Genève 1923.
- Rebuffus.** — Commentaria in constitutiones et ordinationes regias, Lyon 1599.
- Reuttmann.** — Das English civil process, Leipzig 1851.
- Rouleau.** — Règlement des effets de commerce en France et à l'étranger, Paris 1914.
- Savary.** — Le parfait négociant, Paris 1675.
— L'art des lettres de change, Paris 1688.
— Dictionnaire du commerce, Paris 1741.
- Seaccia.** — Tractatus de Commercialis et Cambiis, Genève 1618 et 1664.
- Schwob (George).** — Le contrat de la London Corn trade association, Rousseau, thèse Paris 1923, n° 7.
- Du Puys de la Serra.** — L'art des lettres de change, Paris 1690.
- Straccha.** — De Mercatura et Cambiis, Amsterdam 1669.
- Thaller et Percerou (professeurs).** — Traité de droit commercial, 7^e Edit., Rousseau 1925.
- Touzault.** — Des effets de commerce. Etude de législation comparée, Paris 1882.
- Trenchant (Jean).** — Arithmétique, Lyon 1608.
- Troullier.** — Documents pour servir à l'histoire de l'évolution des effets de commerce, Paris 1912.
- Tumedi (Cesare).** — Dossier relatif à l'unification des dispositions législatives concernant la lettre de change et le billet à ordre, Bruxelles 1929.
- Valéry (Professeur Jules).** — Une traite de Philippe-le-Bel, Contribution à l'étude de la lettre de change. Revue générale de droit 1908, t. 32, p. 485.

- Essai historique sur les lettres missives. *Revue générale de Droit* 1911, t. 35, p. 193 et 325.
 - La coutume commerciale. *Revue critique de législation et de jurisprudence* (nouvelle série) 1916-1924, t. 44, p. 418.
 - Wahl (professeur Albert).** — *Traité théorique et pratique des titres au porteur*, Rousseau, Paris 1891
 - *Précis théorique et pratique de droit commercial*, Paris, Librairie du Recueil Sirey 1922.
 - *Précis théorique et pratique de droit maritime*. Librairie du Recueil Sirey, Paris 1924.
-

TABLE DES ARRÊTS

A

John of Abingdon v/ William Martin.. . . .	64, 68, 81
Achelson v/ Fountain.	109
A. G. v/ Glendining.	211
A. G. v/ Bouwens.	212
The Andrewe, Re.	74
Anonyme 1368, Y. B. 41 Edw. III,	58
Anonyme Rastell's Entries ff. 338.	131
Anonyme Lex Mercatoria, p. 295.	106
Anonyme 1652. Style 366.	146
Anonyme 1696 Comberbach 401.	166
Anonyme 1698 I Lord Raymond 738 et I Salked 126	144, 146, 166, 169
Anonyme 1705 6. Modern Reports 138.	147
Athenoeum Life insurance Society v/ Pooley.	222
Austen v/ Castelyn.	71

B

Bank of England v/ Vagliano.	197
The Barke of Alexander de Maistre, Re.. . . .	74
Barnaby v/ Rigalt.	134
Bechuanaland Exploration co v/ London Trading Bank.	186, 220, 221
Bernard v/ Boden.	59
Blakely Ordnance Co ; Re, Exp. New-Zealand-Banking Corpo- ration.	225
Bodacor v/ Block, Re The Sampson.	74
Bomley v/ Frazier.	248
Bovill v/ Dixon.	180
Bowyer v/ Bampton.	149
The Braindaris, Re.	74
Brandao v/ Barnett.	204, 205
Brind v/ Hampshire.	145
Briscoe v/ Bank of Kentucky.. . . .	207
Bristish India Steam Navy Cy v/ Inland Revenue commis- sioners.	208, 219

Bromwich v/ Lloyd.	132, 160, 248
Brookmann v/ Metcalf.	226
Brown and Collinson, Re.	152
Brown v/ London.	134
Brown v/ Marsh.	155
Brun v/ Walter Troner.	63, 68
Buller v/ Cripps.	160, 163, 167, 168
Burchell v/ Slocock.	166
Alben Bynkys of Hull and Malache Cogly of Rynys Lenn, Re.	96

C

Calvalcanti v/ Brancho.	96
Carre v/ Desallez, re the George of Leigh.	74
Carter v/ Downish.	138
Carter v/ Palmer.	163
The Catherine, Re.	176
Chapman v/ Cottrell.	152
Chaumette (de la) v/ Bank of England	212
City of Lexington v/ Butler.	226, 227
Clarke v/ Martin.	155, 160, 161
Cogg's Case.	160
Cogley v/ Taylor.	151
Collins v/ Martin.	152
Colonial and General Gas Co, Re, Lishman's claims.	223
Colonial Bank v/ Cady.	238
Commissioners of Knox County v/ Aspinwall.	226
Commonwealth Trust v/ Akotey.	198
Conflans Stone Quarry Co Ltd v/ Parker.	229
Counop v/ Holmes.	198
County of Wilson v/ National Bank.	227
Craig v/ State of Missouri.	206
Cramlington v/ Evans.	151, 154
Crowley v/ Crawther.	147
Crocker National Bank v/ Byrne.	198
Crouch v/ Credit Foncier of England.	30, 186, 200, 209, 220, 221
Currie v/ Misa.	20

D

Davenant v/ Midy.	168
Denaker v/ Mason.	99
Dixon v/ Bovill.	6, 29

TABLE DES ARRÊTS

XXIX

E

East v/ Essington.	149
Edelstein v/ Schuler and Co.	220
Edie v/ East India Co.	154
Edmonds v/ Blaina Co.	198
English and Mercantile Investment Co ltd v/ Brunton.	208, 209
Eveskyn v/ Merray.	198

F

Farmer v/ Goy and Co ltd.	224
Fenner v/ Meares.	176, 178
Fisher v/ Pomfret.	139
France v/ Clark.	237
Franklin v/ Neate.	183
Fry v/ Smillie.	238
Fuller Thomas v/ Thomes Thorne.	96
Fullet v/ Glyn Mills and Co.	238

G

Gale v/ Browne.	71
General Estates Co, Re ; Exp. City Bank.	219
Geoffroy Beble v/ Brachius, Re Society Perruzzi.	91, 92
Giglis Sebastian v/ Robert Welby.	93
Glyn v/ Baker.	180, 210
Goodwin v/ Robarts and others.	30, 187, 200, 210, 216, 239, 250
Gordon v/ Cuming.	243
Gorgier v/ Mierville.	211
Grant v/ Vaughan.	144, 147, 159, 166, 171, 174, 180

H

Harris Williams Re.	99
Harrison v/ Stubbarde.	64
Heath v/ Samson.	198
Helm v/ Swiggett.	239
Hercules Insurance Co, Re ; Exp. Brunton.	222
Heseltine v/ Siggers.	151
Hill v/ Lewis.	140, 145
Higgs v/ Assam tea Co.	222

Hinston's Case.	141, 160
Hodges v/ Steward.	135, 138, 141, 143, 144, 154
Holloway v/ Porter.	165
Hood v/ Stewart.	138
Hoppmann Richard v/ Richard of Welborne.	40, 64, 67, 68
Horton v/ Coggs.	141, 143, 160, 163
Hume-Dick v/ Herries, Farquhar and Co.	229
Hurlocke and Sanderson v/ Collett.	74
Hurst v/ Barnes.	70
Hussey v/ Jacob.	145
Hutchins v/ State Bank.	239

I

Imperial land Cy of Marseilles, Re ; Exp. Colborne and Straw- bridge.	219
--	-----

J

Jeffries v/ Austin.	156
Jenys v/ Fuller and others.	144, 145
Le Job du Port, Re.	74
The John Evangelist, Re.	74
Johnson v/ Collings.	178
Johson v/ Laflin.	240
Jones v/ Waring and Gillow.	198
Jordan v/ Barloe.	163
Josselin v/ Lassere.	151

K

Knyvet William v/ Robert Stallon.	63, 65
---	--------

L

Lambert v/ Oakes.	160, 161
Lambert v/ Pack.	140, 145
Lang v/ Smith.	212, 238, 239
Lawe v/ Waller.	153
London and County Bank v/ River Plate Bank.	213, 234
London Joint Stock Bank v/ Simmons.	214
Longman v/ Bath Electric Tramways ltd.	238
Lowe v/ Waller.	149

TABLE DES ARRÊTS

XXXI

Lookyer v/ Ofley.	195
Lowes v/ Mozzaredo.	198
Luke v/ Lyde.	194

M

Mac Donald and Co v/ Nash and Co.	198
Macfarlane v/ St-Cesaire.	209
Maners (Peter de) v/ Vilanus Stolde.	92, 93
Martin v/ Boure.	25, 27, 50, 130, 131
Mary, Re The.	74
Maud v/ Gregory.	58
Melia, dux Spinola, Re.	99
Miller v/ Race.	169, 170
Milton's Case.	135
More v/ Manning.	198
Morris Banking and Canal Co v/ Lewis.	226

N

Natal Investment Co, Re.	198
New-York Life Insurance v/ Public Trustee.	198
Nicholson v/ Sedgwich.	143, 160
Northern Assam Tea Co, Re ; Exp. Universal life. Insurance Co.	222

O

Oaste v/ Taylor.	131, 134
--------------------------	----------

P

Parkinson v/ Finch.	165
Parsons v/ The Utica Cement Manufacturing Co.	224
Partridge v/ Governor and Co of the Bank of England.	239
Peacock v/ Rhodes.	147
Picke v/ London and County Bank.	201, 213
Pillans v/ Van Mierop.	156, 178
Plimley v/ Westley.	139
Popplewell v/ Wilson.	225
Potter v/ Pearson.	163
Prest' Walter v/ John Wilmot.	62, 65
Price v/ Neat.	145

R

Rann v/ Hughes.	156
Raphael v/ Bank of England.	170
Rhodes v/ London and County Bank.	228
Richard, Re.	101
Robinson v/ Montgomeryshire Brewery Co.	224
Romford Canal Co, Re.	223
Ruff v/ Webb.	156
Rumball v/ Metropolitan Bank.	233

S

Sabin v/ Bank of Worcester.	239
Sarsfield v/ Witherby.	162
Sheffield v/ London joint Stock Bank.	214
Shelden v/ Hentley.	159
Shepherd v/ Willkins and others.	130
Shermoulin v/ Sands.	130
Smith v/ Bank of South Wales, The Staffordshire.	176
South Essex Estuary Co, Re ; Exp. Chorley.	224, 225
South Essex Gas light and Coke Co.	224, 225
Stainbank v/ Shepard.	176
Stanfield, Re Richard.	101
Starke v/ Cheeseman.	136
Swan v/ North British Australasian Co.	236

T

Thonderle (Reginald de) v/ Raymond de St-Clement.	66
Thorne v/ Vincent.	71
The Thomas, Re.	73
Thomson v/ Dominy.	183
Tickwell of Lynn (Alan) v/ Richard Burdon.	64, 66
Town eagle v/ Kohn.	226
Van Tricht (Simound), Re.	99
Twycross v/ Drefus.	201, 215

U

Underwood v/ Bank of Liverpool, and Undervood v/ Barclays Bank.	198
---	-----

V

Vagliano Brothers v/ Bank of England.	197
Vanheath v/ Turner.	128
Venables v/ Baring Brothers.	215
Vernon v/ Boverie.	152

W

Wain v/ Bailey.	166
Ward v/ Evans.	151
Webbe v/ Horne Bay Commissioners.	223
Webb, Hale and Co v/ Alexandria Water Co.	234
The White Angle of Hamburg, Re.	74
Whyte v/ Heylman.	139
Wicker (John) v/ Prior and convent of Bushmead.	62, 68
William v/ Colonial Bank.	213, 237
William v/ Field.	140
William v/ William.	131, 160, 161
Sir William of Hereford v/ Ralph of Lyons.	64, 68
William of Lawford v/ Reginald of Northampton, John Rivet and John Tankus.	63, 68
Williams v/ Cutting.	163
Witherby v/ Sarsfield.	132
Woodward v/ Rowe.	132, 136
Wookey v/ Pole.	203, 205

Y

Adam of Yarmouth v/ John Fick of Hawley.	62, 65
--	--------

TABLE DES LOIS

— Statute of Acton Burnell II Edw. I, 1283.	47
— Carta Mercatoria 13 Edw. I, 1285.	48
— Statute Staple 27 Edw. III C. 2, 1354.	47, 48
— 3, Rich. II C. 3, 1380.	91
— 5, Rich. II C. 2, 1382.	91
— 17 Edw. IV C. 2, 1478.	46
— 32 Hen. VIII C. 14, 1540.	95
— 43 Eliz. C. 12, 1601.	124
— 16 Chas. II c. 7, 1676.	148
— 5 et 6 Wm. and Mary C. 20, 1694.	167
— 7 et 8 Wm. III C. 31, 1696.	202
— 8 et 9 Wm. III C. 39, 1697.	167
— 9 et 10 Wm. III c. 15, 1698.	168
— 3 et 4 Anne C. 9, 1704. 27, 143, 144, 165, 168, 174, 179, 183	
— 9 Anne C. 14, 1710 (Gaming act 1710).	148
— 13 Anne C. 15, 1714.	149
— 48 Geo. III C. 1, 1808.	203
— 52 Geo. III C. 10, 1812 (East India Company act 1812).	29, 180, 211
— 1 et 2 Geo. IV C. 78, 1821.	179
— 9 Geo. IV C. 23, 1829 (Bank notes act 1829).	171
— 1, Wm. IV C. 68, 1830 (Carriers act 1830).	190
— 3 et 4 Wm. IV C. 98, 1833 (Bank of England act 1833).	172
— 5 et 6 Wm. IV C. 41, 1835.	150
— 7 Wm. IV C. 31, 1837 (Exchequer bills act 1837).	201
— 7 Wm. IV et I Vict. C. 73, 1837 (Chartered companies act 1837).	230
— 1 et 2 Vict. C. 110, 1838.	202
— 7 et 8 Vict. C. 23, 1844 (Bank charter act 1844).	172

— 8 et 9 Vict. C. 109, 1845 (Gaming act 1845).	190
— 14 et 15 Vict. C. 72, 1852 (Ceylon Constitution act 1852).. .	16
— 17 et 18 Vict. C. 90, 1854.	150
— 18 et 19 Vict. C. 111, 1855 (Bills of lading act 1855). . . .	75
— 19 et 20 Vict. C. 47 (Joint Stock companies act 1856). . . .	232
— 19 et 20 Vict. C. 57, 1856.	179
— 21 et 28 Vict. C. 4 (Bills of lading Amendment act 1858).	29, 183, 184
— 29 et 30 Vict. C. 25 (Exchequer Bills and bonds act 1866). .	203
— 30 et 31 Vict. C. 29 (Companies act or Leeman's act 1867). .	234, 235
— 30 et 31 Vict. 144 (Policy of Insurance act 1867).. . . .	29, 184
— 36 et 37 Vict. C. 66 (Supreme Court of Judicature act 1873).	42, 51, 57, 174, 184, 186, 217
— 38 et 39 Vict. C. 109, 1876.	190
— 40 et 41 Vict. C. 2 (The treasury bills act 1877).	203, 205
— 41 et 42 Vict. C. 13, 1878.	179
— 41 et 42 Vict. C. 31 (Bills of Sale act 1878).	190
— India Negotiable Instruments act 1881.	16
— 45 et 46 Vict. C. 43 (Bills of Sale act 1882).	190
— 45 et 46 Vict. C. 61 (Bills of Exchange act 1882).	6, 7, 8, 10, 13, 30, 56, 139, 153, 166, 173, 174, 179, 190, 191, 199, 210, 238, 239, 246
— 46 et 47 Vict. C. 55 (The Revenue act 1883).	196
— 50 et 51 Vict. C. (Loi d'assimilation, n° 8 « Natal »). . . .	16
— 51 et 52 Vict. C. 43 (County courts act 1888).	196
— 52 et 53 Vict. C. 6 (The National Debt act 1889).	203, 205
— 52 et 53 Vict. C. 45 (Factors act 1889).	190
— 53 et 54 Vict. C. 39 (Partnership act 1890).	190, 194
— 54 et 55 Vict. C. 39 (Stamp act 1891).	196
— 54 et 57 Vict. C. 71 (Sale of Goods act 1893).	190
— « Cap » Loi, n° 19, Bills of Exchange act 1893.	16
— 57 et 58 Vict. C. 60 (Merchant Shipping act 1894).	190
— New-York 1897 ch. 612 (Negotiable Instruments law).	4, 7, 8, 14, 31, 152, 153, 173, 198, 199
— 62 et 63 Vict. C. 9 (Finance act 1899).	196
— 63 et 64 Vict. C. 51 (Money Lenders act 1900).	190
— Transvaal Bills of Exchange act 1902.	16

TABLE DES LOIS

XXXVII

— Canada Bills of Exchange act (Revised Statutes 1906).	16
— 6 Edw. VII c. 17 (Bills of Exchange (Crossed cheques) act 1906).	196
— New-Zealand Bills of Exchange act 1908.	16
— 8 Edw. VII, c. 69 (Companies, Consolidation act 1908).	10, 190, 196, 232, 235
— Commonwealth of Australia Bills of Exchange act 1909.	16
— Maurice Zanzibar, Hong-Kong Ordonnances 32, 1914.	16
— 4 et 5 Geo. V C. 14 (The Currency and Bank Notes act 1914).	206
— 4 et 5 Geo V c. 62 (The Currency and Bank Notes Amendment act 1914).	206
— 4 et 5 Geo V. c. 59 (Bankruptcy act 1914).	190, 196
— 6 et 7 Geo V C. 25 (The Finance act 1916).	203, 206
— 7 et 8 Geo V. C. 48 (Bills of Exchange « Time of Noting » act 1917).	196
— 8 et 9 Geo V. C. 15 (Finance act 1918).	196
— 11 et 12 Geo V C. 55 (Railways act 1922).	190
— 12 Geo V C. 4 (Irish Free State (agreement) act 1922).	16
— 12 et 13 Geo V C. 16 (Law of Property act 1922).	192
— 15 Geo V C. 5 (Law of property (amendment) act 1924).	193
— 15 Geo V C. 18 (The settled land act 1925).	193
— 15 Geo V C. 19 (The Trustee act 1925).	193
— 15 Geo V. C. 20 (Law of Property Act 1925).	193
— 15 Geo V C. 21 (The land registration act 1925).	193
— 15 Geo V C. 22 (The land charges act 1925).	193
— 15 Geo V C. 23 (The administration of Estates act 1925).	193
— 15 et 16 Geo V C. 29 (Gold Standard act 1925).	206
— 15 et 16 Geo V C. 49 (Supreme Court of Judicature act 1925).	193
— 16 et 17 Geo. V C. 11 (The Law of property (amendment) act 1926).	193

Les « Negotiable Instruments »

en droit anglais et anglo-américain

Etude historique

Peculiarities attached to Negotiable
Instruments are the growth of
time for the benefit of trade.

DANIEL,
Negotiable Instruments I. I.

INTRODUCTION

I

La définition classique des « Negotiable Instruments » en droit anglais et anglo-américain (1) est celle du Juge Willis contenue dans une série de conférences (2).

« A negotiable instrument is one the property in which is acquired by every person who takes it « bona fide » and for value, provided that the instrument is such and in that state, that the true owner can transfer the contract or engagement contained therein by simple delivery of the instrument ».

(1) Nous employerons « Anglais et Anglo-Américain lorsqu'il s'agira du droit positif du Royaume-Uni et des Etats-Unis d'Amérique » et Anglo-Saxon lorsque l'on opposera la conception continentale à celle de nos voisins de langue anglaise.

(2) S. 3, 241.

[Un « Negotiable Instrument » est un titre dont la propriété est acquise à tout individu qui le possède de bonne foi et à titre onéreux, pourvu que le titre soit tel et en un tel état que le vrai propriétaire puisse transférer la convention ou obligation y contenue par simple remise de l'acte].

L'expression « negotiable instruments » ne correspond véritablement à aucune institution juridique française. Ce n'est pas un effet de commerce, car chez nous « effet de commerce » désigne une catégorie de titres nettement délimitée : « titres auxquels une circulation facile fait tenir la place de la monnaie, ayant pour objet une somme d'argent liquide et payable à une époque généralement prochaine » (1).

Nous voyons que la définition du Juge Willis ne spécifie ni la nature de l'objet des « Negotiable Instruments », ni leur durée de circulation. Nous verrons que la conception anglo-saxonne (2) est plus large que la conception française.

Aussi est-il préférable de conserver le mot anglais ou de dire en français « Instruments négociables ».

L'expression « Negotiable Instrument » est assez facile à comprendre.

(1) THALLER (Edition Percerou, 1925), *Droit commercial*, p. 781.

(2) Nous employerons « Anglais et Anglo-Américain lorsqu'il s'agira du droit positif du Royaume-Uni et des Etats-Unis d'Amérique » et Anglo-Saxon lorsque l'on opposera la conception continentale à celle de nos voisins de langue anglaise.

Le mot anglais « instrument » a deux sens techniques distincts :

Tout d'abord il peut signifier moyen par lequel un but est atteint. Adam Smith parle de la monnaie comme de l'instrument des échanges (1). Mais quand il s'agit de papiers de commerce ou plus généralement d'instruments de crédit, c'est de « l'Instrumentum » qu'il s'agit : document, preuve écrite de la dette. Stroud (2) dit « an Instrument is a writing and generally imports a document of a formal legal kind ».

[Un instrument est un écrit et généralement un titre dont la forme est déterminée par la loi].

Il est à remarquer que le droit anglais n'a pas choisi un terme spécial et nettement déterminé soit par la morphologie, soit par l'usage pour désigner les titres en question. Bien que l'étendue de leur domaine soit limitée par l'adjectif qui précède le nom selon la grammaire anglaise, l'on ne devra pas s'étonner de la quantité considérable de titres qui se rangent sous cette dénomination de « Negotiable Instruments ».

Le terme « Negotiable » est un autre latinisme dont la traduction semble facile, mais qui a dans les pays anglo-saxons un sens bien défini que ce modeste travail voudrait préciser.

D'après la définition du Juge Willis, le caractère

(1) *Wealth of Nations* (d'après Macleod *Theory of Credit*) I. 1.

(2) *Stroud's Judicial dictionary*, 2^e éd. 1920, au mot « instrument ».

essentiel de l'Instrument Négociable paraît donc résider dans le fait que le « Bona fide holder for value » (le possesseur de bonne foi ayant acquis l'Instrument à titre onéreux) ne peut être inquiété par qui que ce soit.

Promettre à ce porteur privilégié qu'il sera payé en tout état de cause, favoriser la circulation des titres, telle est la conception anglaise des « Negotiable Instruments ». C'est ce que l'on appelle la « currency theory ».

Une seule condition est requise, une condition de forme : le titre doit être rédigé d'une façon telle que le transfert de propriété puisse se faire par « simple delivery », par simple tradition manuelle. Ici nous devons remarquer que la définition du Juge Willis est incomplète. Certes, dans tous les cas, il faut une tradition du titre pour parfaire la cession, mais la définition a oublié que si cette formalité est suffisante pour les titres au porteur (Instruments to bearer) il faut une tradition précédée d'un endossement pour les titres à ordre (Instruments to order).

La loi américaine de 1897 (1) intitulée « Negotiable Instruments law » a donné une définition des « Negotiable Instruments » :

N. I. L. s. I. — An instrument to be negotiable must conform to the following requirements :

(1) New-York laws of 1897, ch. 612.

1) It must be in writing and signed by the maker or drawer ;

2) Must contain an unconditional promise or order to pay a sum certain in money ;

3) Must be payable on demand, or at a fixed or determinable future time ;

4) Must be payable to order or to bearer ; and

5) Where the instrument is addressed to a drawee, he must be named or otherwise indicated therein with reasonable certainty.

N. I. L. s. I. — Un titre pour être négociable doit se conformer aux conditions suivantes :

1) Il doit être écrit et signé par le souscripteur ou le tireur ;

2) Il doit contenir une promesse ou un ordre pur et simple de payer une somme d'argent liquide ;

3) Il doit être payable sur demande ou à une échéance future déterminée ou déterminable.

4) Il doit être payable à ordre ou au porteur.

5) Et quand le titre est adressé à un tiré, celui-ci doit être nommé ou indiqué d'une façon certaine ou raisonnable.

La définition du législateur américain est moins large que celle du Juge Willis. Elle imite le domaine des Instruments Négociables quant à leur objet : Ordre de payer une somme d'argent déterminée, tandis que la première définition ne spécifie pas la nature de cet objet.

Le professeur J. D. Brannan (1) explique que la loi américaine suivant la loi anglaise de 1882 (2), n'a entendu par « negotiable instruments » que grouper sous un même vocable lettres de change et billets à ordre (Bills of exchange et promissory notes) et fixer les règles applicables aux deux sortes de titres.

Malgré cette définition il ne faudrait pas croire que seuls sont instruments négociables lettres de change et billets à ordre, ou même que seuls sont instruments négociables des titres contenant un ordre de payer une somme d'argent certaine.

La définition du Juge Willis reste exacte, la célèbre affaire Dixon v/ Bovill le prouve : Une « promissory note » promettant de livrer à une date déterminée 1.000 tonnes de fer fut jugée valable en 1856 par la Chambre des Lords (3).

Quels sont donc les diverses espèces d'instruments négociables ?

I. *Le premier titre qui fut reconnu par la Common Law d'Angleterre est la lettre de change.*

D'après le B. E. A. 1882 section 3-1.

1. A bill of exchange is an unconditional order in

(1) The negotiable instruments law, 3^e éd., 1920. Préface de la 1^{re} éd., page VII.

(2) B. E. A. 1882, 45 et 48. Vict. C. 61. — En Angleterre les lois (statutes ou acts) sont datées d'après l'année du règne du roi sous le gouvernement duquel elles sont entrées en vigueur. Ainsi le B. E. A. 1882 est la 61^e loi des 45 et 46^e années du règne de la Reine Victoria.

(3) 28 T. L. O. S. 130, 3 Macq. H. L.

writing, addressed by one person to another, signed by the person giving it, requiring the person to whom it is addressed to pay on demand, or at a fixed or determinable future time a sum certain in money to or to the order of a specified person, or to bearer.

2. An instrument which does not comply with these conditions, or which orders any act to be done in addition to the payment of money, is not a bill of exchange.

[1) La lettre de change est un ordre écrit, pur et simple d'un individu à un autre signé par le donneur d'ordre et commandant à la personne à qui l'ordre est adressé, de payer à vue ou à une date déterminée ou déterminable, une somme d'argent liquide à une personne dénommée ou son ordre, ou au porteur.

2) Un titre qui ne se conforme pas à ces conditions ou qui ordonne l'accomplissement d'un fait outre le paiement de l'argent n'est pas une lettre de change].

II. *Le second titre est le billet à ordre ou au porteur (promissory note) (1).*

La loi de 1882 article 83 en donne la définition suivante :

(1) La traduction de « promissory note » est assez délicate, car si les « promissory notes to order » correspondent aux billets à ordre, les promissory notes to bearer correspondraient aux billets à ordre au porteur, or il est impossible de traduire en français « promissory notes to bearer » par billets à ordre au porteur, aussi traduirons-nous « promissory note » par *billet* de façon à pouvoir spécifier le cas échéant,

« A promissory note is an unconditional promise in writing made by one person to another signed by the maker engaging to pay, on demand or at a fixed or determinable future time, a sum certain in money, to, or to the order of a specified person or to bearer ».

[Un billet est une promesse par écrit, pure et simple, faite par un individu à un autre, signée par le souscripteur, s'engageant à payer à vue ou à une date déterminée ou déterminable une somme d'argent liquide, à une personne dénommée ou à son ordre, ou au porteur].

La loi américaine de 1897 dans son article 184 reproduit presque exactement la définition précédente.

III. *Le chèque*. — L'article 73 du B. E. A. 1882 ainsi que l'article 185 du N. I. L. 1897 définissent le chèque : une lettre de change tirée sur un banquier payable à vue (1).

IV. *Exchequer and Treasury bills* : ce sont les bons de l'Echiquier et les bons du Trésor à court terme.

V. *Bank notes* : Billets de banque émis par un banquier payables au porteur et à vue.

VI. *Viennent ensuite les « Bonds, debentures, debenture-bonds »* dont certaines catégories rentrent dans le domaine des Instruments négociables.

Les « Bonds » sont des obligations ou valeurs mobilières.

(1) Sur le chèque consulter la thèse de Miss MITCHELL : *Le chèque dans les pays anglo-saxons*, thèse Paris, 1927.

lières émises soit par les Etats, soit par des personnes morales de droit public. Exemple :

« *Municipal bonds* » correspondant aux obligations des Villes (1).

« *Debentures to bearer* » sont des obligations de sociétés commerciales généralement garanties par une sorte d'hypothèque générale sur l'avoir immobilier des sociétés. Contrairement à cette opinion, M. Curti prétend que les « *debentures* » ne sont pas des « *instruments négociables* » (2). Les « *registred debentures* » qui correspondent à des obligations nominatives ne sont pas des instruments négociables mais les « *Debentures to bearer* » le sont.

« *Debenture-Bonds* » sont des « *debentures* » sous sceau, négociables au sens anglais du mot, dans les mêmes conditions que les « *debentures* » ordinaires.

VII. *Scripts*. — Les « *scripts to bearer* » ou certificats au porteur provisoires d'obligations ou de valeurs mobilières sont également des instruments négociables. Halsbury (3) dit qu'il n'y a pas de distinction réelle entre les *scripts* et les titres eux-mêmes (4).

VIII. *Share-Warrants to bearer* : sont des certificats

(1) Il ne faudrait pas croire que le mot anglais « *Bond* » ait toujours cette signification. Stroud's judicial dictionary, page 204, classe les différents sens du mot « *Bond* » sous sept rubriques.

(2) Manuel de droit civil et commercial anglais, Payot 1928-1929 à (instruments négociables).

(3) Laws of England, II, p. 569.

(4) Le plan Young prévoit la création de *scripts* pour la mobilisation des dettes interalliées.

de parts donné par les sociétés par actions à la place des actions elles-mêmes (Companies consolidation, art. 1908 S. 37) (1). Il est bon de noter que les (Share-warrants not to bearer) certificats de part non au porteur ne sont pas des « negotiable instruments ».

IX. *Dividend-Warrants* sont des coupons de dividende dont la négociabilité a été confirmée dans l'acte de 1882 après une controverse assez longue (2).

X. *Circular-Notes* sont des lettres circulaires de crédit remises par un banquier à un client et accompagnées d'une lettre d'indication. Les « Circular-Notes » ne sont pas négociables d'elles-mêmes, mais une fois remplies et signées, elles se trouvent semblables en tout point aux lettres de change et aux chèques.

La coutume doctrinale anglaise et anglo-américaine exige qu'après cette énumération des titres négociables on avertisse le lecteur en opposant de suite la liste des instruments qui, ressemblant aux premiers, ne sont pas négociables au sens anglais du mot.

1^o *Post-office orders* : mandats-poste.

2^o *Shares* : actions des sociétés commerciales.

3^o *Registered Debentures* : obligations nominatives.

4^o *Shares certificates and transfers* : certificats relatant le nombre des actions inscrites au même nom et

(1) Companies consolidation act 1908, 8, Edw. VII, C., 69,

(2) B. E. A. 1882, S. 97, § 3-d.

extraits des registres constatant les transferts effectués.

5° *Letters of Credit* : Lettres de crédit.

6° *Deposit Notes or Deposit Receipts* : reçus donnés par un banquier à un client qui verse de l'argent à son compte de dépôt.

7° *Banker's receipts for Bonds* : Reçus donnés par un banquier à un client qui dépose des titres.

Dans une troisième énumération il est d'usage d'indiquer un certain nombre de titres que les anglosaxons appellent (à tort selon le professeur Ames) (1) les « *Quasi-Negotiable Instruments* ». Ces titres possèdent certains caractères qui les rapprochent des titres négociables, mais ils en diffèrent essentiellement en ce qu'ils contiennent non pas un droit de créance mais un droit de propriété relatif à des marchandises déterminées. Ces titres sont rédigés soit au porteur, soit à ordre, c'est ce qui fait que l'on a tendance à les confondre avec les « *Negotiable Instruments* ». Cette différence est encore moins appréciable pour un juriste continental. En France le critérium de la négociabilité ne réside-t-il pas dans ces formules magiques de titres à ordre et au porteur (2) ?

Toute autre est la conception anglo-américaine :

Les « *Negotiable Instruments* » ne représentent que

(1) AMES, *Case son Bills and*, notes II, page 782.

(2) Règlement de La Haye, 1912, art. 1^{er} (bulletin de la Société des Nations, comité économique, Genève 1923).

des dettes, ne sont que des dettes, un succédané de la monnaie ; tandis que les « Bills of Lading (connaissements maritimes) et d'une façon générale tous les « quasi-négotiable instruments » sont liés à la marchandise qu'ils représentent, ne sont que de la marchandise (1). Tels sont les :

1° *Bills of Lading* : connaissements maritimes.

2° *Dock-Warrants* : récépissés warrants pour marchandises déposées.

3° *Delivery orders* : ordres de livraison (2).

4° *Warehouse receipts* : reçus d'entrepôt.

5° *Warfingers certificates* : reçus de magasinage (3).

La distinction entre les « Negotiable Instruments » et les « Quasi Negotiable Instruments » n'est pas une question purement théorique, mais au contraire d'une importance énorme quant au jeu de l'inopposabilité des exceptions.

Le titre négociable s'imposa dans le domaine juridique sous la poussée des nécessités pratiques. Les plus anciens, d'après Macleod (4), sont contemporains de Cicéron et des origines de la banque. Les plus récents, en Angleterre et aux Etats-Unis, datent d'une décision judiciaire d'aujourd'hui qui tranche un litige d'hier. Nous sommes en présence d'une différence

(1) Macleod theory of Credit II, page 345.

(2) Thèse de M^{lle} Andrée JACK, Paris 1929.

(3) « Warfinger » est un magasinier qui se charge, en outre, de transporter la marchandise, du quai au bateau, dans ses chalands.

(4) Theory of Credit I, p. 319.

essentielle entre les « Negotiable Instruments » anglo-saxons et les effets de commerce français. En France personne ne songerait à intenter un procès pour faire reconnaître un nouvel effet de commerce par la jurisprudence.

Les trois listes que nous venons de produire ne forment pas une table des matières. Il ne saurait être question d'étudier à fond tous ces titres dans un ouvrage de ce genre (1).

II

Les sources de droit positif dans lesquelles on doit rechercher la législation applicable à notre sujet ont fait l'objet d'une codification à la fin du XIX^e siècle.

I. En Angleterre, au milieu du XIX^e siècle, on décida de codifier la loi relative aux « negotiable instruments » pour mettre fin à une controverse juridique qui durait depuis le début du siècle (2).

Après divers incidents qui seront relatés au chapitre de la codification, un projet de loi rédigé par Sir Mackenzie Chalmers en 1881 devint en 1882 le « Bill of Exchange Act » (45 et 46 Vict. C. 61) (3).

(1) Le traité de Daniel (Negotiable Instruments) qui ne traite pas tout est déjà gros de deux volumes in-8°, d'un millier de pages chacun.

(2) Macleod I, p. 264 ; contrairement à Miss MITCHELL, *Le chèque dans les pays anglo-saxons*, p. 19.

(3) Suivant l'exemple de Brannan dans son livre sur la loi des Negotiable Instruments, nous écrivons en abrégé : Bill of Exchange act. 1882 : B. E. A. 1882. Negotiable Instruments law 1897, N. I. L., 1897.

D'une façon générale la loi s'applique à tout le Royaume-Uni sauf en ce qui concerne l'Ecosse, les articles 53 et 93.

II. Bientôt aux Etats-Unis fut proposé, en 1895, par la « National Conference of State Boards of Commissioners for promoting uniformity of legislation in the United States » un projet de loi intitulé « the Negotiable Instruments law », largement inspiré par le B. E. A. 1882. Ce projet de loi, une fois approuvé par la Conférence, fut adopté par les divers Etats de l'Union avec quelques modifications infimes. C'est de ce texte de 1897 que nous parlerons lorsque nous citerons la législation américaine (1).

Voici la référence exacte des lois promulguées dans les divers Etats :

Alabama. — Laws of 1907, p. 660.

Arizona. — R. S. 1901, Title XLIX.

Colorado. — Laws of 1897, ch. 64.

Connecticut. — Laws of 1897, ch. 74.

District of Columbia. — Laws of 1899 (U. S. Stat.), ch. 57.

Florida. — Laws of 1897, ch. 4524.

Hawaii. — Laws of 1907, act. 89.

Idaho. — Laws of 1903, page 380.

Illinois. — Laws 1907, page 403.

Iowa. — Laws of 1902, ch. 130.

(1) Selon Brannan, *op. cit.*, préface 1^{re} éd.

- Kansas. — Laws of 1903, ch. 310.
Kentucky. — Acts 1904, ch. 102.
Louisiana. — Laws of 1904, act. 64.
Maryland. — Laws of 1898, ch. 119.
Massachusetts. — Laws of 1898, ch. 533.
Massachusetts. — Laws of 1899, ch. 130.
Michigan. — Public Acts 1905, p. 243.
Missouri. — Laws of 1905, page 243.
Montana. — Laws of 1903, ch. 121.
Nebraska. — Laws of 1905, ch. 83.
New-Jersey. — Laws of 1902, ch. 184.
New-Mexico. — Laws of 1907, ch. 83.
New-York. — Laws of 1897, ch. 612.
New-York. — Laws of 1898, ch. 336.
North Carolina. — Laws of 1899, ch. 733.
North Dakota. — Laws of 1899, ch. 113.
Ohio. — Laws of 1902, p. 162.
Oregon. — Laws of 1899, page 18.
Pennsylvania. — Laws of 1901, page 194.
Rhode-Island. — Laws of 1899, page 674.
Tennessee. — Laws of 1899, ch. 94.
Utah. — Laws of 1899-8, ch. 83.
Virginia. — Laws of 1897-8, ch. 866.
Washington. — Laws of 1899, ch. 149.
West Virginia. — Acts of 1907, ch. 81.
Wisconsin. — Laws of 1899, ch. 356.
Wyoming. — Laws of 1905, ch. 43.

Puis dans l'Empire Britannique, le B. E. A. 1882 fut adopté ou purement ou simplement ou légèrement modifié (1).

Australie : le « Commonwealth of Australia Bills of exchange act de 1909-1912 », reproduit purement et simplement la loi de 1882.

Canada : Les Revised Statutes 1906 s'inspirent fortement de la législation anglaise.

Cap : Pareillement : loi n° 19 de 1893.

Orange : l'Ordonnance n° 28 de 1908.

Transvaal : Transvaal bills of exchange act de 1902.

Indes : le « Negotiable Instrument act de 1881. Préparé par Sir Mackenzie Chalmers alors membre du conseil du Vice-Roi des Indes.

Irlande : Malgré la loi du 6 février 1921 qui lui a conféré le statut des dominions, l'Irlande reste soumise à la loi de 1882.

Ceyland : la loi de 1882 est entrée en application à sa promulgation, d'après la loi d'assimilation de 1852 (loi n° 5, article 2).

Natal : pareillement la loi de 1882 est entrée en application d'après la loi d'assimilation de 1887 (loi n° 8).

Nouvelle-Zélande : Bills of exchange act 1908.

Ile Maurice, Zanzibar, Hong-Kong : la loi de 1882 a été rendue applicable par l'ordonnance 32 de 1914.

(1) Voir aussi Miss MITCHELL, *op. cit.*, au chapitre de la législation.

Bornéo : En 1894 on a proposé l'adoption de la loi anglaise, mais jusqu'à présent, rien n'a été fait.

Chypre : le Code de commerce Ottoman est en vigueur avec certaines modifications apportées par la loi n° 5 de 1886 (24 avril).

Ile de Malte : l'ordonnance n° 13 de 1857 et les usages anglais forment le droit positif de notre matière.

La Palestine suit la législation turque.

L'Egypte n'a pas de législation spéciale.

Siam : l'influence anglaise domine toute la législation. Le Code des obligations de 1926 suit la jurisprudence antérieure.

Ainsi se trouve unifiée, à quelques divergences près, la législation des « *Negotiable Instruments* » dans le monde anglais et anglo-américain.

L'ensemble de ces lois écrites forme un système de droit imposant par son étendue territoriale et le nombre de ses assujettis, capable de rivaliser avec ce que le professeur J. Jitta appelle le système continental.

Dans son rapport d'août 1922 au comité économique de la Société des Nations (1), M. le Professeur Jitta s'exprime ainsi : « Je parle des Etats Continentaux et du système continental pour éviter une longue périphrase, mais je ne songe pas uniquement aux Etats de l'Europe continentale, je tiens à dire que cette expression englobe les Etats dont les législations sont

(1) Section économique E. F. S., 321, B. 80.

unies par des liens historiques à celles de l'Europe continentale, par exemple : les Républiques américaines d'origine espagnole ou portugaise ».

La codification rapprocha le système anglais et anglo-américain du système continental en offrant aux juristes et aux hommes d'affaires continentaux des textes précis dans lesquels ils ont coutume de trouver le droit.

La codification accentua les différences qui existent entre les deux systèmes de droit en cristallisant pour ainsi dire la conception anglo-saxonne dans un texte de loi.

En 1912, sir Mackenzie Chalmers, le codificateur de 1882 représentant la Grande-Bretagne aux conférences de La Haye pour l'unification de la législation relative à la lettre de change et au billet à ordre, s'exprimait en ces termes : « On est arrivé pratiquement dans tout le domaine de la langue anglaise à un droit uniforme basé sur la Common Law, une dislocation de ce droit serait désastreuse au plus haut point ».

Malgré la codification il ne faudrait pas croire que le monde anglo-saxon ait abandonné entièrement son système traditionnel de droit basé sur la force obligatoire du précédent. L'étude des décisions judiciaires antérieures à la codification reste indispensable à l'heure actuelle pour la compréhension de la loi elle-même. D'autre part le juge peut, tout en respectant la loi, légiférer (*declare the law*) comme précédemment.

III

C'est une étude de droit étranger, une étude de droit anglais et anglo-américain qui est notre but. Nous essayerons moins de faire une comparaison mot à mot du système continental et du système anglo-saxon, que de rechercher les bases de la conception anglo-saxonne, de montrer que les différences entre les deux systèmes viennent, le plus souvent, du fait que les problèmes juridiques se posent d'une façon différente dans les deux droits.

D'après la législation actuelle, il semble que la « *Negotiability* » du droit anglais et anglo-américain puisse se résumer sous les trois rubriques suivantes :

I. Assignability-transfer.

II. Consideration presumed.

III. Holder (bona fide) for value free from « *Equities* ».

En Français, ces expressions correspondent à peu près à :

I. Circulation.

II. Présomption de cause.

III. Inopposabilité des exceptions au porteur de bonne foi ayant acquis l'instrument à titre onéreux.

I. Par « *assignability* » et « *transfer* » on envisage en droit anglais et anglo-américain la faculté, le pouvoir de circulation. Sous cette rubrique se trouvent com-

pris tout d'abord la faculté de créer des titres à ordre et au porteur, puis la faculté de les endosser ou de les céder par simple tradition manuelle. L'expression circulaire ne traduit, il est vrai, qu'imparfaitement les expressions anglaises.

II. « Consideratio presumed » ; présomption de cause dont jouissent les contrats contenus dans les « Negotiable instruments ». Nous verrons que cette présomption de cause est le caractère essentiel de ces titres ; nous le verrons apparaître au XVIII^e siècle après une longue période d'hésitation.

La « Consideration », c'est, d'après la définition du Juge Lush, dans l'arrêt Currie v/ (1) Misa 1875 (2). « Consideration is some right interest or benefit accruing to the one party or some forbearance, detriment, loss or responsibility given suffered or undertaken by the other », « quelque droit ou avantage, advenant à une des parties, ou quelque délai accordé par le créancier, quelque dommage, perte, soufferts par lui ou quelque responsabilité dont il s'est chargé.

L'Angleterre ne connaît pas, pour ainsi dire, de loi des contrats (3). L'origine des règles relatives aux contrats doit être recherchée dans les remèdes que l'on procurait aux situations de fait.

Le demandeur basait sa revendication « claim » non

(1) v/ est l'abréviation du mot latin versus — contre.

(2) L. R. 10 ex., p. 162.

(3) Miss MITCHELL, *op. cit.*, p. 93.

sur une obligation née du contrat, mais sur un droit de propriété au sujet duquel il se prétendait lésé (1). C'est ainsi que bon nombre de droits, que le juriste anglais moderne semble faire jaillir du droit des contrats, étaient à l'origine, protégés par des actions réelles (proprietary writs).

L'action type était le « writ of debt » action par laquelle le demandeur pouvait récupérer une somme d'argent (prix non payé de marchandises vendues au défendeur).

En 1450 Chief Justice Fortescue disait : « Si j'achète votre cheval, j'en acquière de suite la propriété et à cause de ceci vous aurez le « writ of debt » pour en recouvrer le prix et vous aurez « Detenue » (droit de rétention) sur le cheval.

Une particularité de ce « writ of debt » attire l'attention.

Si le demandeur voulait réussir dans son « action », il devait faire preuve d'une « substantial reason » d'un intérêt matériel reconnu par la loi comme fondement de sa prétention. Il devait prouver que l'argent qui était aux mains du défendeur lui appartenait.

De cette obligation il pouvait s'acquitter de deux façons : 1^o il pouvait montrer que cet argent était sien en vertu d'un acte solennel (acte sous sceau), d'une décision d'une Cour de justice ou la volonté de la

(1) STEVENS, *New commentaries on the laws of England*, éd. 1928, III, 5.

loi (statutes) ; 2^o il pouvait produire en justice un titre écrit sous seing privé (simple writing), mais alors il devait prouver que le défendeur avait reçu de lui quelque chose, en retour de quoi il demandait paiement : c'est le « quid pro quo », c'est la considération (1).

Dès lors apparaissent les deux variétés de contrats par écrit (contrats in writing) du droit anglais.

1^o Les uns sont constatés par des actes solennels ou actes sous sceau appelés « deed » ou « specialties ».

2^o Les autres sont constatés par un simple écrit signé par les parties ; on les appelle « simple contracts » par opposition aux « specialties ».

Quand le demandeur base son droit sur un « deed », le caractère officiel du titre fait présumer que le défendeur ne s'est pas engagé à la légère, l'acte se suffit à lui-même. Le créancier n'a qu'à produire son titre et justice lui sera rendue. Mais lorsqu'il s'agit d'un « simple contrat », d'un simple écrit signé des parties, il est toujours à redouter que le débiteur ne se soit engagé sans contre-partie. Aussi le créancier devra-t-il prouver que le débiteur avait reçu cette contre-partie. En d'autres termes, il devra prouver la considération, la cause du contrat.

La considération est le « quid pro quo » des contrats synallagmatiques (2).

(1) Voir M. le Professeur LÉVY-ULLMANN cours de Doctorat, 1928.

(2) LÉVY-ULLMANN, cours de doctorat 1928 et les références données et Miss MITCHELL, thèse p. 95.

Les « Negotiable Instruments » sont des titres constatant des contrats. La question de la considération se pose pour ces contrats comme pour tout autre contrat, mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette question a été résolue d'une façon différente suivant les époques.

Il est bon de noter, dès maintenant, que par considération présumée, le droit anglo-saxon comprend deux présomptions distinctes :

1^o Présomption de valeur fournie.

2^o Présomption que toutes les parties qui prennent part à l'acte (bénéficiaire et porteurs ultérieurs) ont acquis l'instrument à titre onéreux.

III. En troisième lieu la « negotiability » confère au porteur en règle, un titre de propriété auquel le débiteur ne peut pas opposer les exceptions valables contre un porteur antérieur (The holder indue course has a title free from equities or defences good against a prior holder (1)).

C'est ce qu'on appelle en France, la règle de l'opposabilité des exceptions.

La situation favorisée de ce porteur en règle est renforcée encore par une autre présomption en sa faveur. Tout porteur est présumé être en règle (The holder is deemed in due course).

En somme, la « negotiability » du droit anglais et

(1) DANIEL, *op. cit.*, p. 35.

anglo-américain n'est qu'une exception à la théorie générale des contrats. Faire d'une institution juridique, un instrument négociable, c'est simplifier pour cette institution l'ensemble des règles de la loi des contrats. Que sont les deux premières caractéristiques de la « negotiability » (circulation et présomption de considération), sinon des forces négatives qui doivent protéger les droits de ce porteur en règle, bénéficiaire du contrat ?

C'est en ceci que le droit anglais et anglo-américain se distingue du droit continental (1).

En France, les effets de commerce sont considérés comme une institution « sui generis ». A l'exception du billet à ordre, ils sont essentiellement commerciaux. Ils se rattachent étroitement à la lettre de change et ne sont jamais entièrement dégagés des entraves dans lesquelles elle était ensermée au XVIII^e siècle, n'ayant pour but que l'exécution du contrat de change.

En Allemagne, et d'une façon plus générale dans les pays de droit germanique, les effets de commerce ont pour base la déclaration unilatérale de volonté du débiteur s'engageant envers le porteur du titre quel qu'il soit. Selon cette conception les droits du porteur seront peut-être aussi puissants que selon la conception anglaise, mais ils dépendent moins de la qualité des droits au porteur que de la force du titre. C'est le

(1) Droit continental selon la formule du professeur Jitta (voir *infra*, p. 15).

titre qui est tout, le porteur n'est rien. L'instrument formel se suffit à lui-même. Point n'est besoin d'un contrat antérieur, la forme est à l'engagement ce que l'empreinte est à la monnaie (Hering) (1).

Les « negotiable Instruments » a dit Daniel (2), sont le produit du temps (« are the growth of time »). C'est donc dans les siècles passés que l'on doit étudier la « negotiability » anglo-saxonne pour la comprendre.

Il semble que la « Common law » (3) d'Angleterre ait ignoré les « negotiable instruments » jusqu'au début du xvii^e siècle. En effet, le premier instrument qui soit entré dans la « Common law » est la lettre de change et le premier cas de jurisprudence sur la lettre de change date de 1602. C'est l'affaire : Martin v/ Boure (cro. jac. 6, 1602).

Mais il ne faudrait pas en conclure que l'Angleterre ne connut rien des titres négociables avant cette époque (4). Ce serait ignorer qu'à côté de la « Common law » et les Cours de justice dans lesquelles elle était appliquée, existait tout un monde pourvu d'une législation spéciale et de tribunaux.

« Distinct class from the rest of Community in the middle ages » (5).

(1) D'après THALLER, éd. 1925, p. 799.

(2) Negotiable instruments I, I.

(3) Sur la notion traditionnelle de Common law, voir l'ouvrage de M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 53.

(4) HOLDSWORTH, *op. cit.*, VIII, p. 113, 176.

(5) KOLDSWORTH, *op. cit.*, V/ p. 66.

« Classe sociale distincte du reste de la communauté au moyen âge ». C'est le monde des marchands, c'est la « law merchant », la loi commerciale, ce sont les tribunaux dans lesquels elle était appliquée.

L'importance de ces marchands déjà considérable aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, grandissante au ^{xvi}^e, au moment de la Renaissance commerciale sous les Tudor, fut, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles si considérable que les Cours de « Common law » voulurent connaître de leurs contestations pour s'en approprier les profits.

Effectivement, dès le ^{xiii}^e siècle, nous trouvons dans les archives des tribunaux moyenâgeux autres que les Cours de « Common law » des espèces relatives à des titres possédant certains caractères des Instruments Négociables modernes. Ils en diffèrent, certes, beaucoup, mais la parenté est évidente et leur étude est importante au point de vue de la formation de la « Negotiability ». Ce sont ce que Holdsworth appelle : les instruments anciens (« The Older Instruments »).

Parmi ces instruments, il en est un qui retiendra particulièrement notre attention, c'est celui qui constatait une obligation de change : la lettre de change (Bill of exchange).

Nous étudierons aussi les premiers spécimens des Bills of Bottomry ou Contrats de prêts à la grosse, qui sont des « negotiable instruments » ; puis les premiers spécimens des connaissements maritimes (Bills of lading), qui ne sont pas des « Negotiable Instruments »,

Au début du xvii^e siècle, un marchand intentant une action par le « writ of assumpsit » (1) demanda aux juges de « Common law » de sanctionner une lettre de change. Les juges de Common law condamnèrent le débiteur. Ce fut la reconnaissance de la légalité de la lettre de change et le premier pas de la « negotiability » (2).

A ce propos il est intéressant de se demander si l'incessibilité des actions en Common law était une question de principe ou une question de forme : si toutes les actions étaient incessibles ou si la cessibilité dépendait de la forme de ces actions (3).

Puis ce furent la controverse du Lord chief justice Holt et de l'ensemble des marchands au sujet de la « Promissory Note » (billet), et la loi (4) de la Reine Anne tranchant cette controverse au profit de la « Negotiability », les grandes expériences monétaires et les billets de banque qui familiarisèrent la noblesse et la bourgeoisie terrienne avec l'idée qu'une créance pouvait être payable au porteur.

Nous arrivons au xviii^e siècle, Lord Mansfield est lord chief justice ; la « law merchant » est définitivement absorbée par la « Common Law » à la suite de la « Negotiability ».

(1) Action basée sur le fait que le débiteur a promis (assumpsit de assumerer, promettre).

(2) Affaire Martin, v. Boure, 1602 cro. Jac. 6.

(3) Système de Macleod, Theory of Credit, I, 235.

(4) 3 et 4. Anne C., 9, 1704.

A partir de cette époque la « *Negotiability* » perd le terrain du change comme base pour celui de la circulation. Un « *negotiable Instrument* » n'est plus seulement une lettre de change ou un billet à ordre ou au porteur, mais une institution juridique plus vaste, exception à la règle des contrats. Son but n'est plus l'exécution du contrat commercial de change, mais la circulation et la protection des droits du sacro saint porteur en règle. On n'envisage plus que la circulation des titres : c'est la « *Currency theory* ».

Réciproquement la lettre de change et le billet à ordre ou au porteur qui sont des « *Negotiable Instruments* » cessent d'être limités au change et deviennent à l'instar du billet de banque des succédanés de la monnaie.

En 1800, après 550 ans de continuité jurisprudentielle, voici un revirement subit dû, selon Macleod (1), à la petitesse d'esprit de certains magistrats. Lord Kenyon, Lord chief Justice, se mit à douter tout à coup de la légalité de la jurisprudence large de Lord Mansfield. Sans prendre en considération les besoins créés par le développement du commerce et de l'industrie, la jurisprudence revint aux errements de Lord chief Justice Holt.

Les résultats de cette nouvelle doctrine ne se firent pas attendre.

En 1810, la Cour déclara que les bons de la Compa-

(1) *Theory of Credit*, I, 237.

gnie des Indes n'étaient pas négociables. Il fallut qu'en 1811 une loi vint imposer aux juges de « Common Law » une solution contraire à cette opinion et conforme aux besoins de la vie moderne (1).

Puis en 1857, ce fut l'affaire *Dixon v/ Bovill* (2), affaire du marchand de fer de Glasgow, entendue en appel par la Chambre des Lords, formée en Cour suprême de justice.

Lord Cranworth, Lord Chief Justice, s'acharna à démontrer l'illégalité du titre qui était payable en nature au lieu d'être payable en argent, mais la Chambre des Lords ne suivit pas Lord Cransworth et admit la validité de l'instrument.

L'année suivante, en 1858, on contesta la légalité de la circulation des « Bills of lading » (connaissements maritimes).

Il fallut qu'une loi (3) vint encore une fois imposer aux juges de Common Law une solution conforme aux intérêts du commerce maritime.

Quelques années plus tard, en 1867, se reproduisent les mêmes hésitations et la même procédure législative pour la police d'assurance (4).

En 1867, le gouvernement désigna une commission royale pour préparer une codification des lois de l'An-

(1) East India Company act, 1811, 52, Geo III, c. 10.

(2) *Dixon v/ Bovill*. 3. Macq. H. L.

(3) Bill of lading amendment act. 1858, 21-22 Vict. C. 4.

(4) Policy of Insurance act. 1867, 30-31 Vict. C. 144.

gleterre en vue d'opérer la fusion souhaitée de la « Common Law » et de l' « Equity ».

Les commissaires¹ décidèrent de scinder le droit en trois branches et de les codifier séparément.

Une de ces branches était intitulée : « Bills of Exchange, Bank Notes, etc... ». Divers incidents suivirent, et la codification fut abandonnée momentanément.

En 1872, ce fut l'inexplicable affaire : « Crouch v/ Crédit Foncier of England » (1) que nous discuterons.

En 1873, fut promulgué le « Judicature act 1873 » (2) qui opérait la fusion de la « Common Law » et de l' « Equity » et du même coup rendait cessible en Common Law toute créance, droit ou action sur un tiers selon des règles analogues à celles de l'article 1690 du Code civil français.

Enfin, en 1875, la « Negotiability » est remise en honneur et définitivement consacrée par Lord Chief Justice Cockburn, dans l'affaire Goodwin v/ Robarts and others (3).

En 1882, la codification est reprise par Sir Mackenzie Chalmers et aboutit au Bill of Exchange Act. 1882.

Le B. E. A. 1882 n'est en somme que la codification de la législation relative à la lettre de change et aux billets à ordre ou au porteur. La loi qui régit les autres

(1) L. R. 8 Q. B. 374.

(2) 36-37 Vict. C. 66.

(3) L. R. 10 Exch. 337, 1875.

instruments doit être encore recherchée soit dans les espèces judiciaires que nous indiquerons, soit dans des lois spéciales.

En 1897, le législateur américain promulgua une loi intitulée le « Negotiable Instruments law » 1897.

De prime abord, on pourrait croire que cette loi est applicable à tous les « Negotiable Instruments » aux Etats-Unis. Mais hélas, il n'en est rien.

Brannan, ainsi que nous l'avons dit précédemment (1), prétend ne codifier que lettres de change et billets (2). Aux Etats-Unis, comme en Angleterre, la loi applicable aux autres instruments est contenue dans les espèces judiciaires ; Daniel cite comme autorité les espèces anglaises (3).

Nous avons donc à étudier deux formations historiques : tout d'abord le développement dans le temps des différents éléments de la « Negotiability ». Mais comme ce n'est qu'au cours des siècles et au fur et à mesure que de nouveaux instruments étaient créés, que ces différents éléments s'affirmèrent, nous étudierons en second lieu, et parallèlement, la reconnaissance dans le temps des différents instruments négociables.

(1) Voir *infra*, p. 5.

(2) « The negotiable instruments law ». Introduction 1^{re} édition.

(3) Negotiable Instruments, édition 1919.

CHAPITRE PREMIER

Les Instruments anciens [The « Older Instruments »]

On trouve dans les recueils de jurisprudence du XII^e siècle et du XIII^e siècle, des documents qui portent les noms variés de « *Scripta obligatoria*, bills obligatory, bills of debt, obligations, bonds ».

Holdsworth dans son grand traité d'histoire du droit anglais (1) les groupe sous l'appellation générale de « Older Instruments », pour les opposer aux titres véritablement négociables qui apparaîtront en Angleterre au XVII^e siècle.

Ce sont des titres, des écrits destinés à servir de preuve à une obligation.

« *Scripta obligatoria* », est l'expression la plus fréquente.

Jusqu'au XVI^e siècle, le latin était la langue officielle des Cours de justice. Holdsworth (2) cite un passage amusant d'un livre de Droit du XIII^e siècle, où il est dit que les étudiants en droit devaient savoir parfaitement le latin, le français et l'anglais avant de commencer leurs études juridiques.

(1) HOLDSWORTH, *A History of English law*, vol. VIII, p. 133.

(2) *Opus cit.*, I. p. 130.

Le latin fut introduit en Angleterre au moment de l'invasion romaine. Le français était la langue des rois normands. L'anglais, ou plus exactement l'anglo-saxon était la langue indigène.

L'influence du droit romain sur la « Common law » fut très importante ainsi que nous le verrons (1). Les jugements étaient rédigés en latin. Les plaidoiries des avocats étaient en français, langue de la classe distinguée, langue de la Cour. Cependant les documents commerciaux étaient rédigés en anglais dès le XIII^e siècle.

Bills obligatory et obligatory writings ne sont que des traductions anglaises de l'expression latine.

Obligation est la traduction anglaise de « obligatio », confusion évidente entre le droit et le titre qui le contient.

Bond est l'expression anglo-saxonne correspondant à « obligatio ».

Littéralement « bond » signifie « lien », se rattache au verbe « to bind » : lier.

Les « scripta obligatoria » ou « obligatory writings » constataient des obligations civiles ou commerciales : obligation de payer, obligation d'effectuer une prestation, de ne pas faire quelque chose.

Cependant les titres qui nous intéressent particu-

(1) Voir l'ouvrage de M. LÉVY-ULLMANN. *Éléments d'introduction générale à l'étude des sciences juridiques*. II, tome premier, p. 293.

lièrement sont ceux qui constataient le prêt d'une somme d'argent et l'engagement du débiteur à rendre cet argent à une époque déterminée. Ce sont des reconnaissances de dette, des « *bills of debt* » des « *bonds* ».

Cette analyse ne révèle rien de remarquable quant au fond, et une étude des Instruments négociables n'aurait rien de commun avec eux. La forme est plus intéressante. Il se trouve, en effet, que la plupart des documents que nous avons pu étudier contiennent des clauses à ordre ou au porteur qui rappellent singulièrement les « *Negotiable Instruments* » modernes.

Les créanciers qui engageaient leur argent pour une durée plus ou moins longue, trouvaient commode de se réserver la faculté de céder leur créance à un tiers, de la monnayer. De quelle utilité est en effet une créance en due forme, si l'on doit mourir de faim en attendant l'échéance ?... Nous sommes en présence de cessions de titres de dette (ne parlons pas encore de négociation).

Gérard Malynes, auteur de la célèbre « *Lex Mercatoria* » (le Savary d'Outre-Manche (1) selon l'expression de M. Lévy-Ullmann), nous parle des obligatory writings.

Le titre exact des livres est :

Consuetudo Vel Lex Mercatoria, or l'ancienne loi des

(1) LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, 327.

marchands divisée en trois parties selon les divisions essentielles du trafic, par

Gérard MALYNES, marchand,

Londres, 1622, chez Adam Islip (1).

Malynes était un marchand et un économiste. Sa famille, originaire du comté de Lancastre, émigra à Anvers aux environs de 1552. C'est là que Malynes naquit (2).

Son père revint en Angleterre vers 1561. Gérard Malynes est connu à partir de 1586 par sa nomination au poste de commissaire du commerce aux Pays-Bas pour fixer la valeur de l'argent.

De retour en Angleterre en 1587 il est dès lors fréquemment consulté au sujet d'affaires commerciales et financières.

En 1600, il fut nommé commissaire pour l'établissement d'un taux d'échange véritable. Pendant le règne de Jacques I (3) il prit part aux différents projets pour le développement des mines. Les questions financières furent certainement l'objet principal de ses études.

En 1609, il fut nommé commissaire « on mint

(1) Bibliothèque nationale (F. 4668).

(2) Notes biographiques d'après Holdsworth, *op. cit.*, livre V, p. 131, *The Dictionary of National Biography*, art. de Mr. HEWIN, *Trade and Finance in the XVII century*, HEWIN p. XX à XXV.

(3) 1603-1625.

affaires » (pour des affaires de monnaie) avec d'autres personnalités.

Peu après il s'engagea à fournir le pays de pièces de monnaies de peu de valeur, pour suppléer au manque de pièces divisionnaires dans le royaume. Lord Harlington obtint le monopole de frappe des « farthings » (1). Malynes fit un contrat avec Lord Harlington et la fabrication commença. Mais dès le début les farthings de Lord Harlington furent très impopulaires et refusés dans plusieurs régions d'Angleterre.

En 1614 Lord Harlington décéda, laissant une situation embarrassée.

En 1619 Malynes fut emprisonné pour dettes : ses employeurs le rémunéraient avec ses propres farthings qui ne valaient plus rien.

Il surmonta vite ces difficultés.

En 1622 il publia son grand ouvrage « Lex Mercatoria » que nous avons cité. Il vécut jusqu'en 1641.

Ses principaux ouvrages sont :

1^o 1601 A Treatise of the Canker of England's Common-wealth divided in three parts, Londres, 1601, in-8^o.

2^o 1601 Saint-George for England allegorically described, Londres, 1601, in-8^o.

3^o 1603 England's view in the unmasking of two paradoxes (by D^r Malestroict) with the replication

(1) Le farthing est le 1/4 du penny, et valait avant la loi de stabilisation de juin 1928 environ 2 centimes.

unto the answer of Maister Jean Bodin; Londres, 1603, in-12.

4^o 1622 The maintenance of free trade according to the three essential parts of traffic, or an answer to a treatise of free trade (by Edward Misselden), Londres, 1622, in-8.

5^o 1622 Consuetudo vel Lex Mercatoria, or the ancient law merchant divided in three parts according to the essential parts of trafficque, Londres, 1622, fol.

6^o 1629 2^e édition de la « Lex Mercatoria ».

1656 3^e édition de la « Lex Mercatoria ».

1686 4^e édition de la « Lex Mercatoria ».

Malynes parle des billets de dette au chapitre XI de sa *Lex Mercatoria* (1) :

« L'achat et la vente des marchandises les plus
« usuelles au delà des mers, se font au moyen de
« Bills of debt » ou « obligations », appelés « bills
« obligatory ». Un marchand les donne à un autre
« pour de la marchandise achetée et vendue, et ces
« billets sont utilisés à la fois par les marchands
« d'Amsterdam, Middelborough, Hambourg, et d'au-
« tres lieux. En effet, lorsque ces marchands en
« gros ont vendu leurs étoffes à d'autres marchands,
« payables à 4, 6 ou 8 mois de date, ou plus, ils
« cèdent ces effets (reçus en paiement de la mar-

(1) MALYNES, *Lex Mercatoria*, éd. 1686, p. 70.

« chandise qu'ils ont livrée) à d'autres marchands en
« paiement d'autres marchandises qu'ils prennent
« pour eux à un prix convenu entre eux ».

« Vendant des marchandises ici, en Angleterre, ils
« vendent, par contre, plus de drap et ainsi se con-
« tinue le cycle d'achat et de vente, du trafic comme
« il peut être montré par un exemple :

« Supposons que A. B. fabricant de drap, vendé à
« C. D., marchand en gros, un lot de drap pour une
« somme de cent livres sterling, payable à 6 mois de
« date et s'entende avec lui afin qu'il soit fait un billet
« au nom de la personne qu'il lui indique.

« A. B., le fabricant, achète à D. E., gentilhomme
« fermier, pour cent livres de laine et a l'intention de
« payer ce dernier à l'aide du billet du marchand en
« gros. Aussi le billet de C. D. serait-il souscrit au
« nom de D. E., si celui-ci ne lui faisait faire le billet
« au nom de E. G., le mercier auquel il doit de l'argent.
« Le mercier accepte le billet, mais il le fait faire payable
« à C. D., le marchand, auquel il achète son velours et
« sa soie. Le mercier paye ses étoffes après un certain
« laps de temps, avec le propre billet de son vendeur.

« Il faut remarquer, continue-t-il, que le billet
« peut être fait payable au fabricant de drap ou au
« porteur. Ainsi toutes les parties successives aux-
« quelles le billet est remis sont « *porteurs* ».

Voici un billet souscrit en 1302 par Richard de
Welborne à l'adresse de Richard Hoppmann de Lynn.

Tribunal de la Foire de St-Yves 1302. A. D.

Affaire du vendredi 1^{er} juin 1302 après la fête de Saint-Augustin, l'apôtre des anglais de ladite année.

Le texte du billet était en Anglais et fut inséré dans les archives du tribunal (1).

« A tous ceux qui verront ce billet ou en entendront
« parler, Richard de Welborne citoyen et marchand de
« drap de Norwick vous salue en Dieu.

« Sachez tous que je dois à Richard Hoppmann
« marchand de Lynn trente-trois livres sterling : £ 33
« pour de l'étoffe achetée et reçue à l'époque de la
« souscription de ce présent billet. Je m'engage à
« faire bon paiement audit Richard Hoppmann, ou à
« son représentant porteur dudit billet, sans délai,
« aux lieux et temps fixés ci-dessous.

« £ 20, à la foire de Saint-Yves le jour de l'Ascension
« de la 30^e année du règne du Roi Edouard et £ 13
« en la ville de Lynn à la fête suivante de la Sainte-
« Trinité. Pour ceci j'engage moi-même, mes héritiers
« et exécuteurs testamentaires ; et que tous mes biens
« en quelque lieu qu'ils se trouvent soient saisis et
« détenus par le « Sheriff » ou Bailli de l'endroit pour
« le plein paiement de ladite somme et pour l'entière
« compensation des dommages que ledit Richard
« Hoppmann ou son représentant pourraient encourir

(1) GROSS, *Select cases on the law merchant*, p. 86, publication de la Selden Society.

« par le manque de paiement de ladite somme comme
« il a été fixé ».

« En témoignage de quoi j'ai apposé mon sceau.
« Fait à la foire de Stamford le 16^e jour d'avril de
« ladite année ».

RICHARD de WELBORNE.

Signature des Témoins.

A titre documentaire voici comment se poursuivit l'affaire.

Le créancier demanda paiement à la foire de Saint-Yves. Refus de la part de Richard de Welborne. Saisie de pièces d'étoffes.

Procès : Richard de Welborne prétendit ne pas connaître le document.

Richard Hoppmann en appella au témoignage des marchands qui étaient à la foire de Stamford. Mais ce jour-là il n'y avait pas de ces marchands. On prit rendez-vous pour l'ouverture de la foire des apôtres Philippe et Jacques.

On mit les pièces d'étoffes en garde chez Simon Wallis.

I. — LES JURIDICTIONS COMPÉTENTES

L'étude attentive des recueils de jurisprudence des XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles montre qu'une règle mystérieuse de compétence éloigne des Cours de justice de « Common Law » toute contestation relative

à ces titres de dette et les dirige vers certaines autres juridictions spécialisées contrairement à la pratique anglaise moderne.

A l'heure actuelle, toute justice civile ou commerciale est rendue par les tribunaux de « Common Law » ou plus exactement depuis les « judicature acts » (1) de la 2^e moitié du xix^e siècle, par les tribunaux qui ont remplacé les tribunaux de « Common Law ».

Au contraire, jusqu'au xvii^e siècle exclusivement il est impossible de trouver une affaire relative à ces titres cessibles devant les cours de Common Law.

Macleod dit : « It is somewhat remarkable that there is no instance of any of these obligations having come before a court of law » (2).

(Il est quelque peu surprenant qu'il n'y ait point d'exemple de ces titres devant les cours de Common Law).

Cet auteur ne cherche pas davantage. Voyons un peu devant quels tribunaux étaient portées les affaires de « *bills obligatory* ».

L'organisation judiciaire anglaise du xiii^e siècle paraît être le résultat de la juxtaposition de deux systèmes qui se seraient établis l'un après l'autre, parallèlement, rivaux, concurrents.

A côté des cours de justices régionales des « Shires et Hundreds » (Comtés et districts), qui existaient

(1) Judicature acts 1873-1875, 36 et 37 Vic. c. 66,

(2) *Theory of Credit* I, p. 256.

avant la conquête normande, s'installa avec la féodalité tout un ensemble de tribunaux qui ne tarda pas à les supplanter.

Ce sont les cours ecclésiastiques : ecclesiastical courts ; les cours des seigneurs : manorial courts, les tribunaux des villes les plus importantes sous la présidence d'un seigneur ou d'un maire.

Mais à mesure que le pouvoir central, que le pouvoir royal se faisait plus puissant les tribunaux du roi commencèrent à faire une concurrence redoutable aux tribunaux féodaux (1).

Le roi, comme tout autre seigneur, avait une cour de justice ayant droit de juridiction dans son fief ; mais cette cour jouissait d'un privilège qui allait lui donner une force d'extension considérable.

« Wherever the king was, there was his court ».

(Partout où se trouvait le roi, se trouvait son tribunal).

Le roi se mit à parcourir son royaume régulièrement, à faire des tournées, c'est ce que l'on appela l'« Eyre ».

Au XIII^e siècle les tribunaux royaux sont définitivement installés à Westminster. Ce sont :

1^o *Le King's bench* la Cour du banc du roi, qui a pour fonction de maintenir la paix, la paix du roi (2) (the King's peace).

(1) D'après HOLDSWORTH, *op. cit.*, V, p. 60.

(2) LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 99-105.

2^o Le Common Bench (1) : cour de droit commun ou cour des « Plaids Communs » qui s'occupait des affaires immobilières et jugeait en appel les décisions des tribunaux inférieurs.

3^o Exchequer chamber (2) Cour de l'Echiquier qui s'occupait des finances, faisait rentrer les impôts et tranchait les questions de compte.

Au xvi^e siècle cette organisation judiciaire centrale aura absorbé toute autre juridiction, mais jusqu'à cette époque les tribunaux locaux (par opposition aux tribunaux royaux) furent encore importants.

Une des caractéristiques principales de cette organisation judiciaire féodale est la séparation nette des cours civiles et des cours commerciales.

Quelques brèves explications sur ces tribunaux de commerce donneront peut-être un peu de lumière sur les débuts mystérieux de la négociabilité en Angleterre.

Les cours qui administraient la loi commerciale sont principalement (3) :

1^o Les cours des ports et des villes importantes.

2^o Les cours de foire.

3^o Les cours des villes d'entrepôt (staple).

4^o Les juridictions arbitrales des divers groupements professionnels (les guildes).

(1) M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 95-99.

(2) M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 106-113.

(3) Voir à ce sujet HOLDSWORTH, 2^e éd., I, p. 308 et LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 316-317.

Les trois premières catégories de tribunaux seules, sont intéressantes à notre point de vue, la quatrième n'ayant qu'une juridiction limitée aux intérêts corporatifs des guildes.

Les archives de ces tribunaux sont riches en documents qui rentrent dans le cadre de notre étude.

Les Cours des Ports et des Villes importantes (1)

Ce sont les cours de Bristol, Londres, Yarmouth, Liverpool, etc... Les cours des fameux « Cinque ports », qui sont les cinq ports d'Angleterre du côté de la France : « Douvres, Sandwich, Hythe, Rommey, Hastings.

Depuis les temps les plus reculés, ces villes eurent le privilège de juridictions. Leur privilège n'est pas contenu dans des chartres et ceci tient à l'antiquité de leur juridiction.

A Londres, le tribunal du Maire de Londres connaissait des affaires commerciales. Les archives de ce tribunal ont été publiées récemment par M. A. N. Thomas (2) et contiennent des « obligatory writings ».

Les tribunaux des ports et en particulier des « Cinque ports » avaient une juridiction maritime et commerciale. Mais dès le xiv^e siècle la Cour de

(1) M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 316.

(2) THOMAS, *Early Calendar of the Mayor's Court of London*.

l'Amiral leur enleva la plus grande partie de leurs affaires.

Il est bon d'indiquer ici la Cour de l'Amiral (1) comme tribunal commercial (nous en reparlerons au chapitre suivant à propos de la lettre de change).

Les Cours des Foires ou Cours des Piépoudres

Le droit d'ouvrir une foire comprenait le droit de tenir une cour de justice connaissant des affaires traitées à cette foire. On l'appelait « Court of Piepowder » ou cour des piépoudreux (pedes pulverisati). C'est une cour pour hommes aux pieds poudreux. Godefroy traduit par « Colporteur, marchand forain » (2). Quel abîme n'y a-t-il pas entre ces hommes aux pieds poudreux et les justiciables des « court Baron » ou « court leet », justiciables de droit commun. On comprend que Holdsworth ait pu parler de la classe des marchands comme d'une classe distincte de la communauté au Moyen Age.

En 1478 une loi de Edouard IV (3) décide : « que dans une telle cour de justice, il a été de tous temps reconnu : que toute personne venant à ladite foire

(1) MARSDEN, *Select Pleas of Admiralty* (Selden Society publication).

(2) GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, au mot « piépoudre ».

(3) 17 Edw IV, c. 2-s. 3, 1478 (Revised statutes, Bibliothèque de la faculté de droit, n° 10572³).

aura justice faite sur toute affaire de contrat, dommages causés, *dettes ou obligations* (mots importants) ou autres actes passés à cette même foire, pendant la durée de la foire, et le droit d'être jugée par des marchands de la même foire ».

Le tribunal était composé de marchands, sous la présidence d'un seigneur local, ou d'un magistrat municipal. Par exemple : La Cour des piepoudres de Tolzey et surtout la Cour de la foire de Saint-Yves (1) présidée par l'Abbé de Ramsey dont une société savante (la Selden Society) a publié de nombreuses et très intéressantes décisions.

Les Cours de « Staple » des Villes d'entrepôts (2).

Dans l'intention de mieux organiser le commerce extérieur et le recouvrement des droits, certaines villes furent distinguées sous le nom de « Staple Towns » (villes d'entrepôt).

Le système du « staple » date de Edouard I (3). Après plusieurs modifications, le régime fut consolidé par une loi d'Edouard III de 1353 (4). Etre une ville de

(1) MAITLAND, *Select pleas in manorial courts* (Selden Society Publication 1888), et GROSS, *Select cases on the law merchant* (Seld. Soc. Pub. 1908).

(2) LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 317 et sur toutes ces questions les références qui y sont données.

(3) II Edw. I, Statute of Acton Burnel, 1283.

(4) 27 Edw. III, c. 2, 1353.

« staple » était grandement apprécié, car selon l'expression de Coke (1) :

« Les richesses suivant le « Staple ».

Les villes de « Staple » avaient le privilège du commerce des articles les plus importants tels que : la laine, les peaux avec la laine, le cuivre, le plomb, l'étain.

Il y avait onze villes de Staple en Angleterre, une au Pays de Galles et quatre en Irlande.

Dans chacune de ces villes il y avait des cours spéciales pour les affaires commerciales et les marchands.

La Cour était composée (2) du maire et de deux connétables désignés chaque année pour cette office. Les autorités de la ville exerçaient une haute surveillance sur les débats.

Les juges devaient appliquer la loi commerciale, la « *law merchant* » et non la « *common law* ».

Toute contestation relative à des dettes, contrats, dommages et intérêts étaient de la compétence de ces tribunaux. Les cours du roi (3) n'étaient jamais compétentes, sauf en cas de tenures franches ou de félonie.

Les maires et les connétables étaient assistés de deux marchands étrangers, l'un choisi parmi les

(1) Coke Institutes, 4th, 238.

(2) Statute of Acton Burnel et Statute Mercatoria, 13, Edw. I, 1285.

(3) Statute Staple 27 Edw. III, c. 2, 1353, article 5.

marchands qui venaient du Nord, l'autre parmi les marchands qui venaient du Sud.

Le tribunal était complété par un jury de marchands. Lorsque se présentait une affaire dans laquelle un étranger était partie, le jury était formé de marchands anglais et de marchands étrangers. En cas de difficulté, appel était possible devant le chancelier de l'Echiquier, ou le Conseil du Roi (Council).

Les marchands allant et venant à une ville d'entrepôt étaient sous la protection spéciale du roi sans compter les privilèges accordés à certains pays par conventions diplomatiques ou à certaines personnes par faveur particulière.

Telle est dans ses grandes lignes l'organisation judiciaire commerciale anglaise au Moyen Age.

C'est donc devant ces tribunaux que les marchands portaient leurs affaires de billets de dettes.

Pour quelles raisons ?

Tout d'abord, raisons de convenances. Les marchands préféraient avoir recours à des tribunaux auxquels ils prenaient une part active.

En second lieu la procédure était plus rapide. Bracton (1) parle d'une justice rendue rapidement, pour les marchands, « *celerem habere debent justiciam, sicut sunt mercatores quibus exhibetur justitia pepoudrus* ».

(1) Bracton f° 334 a, d'après M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 316, note (2) et COKE, 4, Inst. 272.

En troisième lieu, les affaires se traitaient dans les foires ou les villes d'entrepôt ; les tribunaux de ces villes connaissaient des procès relatifs à ces affaires par privilège.

Malgré ces considérations une question de principe importante se pose : Les cours de « Common law » se seraient-elles refusées à reconnaître la validité des « obligatory writings » payables à ordre ou au porteur ?

Malynes dont nous avons déjà cité un passage (1) prétend que la loi d'Angleterre, « la Common law » est directement opposée à la circulation des billets de dette. Mettre des billets en circulation c'est vendre des dettes d'homme à homme, en transférer la propriété à un tiers ; ce qui est impossible. Car les « choses in action » (les créances) sont incessibles en Common law.

Une première remarque s'impose : la « lex mercatoria » parut en 1622 et nous avons déjà dit que le premier cas de jurisprudence relatif à la lettre de change qui est un « bill of debt » date de 1602. Au chapitre de la lettre de change Malynes revient sur cette question et confirme cette opinion : les juges de Common law n'auraient pas admis la validité des lettres de change (2). Macleod, au contraire, dans son livre « Theory of Credit » (3), estime que les juges de

(1) Lex Mercatoria, p. 71.

(2) Voir *supra* du chap. II.

(3) MACLEOD, *Theory of Credit* I, p. 235-247.

« Common law » auraient certainement reconnu la validité de ces ventes de billets, mais que jamais ils n'eurent à se prononcer sur cette question.

Certes les créances et les dettes ne furent jamais cessibles à cette époque d'une façon générale et absolue comme elles le sont actuellement depuis le « judicature act » de 1873-1875; mais la cession était valable en « Common law » lorsque dans le texte du titre se trouvait une clause autorisant cette cession :

« Clauses à ordre ou au porteur »

C'est alors que Macleod s'étonne de ne point trouver un seul exemple de cession de titre de dette en « common law » avant 1602.

Il est une tradition continentale de considérer l'Angleterre comme le prototype du pays de l'incessibilité des créances tout du moins jusqu'en 1873 (1). Mais on doit avouer, d'autre part, que l'Angleterre est le pays où la circulation des titres négociables est la plus aisée.

Incessibilité absolue d'une part, cessibilité parfaite de l'autre, contraste que Macleod a expliqué et qu'il est intéressant de rappeler ici.

Le point de départ de la théorie de Macleod est un rapprochement entre le droit romain des « Insti-

(1) WAHL, *Etude théorique et pratique des titres au porteur*, p. 29 et 142.

tutes » de Gaius et la « Common law » de Bracton.

A l'époque où les Romains abandonnèrent l'Angleterre au ^v^e siècle de l'ère Chrétienne (1), les « Institutes » de Gaius étaient le livre de base des étudiants de tout l'empire, et en particulier des étudiants de l'Angleterre. Le droit romain fournit donc aux premiers juristes de « Common law » les bases fondamentales et les matériaux de leur système.

A ce point de vue particulier de la cession des créances et des dettes la « common law » survit le droit romain et une comparaison entre les deux systèmes s'impose.

Certes la question des survivances du droit romain en Angleterre pendant la période qui s'étend des invasions barbares jusqu'à Lanfranc et Vacarius (2) est très controversée.

M. Lévy-Ullmann ne se prononce pas faute de pouvoir se faire une opinion motivée en l'état actuel des sources (3).

Macleod ne s'appuie que sur une comparaison des institutions. Notre opinion est celle de M. Collinet (4) qui estime que certaines institutions juridiques de la « Common law » ressemblent trop aux institutions

(1) 401 AD. Les légions romaines quittent l'Angleterre. 410 Honorius relève les Anglais de leur serment de fidélité.

(2) Vacarius professait le droit romain à Canterbury au ^{xii}^e siècle.

(3) LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 297 et les références en notes.

(4) Cours de droit romain (doctorat 1928).

romaines correspondantes pour expliquer la ressemblance par un cas fortuit.

Macleod distingue les contrats synallagmatiques et les contrats unilatéraux.

Il est évident qu'un contrat synallagmatique ne peut être cédé sans le consentement du débiteur ou du créancier.

Dans un contrat unilatéral, un seul doit donner, un seul peut demander : la question de la cession est plus intéressante, car peu importe au débiteur de payer à telle ou telle personne. Malgré ceci, pendant de longs siècles, le créancier d'un contrat unilatéral ne put transférer son droit à un tiers. Et pourquoi cette inaccessibilité des législations primitives ? Cela tenait tout d'abord, au caractère personnel des engagements et, en second lieu, aux moyens de coercition dont étaient armés les créanciers (1). Le créancier nouveau n'aurait reçu aucune promesse ou n'aurait subi aucun préjudice. De même que l'on n'admet pas aujourd'hui le changement de débiteur, de même n'admettait-on pas jadis le changement de créancier ; on s'engageait moins envers un créancier qu'envers une certaine personne. Qui sait si le créancier cessionnaire de votre obligation ne vous exécuterait-il pas impitoyablement, tandis que votre créancier primitif, qui est votre ami, vous aurait accordé des délais de grâce ou une remise partielle de vos dettes ?

(1) HOLDSWORTH, citant Brissaud, *Histoire du droit*, I, p. 1049,

Le contrat de prêt ainsi analysé ressemble plus à un contrat synallagmatique qu'à un contrat unilatéral. Mais lorsqu'au cours des siècles, les rigueurs primitives des législations disparurent on s'aperçut que, dans les contrats unilatéraux, le rôle du débiteur différait sensiblement de celui du créancier. Le créancier confiait ses deniers à une personne déterminée dont il connaissait la solvabilité et surtout les qualités morales ; le débiteur au contraire, s'engageait à payer une somme déterminée ; à une époque déterminée peu lui importait de payer à A ou à B pourvu que le paiement fait à B, fut libératoire. Les créanciers firent pression sur leurs débiteurs et obtinrent le droit de céder leur créance. On adopta certains expédients pour arriver à une cession plus ou moins déguisée et on aboutit finalement à la cessibilité absolue des créances sans l'intervention du débiteur ou même nonobstant son opposition. Tel fut le cas du droit romain, du droit anglais et en général de toutes les législations primitives.

En droit romain, comme en droit anglais, les créanciers purent toujours céder leurs droits à un tiers avec le consentement du débiteur : c'est la novation par changement de créancier dont parle Bracton aux environs de 1250 (1).

La question de la cession est plus délicate lorsqu'il

(1) MAITLAND, *Bracton and Azo select passages* (Seld. society, pub. 1895, p. 157).

s'agit de la parfaire sans le consentement du débiteur, sans sa participation à l'acte. A Rome, durant la période classique on arriva à céder les créances par des expédients. Lorsque les prêteurs eurent organisé la procédure formulaire, les praticiens imaginèrent de faire promettre au débiteur de payer soit au créancier, soit à une autre personne, quelquefois nommée dans le contrat, le plus souvent, désignée ultérieurement par le créancier. A cette même époque la représentation en justice fut permise et le cessionnaire fut considéré comme le procureur du créancier. Puis nouvelle étape : le procureur ne fut plus procureur pour le compte d'autrui (*procurator in rem alienam*), mais procureur pour son propre compte (*procurator in rem suam*). Céder sa créance fut « *Cedere aut mandare actionem* ». « *Si in rem suam sit procurator, loco domini habetur* » (1). Le procureur fut maître de la chose. Il n'eut plus de compte à rendre au créancier principal, sa procuration ne put plus être révoquée, ni par la volonté du créancier, ni par la mort de celui-ci.

Tel était le Droit romain à l'époque de Gaius.

L'évolution se continua et sous Justinien la cessibilité des dettes fut parfaite, le Digeste et la Basilique l'admettent.

Tandis que la « Common law » d'Angleterre suivit

(1) Digeste, XV, 33, 5.

suivit le droit des « Institutes » de Gaïus, la « Common Law » écossaise suivit le droit des Pandectes.

Cette différence de sources explique le désaccord qui existe entre ces deux droits, quant à la réglementation de la lettre de change. Selon la « Common Law » d'Angleterre, une lettre de change payable à une personne déterminée, sans clause de transfert, n'était pas négociable. En Ecosse, au contraire, une telle lettre de change fut toujours considérée comme négociable. Le B. E. A. 1882, article 8, modifia la « Common law » à ce sujet et adopta la législation écossaise. Le désaccord subsiste au sujet de l'acceptation, de la provision et du protêt (1). En Angleterre l'acceptation fut toujours purement facultative et la théorie de la provision reste inconnue. En Ecosse, au contraire, le tirage d'une lettre de change opère un transfert de la provision au profit du bénéficiaire de la lettre et le débiteur est passible d'une action en justice s'il refuse de l'accepter. En troisième lieu le protêt des lettres de change tirées sur l'intérieur du pays n'est plus nécessaire, tandis qu'il est toujours nécessaire en Ecosse.

En Angleterre, au début du XIII^e siècle, la question de la cession des créances était résolue de la façon suivante :

1^o La novation y était pratiquée ainsi que nous l'enseigne Bracton.

(1) B. E. A., 1882, art. 53 et 93.

2° Pour céder une créance sans le consentement du débiteur, on imagina la fiction par laquelle le cessionnaire (transferee) était procureur (attorney) du créancier principal. Le cessionnaire pouvait poursuivre le débiteur non en son nom, mais au nom de son cédant. Le cédant était le « trustee » du cessionnaire. Dès le xiv^e siècle les juridictions d'« Equity » adoptèrent la doctrine des Pandectes au sujet de la cession et des dettes et le cessionnaire eut toujours le droit de poursuivre le débiteur en « Equity » lorsque la « Common law » lui refusait justice. En 1873 le « Judicature Act » qui rassembla dans un organisme unique les juridictions de « Common Law » et d'Equity, introduisit la cession absolue des créances en « Common law ».

Mais dès les origines de la « Common law », lorsqu'une obligation était créée transférable par le débiteur lui-même, les juges de droit commun reconnurent que la cession était valable.

Bracton semble glisser sur la question ou tout au moins reste obscur, mais le professeur Maitland (1) prétend que, sans aucun doute cette doctrine eût semblé naturelle à Bracton. Macleod (2) qui en 1867, fut chargé par le Gouvernement anglais de codifier la législation relative à la lettre de change, put constituer une série ininterrompue de décisions des Cours de « Common Law » de 1292 à 1800, admettant que le

(1) Bracton and Azo Selden society publication, 1895, p. 157.

(2) Theory of Credit, I, 252.

créancier cessionnaire d'une obligation créée transférable par le débiteur pouvait intenter une action en son nom.

En 1292, le cessionnaire d'une charte eut une action en « Common Law ».

En 1368 (1), trois prêtres cessionnaires de Jean, évêque de Hereford intentèrent une action contre l'Abbé de X*** pour des arrérages d'une rente viagère qui avait été instituée au profit de l'Evêque de Hereford ou de ses cessionnaires. On objecta à la barre que les obligations (choses in action) n'étaient pas cessibles selon la « Common law ». Mais la Cour, d'une façon unanime, admit que les cessionnaires pouvaient poursuivre le débiteur en leur nom.

Coke, au début du xvii^e siècle reconnaît qu'une obligation créée transférable par le débiteur peut être cédée. Ceci est confirmé par l'affaire : Maud v/ Gregory (2) relatée dans un de ces recueils de jurisprudence :

Gregory avait, par acte sous sceau, accordé une rente à une certaine personne ou à ses cessionnaires. Le bénéficiaire de la rente céda celle-ci à Maud qui poursuivit le fondateur pour en recouvrer les arrérages. Il fut jugé par la Cour qu'une rente ou « chose in action » accordée à une personne ou son cessionnaire pouvait être cédée car « Modus et conventus vincunt legem ».

(1) Y. B., 41, Edw III, p. 27.

(2) 7, Coke's reports, 28, I, 1602.

En 1628, les Cours de « Common law » confirmèrent cette jurisprudence dans l'affaire « Bernard v/ Boden » (Hetley 80). La question ne fut plus jamais contestée jusqu'en 1800.

Il y a une opposition formelle entre ce que nous dit Malynes (1) au sujet de la cession des « choses in action » en « Common Law » d'une part et Coke d'autre part. Il est peu vraisemblable que Coke, le grand juriste du règne de la Reine Elisabeth, ait fait une erreur à ce sujet. N'est-il pas plus vraisemblable que Malynes, qui n'était pas un juriste mais un marchand, confondit « choses in action » ordinaires incessibles en « Common law » jusqu'en 1873, et les « choses in action » avec clauses de transfert qu'étaient les « obligatory writing » dont il parlait, cessibles en « Common law ».

Il est vrai, cependant, qu'il n'y a pas d'exemple d'affaires relatives à ces « obligatory writings » devant les Cours de « Common law » à cette époque.

Malynes explique ce fait en prétendant que les « choses in action » sont incessibles en « Common law ». Macleod (2) trouve ce fait étonnant (somewhat remarkable). N'est-il pas plus simple d'admettre que les « obligatory writings » n'étaient employés que par des marchands et que ceux-ci portaient les contestations s'élevant à leur sujet devant les tribunaux commer-

(1) *Infra*, p. 50.

(2) *Theory of Credit*, I, p. 256.

ciaux qui, à cette époque, avaient le privilège de juridiction des affaires commerciales.

II. — LES RECUEILS DE JURISPRUDENCE
DES TRIBUNAUX COMMERCIAUX AUX XII^e, XIII^e,
XIV^e SIÈCLES

Depuis le milieu du XIX^e siècle on fit un gros effort en Angleterre pour faire connaître les documents de ces juridictions (1).

Les historiens du droit anglais, sous la direction du regretté professeur Maitland, publièrent la plupart des archives de ces tribunaux avec une traduction anglaise, dans le bulletin annuel de la Selden Society (2).

Le second volume publié par Maitland :

« Select pleas in Manorial court » S. S. 1888, traduit certains procès du tribunal de la Foire de Saint-Yves, tribunal de l'Abbé Ramsey dont nous avons déjà donné un exemple.

Puis Gross publia en 1908 :

« Select pleas on the law merchant » très intéressant à notre point de vue.

Nous y trouvons des exemples des principaux tri-

(1) Voir les références dans M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, préface notes.

(2) Voir pour plus de détails l'introduction de la 1^{re} publication de la société « Selden Society publication, 1887 ».

bunaux de commerce à cette époque et ce qui est encore plus intéressant pour nous, de nombreux arrêts relatifs aux « obligatory writings » et aux « lettres de change » .

En troisième lieu il convient de citer l'ouvrage, ou mieux les deux livres de M. Marsden :

« Select pleas of the court of Admiralty ». Selden Society publication 1894 et 1897.

Le Professeur Maitland publia aussi dans cette collection :

« Select passage from Bracton and Azo » Selden Society publication 1895.

Récemment, en 1924, M. A. N. Thomas publia une traduction des archives du tribunal du Maire de Londres :

« Calendar of Early Mayors Court rolls » (1).

Nous avons trouvé dans ces publications une quantité assez importante d'espèces relatives aux obligatory writings.

La classification la plus simple à notre sens est celle qui les grouperait selon les clauses de transfert.

I. Certains « obligatory writings » ne contiennent pas de clause de transfert : il y est dit que le débiteur s'engage à payer à une personne dénommée.

Exemple : en 1295, au tribunal de la Foire de Saint-Yves le mercredi, veille de l'Ascension.

(1) Cambridge University Press., 1924, Bibl. Nationale, 4° Nh 625.

Affaire : John Wicker v/ Prior of Bushmead and Convent (1).

Le demandeur prétend avoir vendu et livré du malt pour une somme de 72 shillings au supérieur du Couvent de Bushmead.

Le dit prieur avait souscrit en due forme un billet par lequel il s'engageait à payer ladite somme à la foire de Saint-Michel.

Le Prieur au nom de son Couvent reconnaît pleinement le titre, mais objecte qu'il n'est pas tenu de répondre à cette demande parce que le demandeur prétend que cette somme doit être payée « *certo loco* », ce qui n'est pas spécifié dans la lettre.

On s'en réfère à la décision des marchands arbitres. On arrive à un compromis : le Prieur paie 24 shillings et le demandeur remet « *in plenia curia* » le billet au Prieur.

Le 27 mai 1306.

Adam of Yarmouth v/ John Fick of Hawley (2).
Foire de Saint-Yves :

« Ledit John Fick of Hawley n'est pas à la foire ».

Le 18 mai 1316, *Walter Prest v/ John Wilmot* (3).
Foire de Saint-Yves.

En 1472, Cour de piepoudre de Thomas, prieur de l'église de la Sainte-Trinité (à Norwïck) sous la pré-

(1) GROSS, *op. cit.*, p. 70.

(2) GROSS, *op. cit.*, p. 81.

(3) GROSS, *op. cit.*, p. 98.

sidence de Henry Heydon, régisseur dudit Prieur, le lundi à 4 heures de l'après-midi.

« William Knyvet v/ Robert Stallon (1), relatif à une « obligatory writing » de Robert Stallon, le reste de l'espèce est sans intérêt.

II. Certains titres sont payables soit à une personne dénommée ou au porteur, soit à une personne dénommée ou à son ordre.

Dès 1275 au tribunal de la foire de Saint-Yves une espèce relative à un titre au porteur est rapportée par le Professeur Maitland dans ses *Select Pleas in Manorial Courts*.

Affaire « Brūn v/ Wālder Troner » (2).

La lettre était payable au porteur. Il faut remarquer que l'action fut intentée non par un porteur quelconque, mais par Brūn au nom duquel le billet a été souscrit.

III. Quelquefois les lettres sont payables à une personne nommée dans l'acte ou à leurs représentants portant la lettre obligatoire.

C'est le cas des affaires :

1° « William of Lawford v/ Reginald of Northampton, John Rivet, John Tankis » (3), Foire Saint-Yves, 12 mai 1287.

(1) Gross, *op. cit.*, p. 127-128.

(2) *Select pleas in manorial courts*, p. 152.

(3) Gross, *op. cit.*, p. 26.

2^o « Alan Tichwell of Lynn v/ Richard Burdon » (1),
à la Foire de Saint-Yves le 29 avril 1293.

3^o « William of Hereford v/ Ralph of Lyons » (2),
à la Foire de Saint-Yves le 13 mai 1293.

4^o « John of Abingdon v/ William Martin » (3),
à la foire de Saint-Yves le mardi 5 mai 1293 ;

5^o « Richard Hoppmann of Lynn v/ Richard of
Welberne » (4), dont nous avons traduit le billet anté-
rieurement (5).

La clause au porteur revint à la mode au x^{ve} et
xv^{ie} siècle ainsi que nous le verrons plus loin. En 1538,
devant le tribunal de l'Amiral qui a absorbé les af-
faires des juridictions commerciales locales.

1538, affaire Harrison v/ Stubbarde (6) :

« La lettre obligatoire devait être payée audit
John Harrison ou à son représentant, ses héritiers et
exécuteurs testamentaires, cessionnaires ou au porteur
dudit billet ».

L'abondance de ces clauses prouve qu'à l'époque
les marchands et les commerçants redoutaient l'in-
cessibilité des obligations en « Common Law ». L'in-
cessibilité était probablement un des pièges du droit
toujours mystérieux pour les profanes et dont se

(1) *Idem.*, p. 59.

(2) *Idem.*, p. 68.

(3) *Idem.*, p. 65.

(4) *Idem.*, p. 86.

(5) *Infra*, p. 39 et 40.

(6) MARSDEN, *op. cit.*, 1538.

jouaient les escrocs pour abuser des honnêtes prêteurs.

Aussi toute clause de sauvegarde est bonne. Les « public notaries » (sorte d'écrivains publics autorisés par le pouvoir central pour rédiger les actes) (1) les accumulaient à la grande satisfaction de leurs clients.

III. — RÔLE DES INSTRUMENTS ANCIENS

Etudions maintenant le but que poursuivaient les créanciers en obligeant les débiteurs à insérer des clauses de transfert dans les « obligatory writings ».

Les clauses de transfert, a-t-il été dit précédemment (2), eurent pour but premier de faciliter la mobilisation des créances. Il faut remarquer cependant qu'il y a peu d'espèces d' « Obligatory Writings » relatives à des prêts de sommes d'argent avec clause de transfert et d'autre part encore moins de cas de négociation.

Dans les affaires :

Adam of Yarmouth v / John Fick of Hawley (3) ;

Walter Prest v / John Wilmot ;

William Knyvet v / Robert Stallon, les « obligatory writings » ne contiennent pas de clause de transfert.

(1) MURRAY, Dictionnaire — au mot Notary.

(2) Voir *infra*, p. 54.

(3) Voir les références, p. 62-63-64.

Cependant dans l'affaire :

Alan Tichwell of Lynn v/ Richard Burdon, la dette était payable à Alan Tichwell ou à son représentant porteur du titre. L'action fut intentée par le créancier principal lui-même.

Seule l'action dans l'affaire Reginald de Thonderle v/Reymond de Saint-Clément (1) fut intentée par un concessionnaire à titre onéreux :

Reymond de Saint-Clément fut assigné pour répondre à Reginald de Thonderle dans une affaire de revendication de deux billets que le demandeur acheta de William Foundepe, marchand, pour une somme de £ 70 15/11^d et dont ledit William confia la garde au défendeur pour les remettre au demandeur. Reymond reconnut avoir reçu les billets, mais dit qu'il les remettrait volontiers au demandeur si celui-ci voulait lui payer 15/11^d qu'il lui devait et se charger de le rendre quitte par rapport audit William. Le demandeur reconnu sa dette et les paiements furent parfaits.

En second lieu, il faut reconnaître à ces premiers documents, le mérite d'avoir passé outre la prohibition de la présentation en justice des droits primitifs (2).

Les systèmes de droits primitifs ignorent la représentation en justice. Les actes juridiques doivent être accomplis par l'intéressé lui-même. C'est là une conséquence de leur caractère formaliste. Les solennités ou

(1) Thomas CALENDAR, p. 172.

(2) HOLDSWORTH V (agency).

les paroles que ces actes supposent impliquent l'intervention des parties, elles n'auraient point de sens si elles émanaient d'un tiers. L'« attorney » était un représentant pour une affaire de procès. Les clauses des documents commerciaux qui permettaient au porteur ou à la personne désignée par le créancier principal de poursuivre le débiteur, furent inventées pour échapper aux règles strictes de la non représentation en justice. Il est à présumer ainsi que l'a démontré le professeur Huvelin (1) pour la France, que les commerçants anglais remettaient les titres qu'ils avaient en portefeuille à leurs banquiers. Ceux-ci se rendaient aux foires où les lettres étaient payables et effectuaient une compensation générale. Aussi on a pu dire que les foires étaient les véritables chambres de compensation de l'Europe au Moyen Age.

En troisième lieu, les « Obligatory writings » permettaient la vente à crédit.

A la livraison des marchandises, l'acheteur souscrivait un billet par lequel il reconnaissait avoir reçu la marchandise et s'engageait à payer une somme d'argent déterminée à une certaine échéance, quelquefois à plusieurs échéances successives (voir *infra*, l'espèce citée « Richard Hoppmann v/ Richard de Welborne ») (2).

(1) Essai Historique sur le droit des marchés et des foires, thèse Paris, 1897, n° 32.

(2) *Infra*, p. 40.

Les billets étaient souscrits payables soit au créancier seulement « John Wicker v/ Prior of Bushmead » (1), soit payables au créancier ou à son représentant porteur de la lettre.

« William of Lawford v/ Reginald of Northampton and others » (2).

« Sir William of Hereford v/ Ralph of Lyons » (3) ;

« John of Abingdon v/ William Martin » (4) ;

« Richard Hoppmann v/ Richard of Welborne » (5) soit payable au porteur » ;

« Brun v/ Walter Troner » (6).

Voici ce que dit Malynes (7) de ces pratiques :

« Un marchand qui a reçu des billets en paiement de
« marchandises vendues et livrées ira seul ou accom-
« pagné d'un courtier (*broker*) chez un autre mar-
« chand, achètera les marchandises dont il a besoin,
« fixera le prix et en paiement donnera un ou plu-
« sieurs billets, paiera le supplément du prix s'il y a
« lieu, en argent comptant, ou au moyen de billets
« souscrits par lui et payables à deux ou trois mois,
« selon l'usage de ce commerce.

« Les billets des personnes connues sont acceptés
« tout de suite, ceux de personnes inconnues le sont

(1) GROSS, *op. cit.*, p. 70.

(2) *Id.*, p. 26.

(3) GROSS, *op. cit.*, p. 68.

(4) *Id.*, p. 65.

(5) *Id.*, p. 86.

(6) MAITLAND, *Select pleas in Manorial Courts*.

(7) *Lex Mercatoria*, p. 73.

« après enquête, soit du vendeur, soit du courtier.
 « Le preneur qui a reçu des billets payables au porteur, ainsi qu'il a été dit, va trouver le souscripteur
 « et lui demande s'il paiera volontiers à lui, les dits
 « billets au temps spécifié selon la coutume des marchands. Le débiteur répond qu'il paiera son billet
 « au porteur de celui-ci, comme il a été convenu.
 « Ainsi, si un marchand ne veut pas attendre l'échéance
 « des billets qu'il a entre les mains, il peut acheter de
 « la marchandise avec ces billets ou les vendre à un
 « prêteur d'argent qui retiendra l'intérêt de l'argent
 « pendant le temps qui reste à courir avant l'échéance
 « (escompte) ».

En quatrième lieu les « Obligatory writings » pouvaient contenir un contrat de change. Nous étudierons particulièrement ces cas au chapitre suivant.

En cinquième lieu les prêts à la grosse « Bottomry loans » étaient constatés par des « Obligatory writings » avec clauses de transfert. Ces contrats ne sont fréquents qu'à partir du xvi^e siècle dans la jurisprudence anglaise. Les espèces que nous possédons viennent des recueils de la Cour de l'Amiral et ce n'est qu'en 1524 que commencent ces recueils. Tous les exemples de ces titres rapportés dans les publications de la « Selden Society » par M. Marsden contiennent la clause de transfert suivante :

« Payable à une personne ou à ses cessionnaires (assigns) » expression à l'époque trop générale qui

englobe la clause au porteur et la clause à ordre (1).

Voici à titre d'exemple le billet qui fut invoqué dans l'affaire.

« Hurste v/ Barnes » (2).

« Sachez tous que par ce présent billet, moi, Philippe Barnes, fils de George Barnes, doit à vous, Roger Hurste, drapier de la même cité, £ 30. Je dis trente livres sterling de monnaie légale anglaise pour de l'argent comptant reçu de vous, ledit Roger, à Saint-Lucas de Barameda, pour parachever mon chargement de vin de Xérès dans le « George Dufeld » de Londres où est maître après Dieu, pour ce présent voyage Christophe Seriat, dont j'ai loué le bateau par charte-partie pour mon père. Lesquelles trente livres sterling, je m'engage ainsi que mon père, nos biens, héritiers et exécuteurs et tout le vin que j'ai chargé et dois charger dans ledit bateau, à payer et à faire payer à vous ledit Roger ou à John F. Cowde, ou à un cessionnaire quel qu'il soit, dans les dix jours après le déchargement desdits vins sur les bords de la Tamise ou dans quelque autre lieu où ils seraient déchargés, et, en cas de défaut de paiement à payer change et rechange d'après la coutume des marchands. Pour preuve de ceci, moi Philippe, ait signé et apposé mon sceau de ma propre main sur trois effets d'une

(1) Actuellement « assign » a pris une signification précise et correspond à la cession selon le judicature act de 1873.

(2) MARSDEN, ad. I, p. 61 et 72.

même teneur, l'un devant être exécuté, les deux autres devant être considérés comme nuls.

Le 20^e jour de janvier an 1538.

Per me Philippe Barnes.

On consultera dans le même ouvrage d'autres affaires intéressantes relatives à des prêts à la grosse :

- « Gale v/ Browne (1) ;
- « Thorne v/ Vincent (2) ;
- « Austen v/ Castelyn (3).

Une dernière sorte de documents avec clause de transfert peut se présenter. Ce ne sont pas des « obligatory writings », mais les clauses de transfert qui sont dans le corps de ces titres permettent un rapprochement intéressant.

Une personne peut s'engager à transporter d'un lieu à un autre, une marchandise à elle confiée, moyennant un prix convenu, et à la remettre à destination à une autre personne désignée ou à son ordre. C'est le connaissance maritime (Bill of Lading).

Le « Bill of Lading » qui n'est en somme qu'un reçu de marchandise déposée, un titre de propriété relatif à cette marchandise et un contrat de transport.

Des clauses de transfert analogues à celles que l'on trouve dans les « Obligatory Writings » peuvent être

(1) MARSDEN, *op. cit.*, I, p. 41.

(2) *Idem*, I, p. 93.

(3) *Idem*, I, p. 106, II, p. 65.

insérées dans le texte des « Bills of Lading », mais il ne faut pas confondre ces titres avec les « Obligatory writings ». En effet, les clauses de transfert des « Bills of Lading » sont relatives au titre de propriété inclus dans l'acte tandis que les clauses de transfert des « Obligatory writings » sont relatives à une obligation.

La question des origines des connaissements a été résolue par M. Bennet (1). « C'est dans la coutume « d'inscrire les marchandises déposées dans le bateau « sur le livre de bord », pense M. Bennet, « qu'il faille « chercher l'origine des connaissements. Le capi- « taine du navire n'était responsable que des marchan- « dises entrées sur ce registre. Au temps où les mar- « chands accompagnaient leurs marchandises, cette « inscription pouvait être suffisante, mais le jour où « les marchands cessèrent de faire le voyage et où les « marchandises furent confiées au Capitaine, des « documents distincts devinrent nécessaires ».

Trois personnes étaient en cause :

Le déposant, le capitaine du navire, le consignataire. On fit donc des documents en trois exemplaires. C'est ce que l'on appelle en Angleterre les « Bills in a set of Three ».

Ce premier développement eut lieu au début du xvi^e siècle et à cette époque le connaissement n'était qu'une preuve de dépôt des marchandises.

Malynes qui écrit au début du xvii^e siècle, considère

(1) The History and present positions of the Bill of Lading, p. 4.

les « Bills of Lading » comme une institution bien établie : « De ces titres », dit-il, « il est fait généralement « trois exemplaires d'une même teneur pour le chargement du navire tout entier ».

Malynes semble donc n'avoir connu que le contrat de fret par charte-partie : Un ou plusieurs marchands louaient un bateau tout entier pour un voyage déterminé, et pour une somme fixée à l'avance que le chargement soit total ou partiel.

De nos jours un bateau est employé d'une façon différente, il reçoit de la marchandise de quiconque et le fret est payé proportionnellement au poids et à la distance. C'est le « General ship ».

Malynes nous dit encore que les différents lots de marchandises portent la marque du marchand et que cette marque doit être indiquée dans le document ainsi que les noms du déposant et du consignataire. Un des exemplaires est classé dans les papiers de bord, un autre est envoyé au delà des mers au représentant auquel la marchandise doit être livrée, le troisième reste au marchand comme preuve de son envoi. Cette preuve est indispensable au déposant pour recourir contre l'affréteur au cas de manœuvres frauduleuses ou contre les assureurs au cas de perte en mer.

Les archives de la Cour de l'Amiral sont riches en affaires de connaissements maritimes :

Re The Thomas 1538 (1).

(1) MARSDEN, *op. cit.*, I, p. 61.

Hurlocke and Sannderson v/ Collett 1539 (1).

Re The Mary, 1541 (2).

Re The John Evangelist 1544 (3).

Re The Andrewe 1544 (4).

Re The Barkè of Alexander de Maistre 1544 (5).

Re The Braindaris 1546 (6) texte espagnol traduction anglaise.

Re The White Angle of Hamburg 1549 (7) texte français traduction anglaise.

Carre v. Desallez, Re the George of Leigh, 1544 (8).

Re « Le Job du Port » 1557 texte français trad. anglaise (9).

Bodacor v/ Block, Re The Sampson 1570 (10).

La cession du titre à l'aide des clauses de transfert opérerait la transmission de la propriété des marchandises. Mais en était-il de même des actions afférentes aux contrats ? A cette époque, sans aucun doute, ces actions relatives à la marchandise transportée, accessoire de la propriété de cette marchandise, était transmise au cessionnaire. Ce n'est qu'en 1800, au

(1) MARSDEN, *op. cit.*, I, p. 88.

(2) *Id.*, p. 112.

(3) *Id.*, p. 126.

(4) *Id.*, p. 126.

(5) *Id.*, p. 127.

(6) *Id.*, p. 127.

(7) *Id.*, p. 59.

(8) *Id.*, p. 61.

(9) *Id.*, p. 61.

(10) *Id.*, II, p. 68, jugement, p. 146.

moment du changement de jurisprudence dont il a été parlé précédemment (1), que les juges de « Common Law », analysant d'une façon erronée le connaissement comme une « chose in action » incessible selon eux en « Common law », refusèrent les actions du contrat au cessionnaire.

La loi de 1855 modifia cette jurisprudence et revint à la doctrine d'avant 1800 (2).

IV. — NATURE JURIDIQUE DES INSTRUMENTS ANCIENS

Etudions maintenant les « Obligatory writings » d'un point de vue juridique.

I. *Forme*. — Malynes au chapitre XII (3) de la « Lex Mercatoria » affirme que les « Obligatory writings » n'ont besoin ni de sceau (seal) ni de remise officielle de l'acte (delivery) ni de témoin (witnesses). Contrairement à cette affirmation tous les exemples que l'on trouve dans les recueils de jurisprudence des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, sont des « Obligatory writings » scellés. L'opposition n'est qu'apparente. A cette époque, seuls les actes sous sceau, actes authentiques du droit anglais, avaient accès aux cours de justice. C'est pourquoi les parties donnaient à leurs titres cette forme privilégiée par excès de précautions.

(1) *Infra*, p. 28.

(2) Bill of Lading act., 1855, 18 et 19 Vic. c. 111.

(3) Edition 1686, p. 72.

Mais il ne faudrait pas croire avec Reuttmann (1) que cette forme authentique était une condition de validité des « Obligatory writings ». Reuttmann a confondu l'institution juridique avec la forme qu'elle empruntait pour des raisons de procédure.

Les marchands qui n'aimaient pas les formalités prirent l'habitude de consigner leurs affaires dans des actes simples (simple writings). Les juges durent admettre ces écrits dans leur prétoire (2). Il n'est pas fait mention « dit Malynes (2) » de « delivery » remise « officielle, ni de « Deed » (acte authentique) car le « juge en cas de procès, sait très bien ce dont il s'agit. « Il sait que la remise d'un acte pour le bénéfice « d'un autre (escrow) comme on dit en « Common « law » est inconnue des marchands et que le porteur « est admis à faire le recouvrement sans autre lettre « de procuration et de garantie ».

II. Considération. — Doit-on se préoccuper de considération dans les « Obligatory writings » ?

Il faut remarquer de suite que les « Obligatory writings » scellées n'ont pas besoin de considération, et qu'il est probable que les « obligatory writings » ordinaires indiquaient non la considération, inconnue du droit commercial, mais la cause du droit romain. D'autre part, nous ne croyons pas que les sceaux apposés par les parties aux actes commerciaux aient

(1) *Das English civil Process.*, 193.

(2) *Op. cit.*, p. 72.

fait de ceux-ci de véritables « deed » selon la « Common law ». N'oublions pas que nous n'avons affaire qu'à des marchands dont la loi est la « law merchant » et non la « Common law ». La « law merchant » basée sur le droit romain, ignore la considération du contrat anglais, et connaît la cause du droit romain. C'est donc de la cause qu'il faut parler au sujet des « Obligatory writings ». Malynes, qui se trompe parfois sur la nature juridique des institutions, mais qui nous décrit fidèlement les usages commerciaux de son temps, nous dit qu'il n'est pas indiqué de considération dans les « Obligatory writings » (1). A la page suivante il dit que le droit commercial et le droit civil (2) exigent que le billet indique la cause de la dette. Ceci explique que les « Obligatory writings » scellés et non scellés indiquent toujours la cause de l'engagement : pour marchandises vendues et livrées, pour argent prêté, etc...

La théorie de la considération n'apparut dans les instruments négociables, que le jour où la « Common law » s'empara de ces titres et que les « Common lawyers » voulurent les expliquer, juridiquement, avec des institutions du « Common law ».

III. Clauses de transfert. — Nous avons vu que les « Obligatory writings » pouvaient être souscrits payables soit à la personne dénommée dans le contrat

(1) *Lex Mercatoria*, p. 72.

(2) Droit romain.

ou à son représentant (*certo attornato*), soit à cette personne ou au porteur.

Etudions séparément ces deux sortes de clauses en commençant par la clause à ordre qui apparut la première dans le temps.

I

Les clauses à ordre

Nous n'avons d'autres renseignements sur la nature juridique de ces clauses, que ce que nous pouvons déduire des précédents judiciaires qui nous sont parvenus. Malynes ne connut que les clauses au porteur, les clauses à ordre ayant disparu à son époque. Etudions séparément, les rapports de droit qui existent entre les différentes parties des « *Obligatory writings* » (1).

1^o Entre le créancier principal et le *Command* (*Attorney*), l'ordre n'est en somme que la conséquence d'un fait antérieur à lui-même. Par exemple le fait d'être le préposé du *command*, d'être son débiteur, l'intention de lui être agréable en lui faisant une donation.

2^o Entre le débiteur et le *command*.

Le *command* doit tout d'abord prouver son droit. Il le fera généralement en produisant un titre écrit, une procuracion spéciale du créancier principal.

(1) *HOLDSWORTH*, VIII, p. 137.

Quelquefois, cependant, cette preuve résultera de l'affirmation orale du créancier, auquel cas le command n'aura pas à prouver son identité toujours nécessaire en cas de justification par écrit. Le command devra remettre également le titre obligatoire, ce qui s'explique par l'absence de quittance à cette époque.

Une fois son droit justifié le command peut exiger l'exécution du contrat. Mais en vertu de quel droit ? Ou si l'on veut employer le langage juridique anglais, quel rapport de droit y a-t-il entre le débiteur et le command ? Les textes contiennent les expressions « *certo attornato* », « *certo nuncio* », assigns, représentant spécial.

Est-ce un mandataire ordinaire ou un cessionnaire ? Sur cette question Holdsworth cite la thèse de M. Debray (1). Selon cet auteur, il faut rejeter l'une et l'autre solution : la terminologie de l'époque est flottante, les mots : mandat, cession, sont des réminiscences vagues du droit romain loin de leur sens technique. La fonction du command comprise soit comme un mandat, soit comme une cession contredirait l'énoncé même de la formule qui constate expressément l'existence d'une obligation directe envers le command. Ce n'est donc, ni d'une cession, ni d'un mandat, mais d'un droit direct qu'il s'agit.

(1) De la clause à ordre, thèse Paris, 1892.

Bracton, avons-nous dit, ne se prononce pas formellement sur la question de la stipulation pour autrui ; mais nous savons que le professeur Maitland estime que cette institution juridique ne l'aurait pas étonné.

L'esprit juridique n'était pas assez mûr pour construire des théories et d'ailleurs, ces théories importaient peu aux marchands. Ils avaient besoin de titres permettant les différentes transactions que nous avons indiquées et faisaient confiance aux usages commerciaux. Mais y avait-il parfaite indépendance de droit entre le créancier principal et le command ?

La clause à ordre, à cette époque, et par son but et par son caractère limité était encore loin de la clause à ordre des instruments modernes. L'intention des parties n'était pas de donner à l'effet une valeur de circulation indépendante de ces conditions primitives ; le point de vue était plus étroit. C'était toujours le contrat primitif tel qu'il se comportait avec toutes les modifications dont il pouvait être l'objet, qui était la base de l'opération. Les intérêts spéciaux des parties l'avaient fait naître, eux seuls lui donnaient une direction. L'intérêt général du commerce était inconnu. Le nouveau sujet actif ne pouvait se prévaloir du contrat que dans la mesure et sous les conditions convenues entre les parties.

La seconde opération était assise sur la première, ne pouvait que se modeler sur elle, la suivre dans les diverses phases de son existence.

3° Les recours du command contre le stipulant principal étaient fixés par la convention qui existait entre eux.

Les droits et obligations du stipulant et du débiteur étaient modifiés : le paiement au command libérait le débiteur.

La clause à ordre était destinée à disparaître sous des influences diverses.

Tout d'abord *la clause à ordre ces lettres portant* devait céder le pas à la clause au porteur qui supprimait la nécessité de justifier son droit par une procuration et d'établir son identité. En second lieu avec la renaissance du droit romain, disparut la stipulation pour autrui. La clause à ordre s'analysa pour ainsi dire restrictivement, on n'y vit plus qu'un mandat. Nous trouvons dans la jurisprudence de la foire de Saint-Yves une espèce bien curieuse : c'est l'affaire :

« John of Abingdon v/ William Martin (1) 1293 : William Martin avait acheté du drap et en paiement avait signé une lettre obligatoire payable au créancier ou à son mandataire (2) spécial portant la lettre. A l'échéance un mandataire se présenta, mais William Martin refusa le paiement. Procès..

Le défendeur prétendit ne pas connaître le mandataire, parce qu'il n'avait d'autres pouvoirs que la

(1) Gross, *op. cit.*, p. 65.

(2) Le texte latin est « certo mandato ».

lettre obligatoire. Il demanda aux marchands (1) s'il devait répondre au mandataire. Le jugement fut suspendu jusqu'au jeudi suivant.

A l'audience du jeudi le mandataire refit la même demande, le défendeur produisit une quittance du créancier principal. Le mandataire nia l'authenticité de la quittance. Il fut jugé que le mandataire n'avait pas le droit de nier le fait de son mandant. Le demandeur fut condamné à une amende pour fausse demande.

A l'époque de Malynes, il n'y a plus que des titres au porteur. Au chapitre XIII de la « Lex Mercatoria » il prétend traiter de la nature des « Obligatory writings » : Il commence son chapitre par cette exclamation : « Telle est la sincérité et la « Candor animi » des marchands de toutes les nations quant à l'usage ordinaire desdits billets entre homme et homme, que « personne n'ose renier sa signature. Renier sa signature est une telle souillure qu'on est non seulement « discrédité, mais encore détesté de tous ». Ceci dit, Malynes s'engage dans des considérations pratiques et oublie totalement le titre de son chapitre. Aucune théorie juridique n'est indiquée.

Beawes qui, à la fin du xviii^e siècle, réédita la Lex Mercatoria de Malynes, en la modernisant, n'en dit pas plus long.

Le porteur est-il un cessionnaire, un manda-

(1) Jurés.

taire, ou a-t-il un droit direct contre le débiteur ?

Se prononcer est assez délicat.

A cette époque, les questions purement juridiques n'étaient pas approfondies et il est probable que les droits du porteur variaient suivant les circonstances de fait. Les marchands, qui faisaient encaisser leurs effets par leurs agents ou « factors » résidant à l'étranger ou dans une autre ville d'Angleterre, ne voulaient pas faire une cession de leur créance. Mais, s'il y avait vente de la créance à un « broker » (1), pourquoi ne pas admettre que le porteur était un véritable cessionnaire ? Le but poursuivi était de permettre une circulation des titres plus aisée que celle qui résultait du titre à ordre. Il est à présumer que cette facilité de circulation était effectivement encore plus grande.

Le titre au porteur remplaça le titre à ordre dès le xiv^e siècle et connut une brève période de prospérité. Dès le xv^e siècle, sous l'influence grandissante de la renaissance du droit romain, on vint à douter de la qualité juridique du porteur. Les arguments des romanistes qui avaient réduit à néant la négociabilité du titre à ordre ébranlèrent les titres au porteur. Il fallut trouver d'autres expédients. On imagina le titre en blanc, mais au xvii^e siècle, convaincu des inconvénients au procédé, on revint au titre à ordre sous la forme de la « *lettre de change et du billet à ordre* ».

(1) MALYNES, p. 73.

Certains auteurs (1) prétendent que l'Angleterre seule en Europe, grâce à sa situation territoriale, résista à ce courant de romanisme. Certes, il n'y eut pas en Angleterre une réception officielle du droit romain (2). L'Angleterre a repoussé la réception totale qui a créé l'unité nationale en France en y instaurant l'absolutisme royal. Les Anglais ont refusé de payer, d'un pareil prix, le perfectionnement de leur système juridique (3). Mais ainsi que l'a démontré M. Lévy-Ullmann dans son livre (4), il y a eu en Angleterre trois réceptions du droit romain. Non pas des réceptions générales, mais des réceptions limitées. Une première réception s'est opérée aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, une deuxième se place au ^{xvi}^e siècle et la troisième au ^{xviii}^e. A l'époque de Malynes (fin ^{xvi}^e début ^{xviii}^e siècle) les « Obligatory writings » avaient perdu à peu près entièrement leurs caractères négociables.

Il semble que Malynes, peu confiant en la valeur de la clause au porteur, ait recommandé aux marchands pour parfaire une cession d'altérer leurs billets en changeant le nom du bénéficiaire.

D'autre part, il semble qu'une sorte d'acceptation, peu compréhensible pour ces billets au porteur, ait été en usage à cette époque. Malynes dit « que le ces-

(1) WAHL, *Etude théorique et pratique des titres au porteur*, 2^e partie, 142.

(2) LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, 293.

(3) HOLDSWORTH, *op. cit.*, IV, p. 292.

(4) LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, 293.

« sionnaire d'un « bill Obligatory » va trouver le souscripteur et lui demande s'il paiera à lui ledit billet au « temps spécifié, selon la coutume des marchands. Le « débiteur répond qu'il y souscrit ». Ne sommes-nous pas en présence d'une véritable acceptation ? N'est-il pas vraisemblable que cette pratique ait été empruntée à la lettre de change qui, nous le verrons, prit au début du ^{xvii}^e siècle une importance considérable. Quoiqu'il en soit, les « Obligatory writings » rendaient quelques services, mais, peu à peu, ils furent remplacés dans leurs fonctions de titres négociables par la lettre de change et surtout par la « promissory note » qui n'est en somme qu'une forme concentrée des « obligatory writings » et à laquelle on attribua les avantages du change.

Les « obligatory writings » subsistent dans le droit anglo-saxon, sous les noms variés de « Bonds », « Bills of debts », etc... Ce sont des reconnaissances de dettes pures et simples.

CHAPITRE II

La lettre de change de la « Law Merchant »

—

I. — DOCTRINE ET JURISPRUDENCE AU MOYEN AGE

Parmi les documents que nous venons d'étudier, il en est qui envisagent exclusivement une seule espèce d'obligations : celles qui résultent du contrat de change, ce sont des lettres de change. L'importance que prit au xvii^e siècle la lettre de change nous engage à lui consacrer quelques explications complémentaires.

L'histoire de la lettre de change en Angleterre se divise en deux parties distinctes.

1^o Tout d'abord, l'Angleterre connut une lettre de change empruntée au droit commercial du continent, soit en forme « d'Obligatory writings », soit plus tard, au xvi^e siècle, calquée sur la lettre de change italienne dont la formule brève s'est conservée jusqu'à nos jours. Cette lettre de change était exclusivement commerciale et de la compétence des tribunaux commerciaux (juridictions commerciales locales, et au xvi^e siècle, la cour centrale de l'Amirauté qui ap-

pliquait le droit commercial et maritime du continent).

2^o Puis au xvii^e siècle la lettre de change pénétra dans les cours de « Common Law ». Pendant un certain temps les juges de ces tribunaux appliquèrent purement et simplement la coutume des marchands sans daigner l'approfondir. Au xviii^e siècle de grands juges versés, à la fois dans les pratiques commerciales et de « Common Law » interprétèrent cette coutume selon les principes de la « Common Law » et échafaudèrent un droit commercial purement anglais.

De même que les juristes continentaux du moyen âge expliquèrent le mécanisme de la lettre de change selon le droit romain renaissant (Dumoulin et Charondas), de même les commonlawyers du xvii^e et xviii^e siècle firent de la lettre de change une institution anglaise en la modelant selon les principes de la Common Law. Ils introduisirent dans le domaine du change leur théorie de la « considération ». Ils expliquèrent d'une façon différente les rapports de droit qui existent entre tireur et tiré, tireur et bénéficiaire et délaissèrent à jamais la question de la provision.

Nous étudierons successivement la lettre de change de la Cour de l'Amirauté et la lettre de change de la « Common Law ». Nous verrons les différences qui les séparent et nous comprendrons comment partis de la même base, le droit anglo-saxon et le droit continental, sont arrivés à deux doctrines inconciliables.

Malynes avait si bien compris l'importance de la lettre de change qu'il lui consacra la troisième partie de sa « *Lex Mercatoria* », intitulée :

« Le change au moyen des lettres de changes ».

« Le change monétaire », dit-il (1) dans une introduction, « est de grande antiquité, car ainsi que nous l'avons vu dans la 2^e partie (2), les premières pièces de monnaies frappées par les Romains sont vieilles de 1900 ans. De même que la monnaie a été faite du meilleur métal pour éviter le transport encombrant des marchandises d'ici, de là et d'un pays à un autre, de même lorsque d'autres nations, imitant les Romains, frappèrent monnaie, le change par lettre de change fut inventé pour éviter le danger, le risque du transport encombrant de la monnaie (3).

La lettre de change est donc l'instrument qui opère les mouvements de fonds d'un pays à un autre. A la même époque Jean Trenchant assurait que seul était véritable change celui qui se faisait entre villes régies par des princes différents et ayant des monnaies différentes (4).

Au xvii^e siècle un autre écrivain nous fournit

(1) *Lex Mercatoria*, édition 1686, p. 260.

(2) *La Monnaie*.

(3) THALLER, *op. cit.*, 7^e éd., 1925, p. 798 : « Il est à présumer que les Romains, sans connaître les effets de commerce, pratiquaient la délégation aux mêmes fins que notre lettre de change et qu'ils faisaient leurs paiements à distance en s'en servant ».

(4) *Arithmétique*, Lyon, 1608.

des renseignements précieux sur la lettre de change de la « law merchant », c'est John Marius.

John Marius était un « public notary », c'est-à-dire un officier public qui remplit en Angleterre une fonction équivalente à celle de nos huissiers. Il écrivit en 1651 un « Advice concerning bills of exchange ». Le texte remanié par l'auteur fut réimprimé en 1656 dans une « Summa » du droit commercial anglais comprenant la « Lex mercatoria » de Malynes et un grand nombre de documents commerciaux de l'époque. Le texte de 1656 est, de l'avis de l'auteur (préface 2^e édition) fortement augmenté. Une nouvelle impression fut faite en 1686 avec la 4^e édition de la « Lex Mercatoria ». Cette édition contient :

- 1^o « *Lex Mercatoria* » ;
- 2^o *Collection of Sea Laws* ;
- 3^o *Advice concerning bills of exchange by John Marius* ;
- 4^o *The merchants mirrour by R. Dafforne* ;
- 5^o *An introduction to merchants accompts by John Collins* ;
- 6^o *The accountance closets by Abraham Liset* ;
- 7^o *The jurisdiction of the Admiralty of England asserted by Richard Zouche doctor of Civil Law and late judge of the Admiralty* ;
- 8^o *The ancient sea laws of Oleron, Wisby and the Hansetowns still in force by G. Miede* ;
- 9^o *The sovereignty of the british seas prouved by*

Records, history, and the municipal laws of this Kingdom by sir John Buroughs.

Le livre de Marius est largement inspiré du traité de Malynes pour toute la partie théorique, seule la partie pratique est véritablement nouvelle et par là même intéressante.

« Le change », dit-il (1), est la partie difficile de « l'art commercial accepté de tout temps, par tout le « monde, pour éviter le transport de monnaie d'un « lieu à un autre ». Le change n'est plus pour lui « comme il l'était pour Malynes un mouvement de « Fonds entre pays étrangers. « Une lettre tirée de « York sur Londres est aussi réelle, aussi vraie, valable « qu'une lettre tirée de Paris sur Londres ». La lettre « de change est véritable du moment qu'il y a change « de place : « monnaie donnée ou reçue dans une ville « aux fins de la recouvrer ou de la rendre dans une « autre ville ».

Les contestations relatives aux lettres de change (documents essentiellement commerciaux) étaient portées devant les juridictions commerciales locales que nous avons étudiées.

Le document anglais le plus ancien relatif à une lettre de change date de 1300. L'affaire fut portée devant la Cour du Maire de Londres, le 4 octobre 1300 (2) : « Geoffroy Beble, aumônier, se plaint devant

(1) *Op. cit.*, I.

(2) THOMAS, *op. cit.*, p. 94.

le maire et les conseillers que Antony, recteur de l'église de Hurst, archevêché de Canterbury, qui habite dans sa maison lui ait volé £ 17, dans sa chambre et les ait portées à la maison Brachius de la Société des Peruzzi (1) de Florence, et devant lui être payées par cette même Société à Paris au moyen d'une lettre de change.

Le ci-dessus nommé Brachius fut appelé et confessa avoir reçu l'argent, et dit que l'argent n'avait été payé, ni à Londres, ni à Paris, mais qu'il ne savait pas si la société n'avait pas fait paiement ailleurs.

Comme le dit Antony n'était pas présent, comme la succursale de Paris avait avisé les autres succursales de ne pas payer et comme on ne savait pas encore si le paiement n'avait pas été fait avant la notification de ne pas payer, on défendit à Brachius de donner satisfaction au demandeur avant d'avoir reçu des ordres ultérieurs ».

Le 8 juillet 1305 à la Cour du maire de Londres :

Vilanus Stolde et ses compagnons de la Société des Peruzzi (1) de Florence furent convoqués pour répondre à Peter de Maners au sujet de la détention illégale de 100 marks confiés à eux et devant être payés à Anvers en Brabant une semaine après, ou (à défaut de paiement en cette ville) à Londres. Vilanus Stolde refuse de payer cette dite somme. Le défendeur admet

(1) Les Peruzzi, de Florence l'une des compagnies italiennes de Banque les plus importantes à cette époque.

que certains de ses associés reçurent de l'argent, mais ceux-ci envoyèrent à leur correspondant d'Anvers (Jean Vyleyne), une lettre de change par Jean de Manners, frère du demandeur. Vilanus Stolde pense que le paiement a été fait. Mais si le demandeur peut rendre la lettre et prouver que le paiement n'a pas été fait, on lui rendra son argent. Comme le demandeur ne pouvait pas produire la lettre, et le défendeur prouver que le paiement avait été fait, un jour fut accordé aux parties pour faire la preuve de ces allégations ».

Selon Holdsworth, ce n'est qu'au xvi^e siècle que les lettres de change firent leur apparition dans les cours centrales (1). Un cas unique fut entendu par le Chancelier en 1486 (2) :

« Le demandeur Sebastian Giglis prétend que sur la requête du défendeur, Robert Welby, prêtre, il écrivit à un certain Reale marchand, une lettre de change le priant de payer à Welby £ 120. Ce que fit Reale après avoir pris possession du document acquitté par Welby. Le demandeur ne put recouvrer la somme contre Welby en « Common Law ». Alors Reale poursuivit Giglis qui fut obligé de payer. Alléguant ces faits, le Chancelier condamna Welby à rembourser Giglis ».

Les petites juridictions commerciales subsistèrent sur le continent, notamment en France où la justice civile resta et demeure enserrée dans des circonscrip-

(1) HOLDSWORTH, *op. cit.*, VIII, p. 140.

(2) Proceeding in Chancery R. C. I. CXX.

tions à rayon très étroit. Au contraire, la centralisation de l'organisation judiciaire dans les grandes Cours royales à Londres, œuvre concertée des rois normands et angevins, devait entraîner le déclin des juridictions semblables. De bonne heure, elles se heurtèrent à la puissante Cour de l'Amirauté, laquelle eut à lutter à son tour contre d'autres tribunaux plus puissants encore, notamment contre les Cours de « Common Law » (1).

La Cour de l'Amiral tire ses origines d'une juridiction disciplinaire confiée aux amiraux.

En 1300, Gervase Alard est nommé amiral des « Cinque Ports » (2).

En 1339, Edouard III confia à une commission le soin de préparer l'organisation d'un tribunal maritime qui connaîtrait des difficultés relatives aux actes de piraterie. Ceci pour mettre fin aux incidents diplomatiques qui surgissaient de leur perpétration.

En 1340, la victoire de Sluys assura à Edouard III la suprématie maritime. Fort de cette autorité il décida de confier l'arbitrage maritime à des tribunaux anglais. Ces tribunaux seraient sous la haute direction des Amiraux anglais.

En 1361, l'Amiral put déléguer sa fonction juridictionnelle à un subordonné (deputy). Au début, il y avait plusieurs amiraux et plusieurs tribunaux,

(1) D'après M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, 317 et les références citées.

(2) HOLDSWORTH, I, p. 308.

mais dès le x^ve siècle il n'y eut plus qu'un « Lord High Admiral » et qu'une Cour de l'Amirauté. La Cour de l'Amirauté prit une extension considérable sous Henri VIII (1509-1547). La série des « records » de la Cour de l'Amirauté commence en 1524. En 1585, le « judge of the Admiralty » tout en restant le préposé de l'amiral conserva ses fonctions à la mort de celui-ci.

La juridiction de la Cour de l'Amiral se développa au point de vue territorial et au point de vue des affaires (*ratione materiæ*). Tout d'abord elle absorba la juridiction des petits tribunaux commerciaux locaux, à l'exception des « Cinque Ports ». En second lieu, à côté de la juridiction proprement maritime (affaires d'épaves et de piraterie, police côtière et fluviale), elle usurpa une juridiction relative aux affaires commerciales tant de terre que de mer. Quand et comment elle acquit cette juridiction n'est pas clair, mais il est certain que c'est un fait acquis à la fin du xiv^e siècle.

La période florissante de la Cour de l'Amirauté commence en 1530-1540. En 1540 une loi de Henri VIII (1) autorise la Cour à connaître toutes affaires de frêt et de charte-partie, tous contrats faits à l'étranger (Bills of exchange) qui, à cette époque, étaient toujours tirés de pays à pays. En somme toute affaire

(1) 32, HENRI, VIII c. 14.

commerciale ou maritime était de la compétence de la Cour de l'Amirauté. On y administrait la loi commerciale, loi qui était commune à tout le monde commerçant de l'époque (Loi relative aux lettres de change, connaissements maritimes, charte-partie). Ainsi, ces institutions furent reconnues par le tribunal de l'Amirauté un siècle avant leur reconnaissance par les Cours de « Common Law ».

Malynes cite la Cour de l'Amiral comme un des tribunaux de commerce (1).

On trouve des lettres de change dans les « records de la Cour de l'Amiral ». Au point de vue de la forme, on peut les classer en deux groupes.

Tout d'abord ce sont des « Obligatory writings » contenant des obligations de change :

Thomas Fuller v/ Thomas Thorne, 1528 (2).

Re Alben Bynkys of Hull and others, 1543 (3).

Ensuite ce sont les lettres de change calquées sur des modèles italiens :

Calvalcanti v/ de Brancho, 1540 (4).

Voici à titre d'exemple le billet qui fut exhibé devant la Cour de l'Amirauté dans l'affaire Thomas Fuller v/ Thomas Thorne :

« Qu'il soit connu de tous que moi, Thomas Thorne,

(1) *Lex Mercatoria*, 1^{re} partie.

(2) *MARSDEN, op. cit.*, I, p. 41.

(3) *MARSDEN, op. cit.*, I, p. 69.

(4) *MARSDEN, op. cit.*, II, p. 69 et les autres références, *supra*, p. 99, 100, 101, 102.

« mercier à Londres, ai reçu pour affaire de change de Thomas Fuller, marchand de la ville de Calais, la somme de £ soixante, laquelle somme doit être payée audit Thomas Fuller ou au porteur de ce billet en la manière et forme suivante : le 24 août après la date de ce billet £ trente et le 20 septembre suivant, les autres £ trente. Pour lesquels paiements devant être faits audit Thomas Fuller ou au porteur de ce billet, aux jours susdits, moi, le dit Thomas Thorne, m'engage, mes héritiers, exécuteurs testamentaires et cessionnaires, et toutes mes marchandises. Pour preuve de ceci, moi, ledit Thomas Thorne, ai écrit ce billet de ma propre main, signé de mon nom et apposé mon sceau, le 18^e jour d'avril, an 1528.

Per me Thomas Thorne.

Les autres documents sont une traduction anglaise de la lettre de change italienne qui fut connue en Angleterre au début du xvi^e siècle.

L'Italie eut au Moyen Age une supériorité commerciale indiscutable.

Dès le xi^e siècle un grand nombre de villes italiennes obtinrent leur indépendance. Le commerce y fut florissant et des instruments indispensables au commerce furent créés. La lettre de change fut connue dès cette époque. Les historiens de la lettre de change ont retrouvé des exemples dont la formule brève, commerciale, est à quelques mots près sem-

blable à celle que nous connaissons de nos jours. L'influence du droit commercial italien fut considérable dans toute l'Europe.

D'une part, au ^x^e siècle, les croisades établirent des relations commerciales entre les divers peuples de l'Europe et les coutumes italiennes s'imposèrent par leurs supériorités sur toutes les autres.

D'autre part, les commerçants italiens, installés à l'étranger, obtinrent des gouvernements le privilège d'être jugés par leurs consuls selon leurs lois, ce qui fit connaître et apprécier cette législation.

En troisième lieu, les grandes foires des ^x^e et ^{xiii}^e siècles (foires de Champagne) réunissaient les commerçants des diverses nations et favorisaient la diffusion des usages italiens reconnus les meilleurs.

C'est ainsi que l'on a pu parler d'une réception générale du droit commercial italien dans toute l'Europe. Cette réception eut lieu en Angleterre au début du ^{xvi}^e siècle et est particulièrement reconnaissable au sujet de la lettre de change.

Grâce au recueil de la Cour de l'Amirauté, nous voyons entre 1524 et 1540, l'emploi simultané des deux sortes d'instruments de change.

A partir de 1550 environ, la formule italienne a définitivement triomphé, et les opérations de change se font exclusivement à l'aide de cet instrument spécialisé que l'on appellera :

« Bill of Exchange ».

Voici à titre d'exemple le billet à propos duquel le juge de l'Amirauté ordonna la saisie d'un bateau : record of the Admiralty file 17, n^o 70 (1).

Jésus 1540, 26^e jour de juillet à Londres.

£ 118. 18/ de monnaie courante.

A usance par cette lettre de change payez à Dr. B. Calvalcanti £ cent dix-huit, dix-huit en monnaie courante pour valeur reçue de G. Calvalcanti et passez la même somme en compte.

Signé :

Melia, duc Spinola.

(Tiré) A. de Brancho.

Voici un autre exemple daté de 1553, dans lequel une lettre de change faite à Londres, tirée sur Amsterdam, solde un compte entre tireur et tiré :

Simound Van Tricht, tireur, John Van Tricht, tiré, et Nicolas Bell, bénéficiaire de la lettre (2).

En 1553, file 35, n^o 325-24 du recueil de l'Amirauté se trouve l'affaire :

« Denaker v/ Mason » (3).

L'action est intentée par le fournisseur d'une lettre de change contre un endosseur qui n'a pas fourni de valeur et qui a touché l'effet.

Fournisseur : Denaker ;

(1) MARSDEN, *op. cit.*, p. 69.

(2) MARSDEN, *op. cit.*, II, p. 69.

(3) MARSDEN, *op. cit.*, II, p. 73.

Tireur : William Harris ;

Tiré : Madame Harris, femme de William ;

Bénéficiaire : Denaker.

Voici la lettre :

Anno 1563, 11^e jour de septembre à Amsterdam.

£ 50.

A usance payez par ceci ma première lettre de change, ma seconde ne l'étant pas, à John Denaker ou au porteur de la lettre, la somme de £ 50, je dis £ cinquante de bonne et légale monnaie d'Angleterre ; et c'est pour valeur reçue de John Denaker. Je vous prie de faire bon paiement de ce billet au jour dit.

Portez-vous bien.

(Tireur) : Per me William Harris.

Tiré : A la femme de William Harris, marchand de poissons, rue de la Tamise (à l'enseigne de la tête du Roi) à Londres.

Puis viennent deux reçus de Jean Mason de £ 30 et £ 20.

Le billet a été cédé à Jean Mason par John Denaker, Mason toucha l'argent de Madame W. Harris mais ne fournit pas de valeur à son cédant. Celui-ci intenta une action devant la Cour de l'Amiral.

Marsden nous donne, tome II, page 126 de son livre,

au taux de $34/6^d$ de monnaie flammande pour chaque £ de monnaie commerciale anglaise pour valeur reçue par moi de C. D. Passez en compte suivant avis.

A Dio, etc.....

G. M.

A mon cher ami, Mr W. C., marchand à Amsterdam.

(Primera).

Remarquons que la formule de l'effet ne contient pas de clause de transfert, tandis que les exemples de la Cour de l'Amiral contiennent presque tous la clause au porteur.

Nous verrons au paragraphe de la circulation le procédé préconisé par Malynes pour arriver à faire circuler ces lettres de change.

La lettre de change type proposée par Marius reproduit exactement la formule précédente avec cette différence que l'ordre de payer est suivi d'une clause à ordre.

Les deux auteurs insistent sur le rigorisme de la formule de la lettre de change.

Il faut écrire « Payez » « Payez s'il vous est agréable » ou « Je vous prie de payer » ne suffiraient pas.

Point n'est besoin ni de témoins, ni de sceau, ni de livraison officielle de titre.

« Un simple petit morceau de papier gros comme deux doigts et une lettre d'avis » (1).

(1) MALYNES, *Lex Mercatoria*, chap. V, 3^e partie.

Marius s'exprime ainsi : « Chose extraordinaire, « l'opération de change est effectuée au moyen d'un « petit morceau de papier nommé « Bill of Exchange » « d'un caractère si noble que, bien qu'on ne puisse « proprement l'appeler « speciality » ou « deed » selon « la Common Law (n'ayant ni sceau, ni témoin, ni « délivrance officielle), il en est bien au moins l'équi- « valent sinon le supérieur quant à la ponctualité « du paiement contenu dans son ordre « com- « manding power » dirigé du serviteur au maître ou « inversement... De témoin, il n'en est pas besoin, « car selon la coutume des marchands, seuls les mar- « chands considérables usent de la lettre de change et « en second lieu la méconnaissance d'une signature de « change détruirait d'un seul coup, non seulement le « crédit de l'accepteur, mais encore celui du tireur » (1).

II. — LES DROITS DES PARTIES

Quatre personnes entrent en jeu dans une lettre de change : le fournisseur de la valeur, le tireur de la lettre, le tiré et le bénéficiaire.

A l'origine, les quatre personnes étaient presque toujours nécessaires.

Le fournisseur avait besoin, par exemple, de faire parvenir de l'argent à son représentant résidant à l'étranger. Pour cela il s'adressait à un marchand con-

(1) *Op. cit.*, éd. 1686, p. 25.

sidérable ou à un banquier qui avait une succursale dans ce pays étranger. Il versait à ce marchand une somme déterminée, ce dernier lui remettait une lettre de change tirée sur sa succursale. La lettre de change était envoyée par le fournisseur à son agent (bénéficiaire) qui touchait l'argent.

On s'aperçut bientôt que le fournisseur pouvait être confondu avec le tireur et pouvait même, à la fois, être fournisseur, tireur et bénéficiaire.

Etudions rapidement les rapports de droit qui existaient entre les différentes parties.

1° *Fournisseur et tireur* (Remitter and Drawer). La remise d'argent au tireur par le fournisseur est un « Constitutum ».

2° *Tireur et tiré* (Drawer and Drawee).

Le tireur et le tiré ont entre eux des rapports de commettant à préposé : c'est la « Commenda » du droit commercial du Moyen Age.

3° *Accepteur et bénéficiaire* (acceptor and Payee).

On expliqua le droit du bénéficiaire d'exiger le paiement du tiré en se basant sur le fait que le tiré était l'agent du tireur. La somme d'argent que le tireur destinait au paiement de la lettre était pour ainsi dire mise à part, bloquée pour le paiement. Le tiré qui se serait refusé à payer aurait été détenteur de la chose d'autrui (théorie de la provision).

4° *Bénéficiaire et tireur* (Payee and drawer).

Le tireur est responsable envers le bénéficiaire en

vertu des relations d'agent qui existent entre lui et le tiré.

5^o *Acceptation et protêt* (Acceptand and protest).

Malynes traite de l'acceptation et du protêt au chapitre VI de sa *Lex Mercatoria*, 3^e partie : « La nature délicate de la lettre de change demande une telle précision dans la façon de se comporter de la part des diverses parties que chacun doit se montrer vigilant. Aussitôt qu'un marchand reçoit une lettre de change, qu'elle soit payable à vue, à usance ou à double usance, il doit la présenter à la personne sur laquelle elle est tirée en vue d'obtenir l'acceptation (acceptance) de cette dernière. Si le tiré est décidé à accepter la lettre de change, il écrira sur le titre : « accepté par moi », suivi de sa signature. Si le tiré refuse d'accepter la lettre, on la lui fera présenter de nouveau par un « public notary ». S'il persiste dans son refus, le notaire dressera un protêt aux termes duquel le bénéficiaire entend recouvrer tout dommage subi par lui et la personne qui habite au delà des mers (fournisseur) ».

La suite du chapitre VI est consacrée à des explications détaillées concernant l'acceptation et les protêts (protêt pour non acceptation et protêt pour faute de paiement) et les coutumes concernant ces mêmes questions.

L'ensemble des problèmes relatifs à ces deux questions est traité sous la forme de douze observations.

Malynes conclut : « Ces douze observations doivent
« être conservées par la coutume des marchands con-
« cernant les lettres de change, aussi soigneusement que
« les Romains conservaient leur loi des « XII tables » et
« termine en citant ce cas « digne de considération » :

« Un marchand d'Anvers étant débiteur d'un de ses
« compatriotes, lui-même marchand, remit à ce der-
« nier, un certain nombre de lettres de change pour un
« montant global de £ 800 tirées sur un marchand de
« Londres.

« Le marchand de Londres accepta les lettres, mais
« peu après le tireur anversoï fit faillite. Repentant,
« l'accepteur notifia aux bénéficiaires des effets qu'il
« ne les paierait pas pour raison que le tireur failli
« n'avait pas reçu la valeur mentionnée sur les effets.
« Les bénéficiaires répondirent au notaire que peu leur
« importait cette question de comptes entre le tireur
« et le fournisseur et qu'ils prétendaient être payés
« par l'accepteur. Sur ces entrefaits, le tiré mourut.
« L'affaire est en suspend.

« L'opinion des marchands et la mienne sont que
« l'accepteur doit payer et que ses héritiers exécu-
« teurs sont responsables, à moins qu'ils ne prouvent
« une manœuvre frauduleuse entre les deux marchands
« Anversoï, ainsi que d'aucuns supposent ».

L'acceptation est donc un engagement personnel
du tiré indépendamment des obligations du tireur,
Marius qui reproduit presque exactement les obser-

vations de Malynes avec plus de renseignements pratiques suppose le cas suivant :

Une lettre de change a été acceptée, le paiement refusé à l'échéance et un protêt dressé pour faute de paiement.

Marius pose le problème suivant (1) :

Le tireur est responsable car il s'est engagé à payer au cas où le tiré ne paierait pas. Sa responsabilité est engagée le jour où il a pris connaissance du protêt

Question : Le protêt libère-t-il l'accepteur ?

Réponse : Non seulement il est responsable de la somme, mais encore de tous dommages et intérêts pouvant résulter du manque de paiement à l'échéance.

Le protêt, pour faute de paiement d'une lettre de change, précède ordinairement une action judiciaire :

« So the acceptor becomes liable to an action upon the case, upon assumpsit » (2).

L'accepteur devient passible d'une action (in factum). C'est-à-dire que l'accepteur peut être condamné par les tribunaux de « Common Law ».

Il ne faudrait pas en déduire cependant que Marius et Malynes aient pensé que la lettre de change fût valable en « Common Law ». Ces auteurs disent

(1) Façon habile de traiter une question.

(2) Une action « upon the case » est une action basée sur un dommage et concluant « contra pacem ». Une action « upon the case upon assumpsit » est une action « upon the case relative à une promesse (« assumpsit », il a promis).

textuellement que les juges de « Common Law » ignorent cette noble coutume commerciale. En cas d'acceptation, nous ne sommes plus en présence de cessions de créance (nulles en Common Law) mais en présence d'une promesse, d'un contrat intervenu entre l'accepteur et le bénéficiaire. Contrat de droit commun justiciable des Cours de « Common Law ». C'est en se fiant à cette analyse que la lettre de change put se libérer du préjugé d'incessibilité et pénétrer dans les Cours de Common Law.

Remarquons cependant que l'analyse juridique de l'acceptation est erronée.

L'engagement de l'accepteur envers le bénéficiaire de la lettre de change est aussi peu conforme aux règles supposées d'incessibilité de la « Common Law » que ne l'est l'ordre du tireur au tiré de payer le bénéficiaire éventuel de cette lettre.

L'acceptation est une promesse non seulement envers la personne qui reçoit cette acceptation, mais encore envers le cessionnaire ultérieur de l'effet, le bénéficiaire le jour de l'échéance.

Cette erreur de raisonnement a pu passer inaperçue à cette époque non pas grâce à l'incapacité des juristes mais plutôt, à notre avis, grâce à la coutume commerciale qui limitait la circulation des lettres de change à une seule négociation du fournisseur au bénéficiaire, lequel recevait l'acceptation et le paiement en temps voulu. La fonction de la lettre de change (sup-

pression du transport de numéraire) était effectuée.

L'engagement de l'accepteur était donc au cas le plus fréquent une promesse pure et simple envers une personne déterminée.

Marius, en terminant son chapitre de l'acceptation, donne un modèle de lettre de remise :

Monsieur,

Ci-inclus je vous envoie quatre lettres de change d'un montant total de £ 500.

20 novembre £ 100 à double usance sur R. G.

20 novembre £ 100 à double usance sur, etc.

30 décembre £ 150 à double usance sur, etc.

30 décembre £ 150 à double usance sur, etc.

Donc veuillez soigner l'acceptation et le paiement en temps voulu, et me donner avis.

SIGNATURE.

III. — LA « NEGOTIABILITY » DE LA LETTRE DE CHANGE SELON LA « LAW MERCHANT »

Des trois éléments de la négociabilité (circulation), présomption de cause, inopposabilité des exceptions) que trouvons-nous dans la lettre de change de la « Law Merchant » de la Cour de l'Amirauté, lettre de change connue de Malynes et de Marius ?

Voyons ce qu'il en est des trois caractéristiques de la « Negotiability ».

I. *Circulation, transfert.* — C'est au sujet du trans-

fert que l'étude parallèle de Malynes et de Marius est surtout intéressante. Nous avons constaté que les lettres de change connues du tribunal de l'Amirauté dont nous avons des exemples de 1528 à 1563 contenaient presque tous la clause au porteur. La lettre type de Malynes est payable à personne dénommée sans clause de transfert. Il est donc probable qu'à son époque la clause au porteur avait disparu. Marius, au contraire en 1656, sinon en 1651, date de sa première édition, insère la clause à ordre dans son modèle de lettre de change.

En l'espace d'un siècle nous voyons mourir la clause au porteur et renaître la clause à ordre des cendres des « Obligatory Writings » payable au « Command ».

Malynes après avoir indiqué dans le chapitre V de sa troisième partie, les différents éléments d'une lettre de change dit : « Vous ne pouvez faire une lettre de change « payable au porteur, comme vous pouvez « le faire pour vos Obligatory writings » payables « au delà des mers. Ceci pour éviter les inconvénients « qui pourraient arriver (perte, vol) et qui nuiraient à « la noblesse de ladite lettre de change que tous les « marchands veulent conserver ».

Il est probable que, malgré cette prohibition, les marchands usaient, même à l'époque de Malynes, de clause au porteur. La prohibition renouvelée par Marius démontre que la résistance de la pratique fut grande.

Le commerce grandissant au xvi^e siècle et au début du xvii^e (1) avait besoin d'instruments de crédit. En 1622, date la « Lex Mercatoria », la clause au porteur était en défaveur, la clause à ordre n'avait pas encore réapparu.

La lettre de change de Malynes ne peut-elle donc pas circuler ? Malynes indique le mécanisme suivant qu'il donne comme d'usage courant chez les marchands :

« Pierre remet £ 500 à Jean ».

Jean crée une lettre de change qu'il donne à Pierre.

Pierre reçoit £ 500 de Guillaume et lui donne la lettre de Jean.

Guillaume reçoit cette même somme de Nicolas, et lui donne la lettre de Jean (indiquant qu'elle lui a été remise par Pierre).

Nicolas reçoit cette même somme de François et donne à ce dernier la lettre de Jean (indiquant qu'il la tient de Pierre par l'intermédiaire de Guillaume).

François garde la lettre qui mentionne que la valeur fut reçue de Pierre, de Guillaume et de Nicolas pour le compte de François.

La lettre est faite payable au représentant de François résidant à l'étranger ».

(1) LÉVY-ULLMANN, cours de doctorat, 1923, faculté de Droit, Paris, chapitre de la renaissance commerciale anglaise sous les Tudor (Henri VII, 1485-1509, Henri VIII, Edouard VI, Mary, Elisabeth, 1558-1603).

L'avantage de ce procédé sur la clause au porteur est évident. Toutes les personnes dont le nom figure sur l'effet sont responsables du paiement. François de notre exemple précédent, au cas où le paiement ne serait pas effectué à son représentant à l'étranger, aura recours contre Nicolas dont il tient la lettre et auquel il a fourni la valeur. Nicolas fera de même contre Guillaume, Guillaume contre Pierre et Pierre contre Jean. Au cas où Jean serait en faillite, Pierre sera tenu de payer. Si lui-même est en faillite ce sera Guillaume, si Guillaume l'est aussi, Nicolas paiera, mais si Nicolas tombe lui-même en faillite, François ne sera pas remboursé.

En somme le procédé de Malynes équivaut à une clause à ordre mise à part, la facilité de circulation que donne l'endossement.

L'artifice de Malynes ne pouvait être qu'un procédé intermédiaire.

Au début du xvii^e siècle, on eut besoin d'un instrument de crédit répondant aux nécessités créées par un commerce renaissant. Les relations commerciales se développèrent et changèrent de nature. Ce fut l'époque de la création du service des postes, ce fut l'époque de la création de la banque. Le commerce qui jadis était concentré dans les villes se répandit dans tout le pays. Les foires perdirent de leur importance. Le commerce ne fut plus limité quant au temps par la durée des foires et se fit à toute époque de l'année. On

se mit à vendre et à acheter non plus en vue des foires, mais au fur et à mesure de ses besoins.

On avait le choix entre la clause à ordre et la clause au porteur.

Les juristes du moyen âge, dont l'esprit d'analyse put décomposer les éléments des clauses de transfert et en donner une interprétation en désaccord avec les besoins de la pratique, avaient disparus.

Le xvii^e siècle fut à ce point de vue exclusivement pratique. En Angleterre surtout, on n'envisagea plus que le point commercial, on adopta la lettre de change italienne du xvi^e siècle, munie d'une clause à ordre qui n'était autre qu'un perfectionnement des titres à ordre du moyen âge.

Marius dit qu'à son époque, d'après la coutume générale des marchands, la lettre de change est munie d'une clause à ordre.

Voici la formule de l'endos :

« Payez le contenu de l'autre côté de ceci à H. N. ou à son ordre, valeur reçue de F. H.

le 4 octobre 1654

signé : R. C.

« de même H. N. peut endosser la lettre à une autre personne ».

La mention « to somebody or his order » est courante et peut se trouver répétée trois ou quatre fois sur une même lettre.

Quels étaient les effets de cette clause à ordre ? Les conditions des « Obligatory writings » à ordre furent alléguées. On n'exigera plus du cessionnaire une procuration spéciale. L'endossement impliqua la cession de l'action.

Le cessionnaire était-il un véritable propriétaire ? En 1673, l'Ordonnance de Louis XIV qui régit les lettres de change en France, dit textuellement que la propriété de la lettre de change est transférée par l'endossement (1).

En Angleterre, la réponse est moins nette.

A propos du paiement fait après échéance, Malynes dit : « si un tiré paie avant l'échéance le bénéficiaire
« d'une lettre de change qui, par la suite, tombe en
« faillite, il sera obligé de payer de nouveau le mon-
« tant de l'effet au tireur qui, jusqu'à l'échéance,
« avait le droit de changer l'ordre du paiement
« countermand » ou d'altérer la lettre et de la faire
« payable à une autre personne ».

Marius, à propos de cette même question de paiement avant l'échéance, s'exprime de la même façon et accorde au fournisseur le droit de disposer de la lettre même après un endos.

Dans ces conditions, peut-on parler d'une véritable cession ? N'est-on pas plutôt en présence d'un endossement de procuration donnée par un maître à son préposé.

(1) Article 24.

Ce n'est qu'à la fin du xvii^e siècle et au début du xviii^e que la lettre de change anglaise fut véritablement transmise par endossement.

D'après Malynes et Marius, il n'est pas douteux que les endos peuvent être multiples. La règle moyenne de « *delegatus non delegare potest* » a cessé d'avoir une signification le jour où l'endos impliqua procuration.

Tous les endosseurs d'une lettre de change furent responsables du paiement, mais en particulier et plus spécialement le tireur envers le fournisseur de la valeur, l'accepteur envers le bénéficiaire.

« En général, dit Marius, s'il y a procès l'action doit « être intentée soit par le fournisseur contre le tireur « au cas de non acceptation, soit par le bénéficiaire « contre l'accepteur ».

Marius ajoute qu'il n'y a pas de rapport de droit entre tireur et bénéficiaire, accepteur et fournisseur.

Une analyse plus complète sera élaborée au xviii^e siècle par les Cours de Common Law, mais nous le verrons, la base aura changé.

Marius admet cependant qu'une lettre de change peut être payable à personne dénommée (1), mais prévient que cette personne doit se présenter en personne au tiré accompagnée de témoins.

Quant à la clause au porteur, rien n'empêche de

(1) Marius ADVICE, p. 34.

l'insérer dans une lettre de change, mais Marius prévient des dangers de perte, de vol, de détournement que l'on encourt.

II. *Présomption de considération* (cause). — Ainsi que nous l'avons montré au chapitre précédent la « law merchant » basée sur le droit romain ne peut connaître que la cause du droit continental.

La cause dans une lettre de change indique qu'une valeur a été fournie en support du tirage.

Les exemples de la Cour de l'Amirauté, de Malynes et de Marius contiennent cette mention.

Quant à une présomption à ce sujet, rien n'est décevable.

Scaccia, écrivain commercialiste continental dont le trait de droit commercial parut en 1618 (1), dit que l'accepteur pouvait opposer l'« exceptio non numeratae pecuniae » mais que cette exception n'était plus opposable s'il était fait mention de valeur fournie.

En France, l'ordonnance de 1673 confirme cette présomption : acceptation suppose provision.

En droit anglais la question de présomption est assez vague. Malynes et Marius n'en parlent pas d'une façon explicite. Cependant il est certain que cette présomption s'implanta en Angleterre au cours du xvii^e siècle.

Les cours de « Common Law » transposèrent cette

(1) Tractatus de commerciis et cambiis, 1618.

présomption dans leur système de droit. La cause fut remplacée par la « Considération » et la présomption de cause devint une présomption de considération.

III. *L'inopposabilité des exceptions.* — Élément essentiel de la négociabilité, qui selon le langage juridique anglais, confère au porteur de bonne foi, ayant acquis l'effet à titre onéreux, un droit meilleur, un titre de propriété meilleur que celui de son cédant.

Sur le continent l'inopposabilité des exceptions sortit de l'élargissement de la présomption de valeur. La « law merchant » imita le droit continental dans la mesure où elle avait adopté la présomption de valeur fournie (1 et 2).

Les articles 24 et 25 de l'ordonnance de 1673 consacrent l'inopposabilité des exceptions.

Article 24 : « Les lettres de change appartiendront à celui au nom duquel l'ordre sera rempli sans qu'il y ait besoin de transport, ni de signification ».

Article 25 : « l'accepteur ne peut opposer compensation du chef de son endosseur ».

Jousse, le commentateur des ordonnances de Louis XIV (3), généralisa ces formules : « Dans les « billets, le porteur n'a pas à craindre que le débiteur « puisse lui opposer des exceptions du chef de son « cédant, le porteur quelque'il soit en étant le véritable

(1) SAVARY, *L'art des lettres de change*, 1688, tome I^{er}, p. 144.

(2) DE LA SERRA, *op. cit.*, p. 91.

(3) JOUSSE, *Commentaire des ordonnances de Louis XIV*, p. 281.

« propriétaire, ainsi que si le billet avait été originairement consenti en sa faveur ».

Jousse ne donne aucune explication d'ordre juridique.

En Angleterre, la question de l'inopposabilité des exceptions est assez vague à l'époque de Malynes et de Marius.

Malynes affirme que l'accepteur est toujours tenu : 1^o même si le tireur tombe en faillite après l'acceptation ; 2^o même si le tireur n'a pas reçu la valeur.

Remarquons que ces assertions reposent sur le dictum de droit continental « acceptation suppose provision ». Se reporter à l'espèce citée par Malynes (1) des deux marchands anversois et du marchand de Londres.

Marius suit sur ce point son prédécesseur, mais pense que si le bénéficiaire n'avait pas donné la valeur et que le tireur ait payé la personne qui avait fourni la valeur, ni le bénéficiaire, ni un endosseur ultérieur ne pourrait poursuivre le tireur.

Le droit du bénéficiaire était basé sur le fait qu'il était soit le fournisseur de l'argent, soit le préposé du fournisseur, soit le créancier du tireur en vertu d'un engagement antérieur. Ceci est du droit continental.

Au point de vue de la compensation, Malynes et Marius sont d'accord pour reconnaître que la compensation est volontaire en cette matière.

(1) *Infra*, p. 106.

Malynes s'exprime ainsi (1) : « Je vous dois £ 100
« par lettre de change acceptée par moi payable
« aujourd'hui, dans quelques jours vous me devrez
« £ 100 par lettre de change acceptée par vous. Je ne
« puis exiger la compensation des dettes à moins que
« vous le vouliez bien ».

En cas de perte ou de vol de lettres de change, Marius prévient ses lecteurs qu'une notification par « public notary » doit être faite au tiré et que ce dernier devra ne payer qu'à la personne qui a fait la notification accompagnée par l'officier public et deux témoins.

« Dans ces conditions, personne, dit-il, ne peut
« refuser le paiement parce que la lettre manque ».

Cette opinion fut critiquée par Beawes, commercialiste du début du XVIII^e siècle (2) qui édita un « Summa » du droit commercial.

« Si un billet, dit-il, est perdu et arrive enfin aux
« mains d'un tiers de bonne foi, qui a payé une juste
« valeur (paid full and valuable consideration for it),
« l'accepteur et le tiré en cas de non acceptation doi-
« vent payer le porteur à l'échéance ».

« Ainsi croyons-nous que la loi de Marius est douteuse » (3).

(1) *Lex Mercatoria*, 3^e partie, chap. VI.

(2) *Lex Mercatoria* 1720 ; d'après l'édition de Thomas MORTIMER, Dublin, 1795, Bibliothèque Nationale, 2 vol. in-8° (F. 28.944 et 5),

(3) *Id.*, p. 439.

L'analogie est donc grande entre la « Law Merchant » et le droit commercial du continent.

L'esprit d'analyse des commercialistes anglais est certainement moins développé que celui de leurs contemporains continentaux.

Mais dès le début du xvii^e siècle les juges de « Common Law » analysèrent les différentes parties de la lettre de change.

Profitant de ce que certaines de ces parties (contrats entre fournisseurs et tireurs, entre tirés accepteurs et bénéficiaires, entre endosseurs successifs) étaient susceptibles d'une interprétation selon leur droit (*action upon the case upon assumpsit*) connurent des procès relatifs à ces lettres de change, et accaparèrent les affaires de la cour de l'Amirauté avec les bénéfices qui y étaient attachés.

C'est ce que nous allons étudier au chapitre suivant.

CHAPITRE III

La lettre de change et la Common Law

Promissory-Notes, bank-notes

I. — Lettre de change

I. — RÉCEPTION DE LA « LAW MERCHANT » EN « COMMON LAW »

C'est dans la deuxième partie du xvi^e siècle que les Cours de « Common Law », fortes de la protection des pouvoirs publics dont la puissance s'affirmait de plus en plus, cherchent à étendre de tous côtés leur juridiction et leurs profits.

Pendant le long règne de la Reine Elisabeth (1558-1603), elles entrèrent en conflit avec les cours de l'Echiquier et de la Chambre du Conseil auxquelles elles arrachèrent quelques bribes de juridiction. Mais elles s'attaquèrent surtout à la Cour de l'Amirauté dont les affaires commerciales toujours riches en profits excitaient leur convoitise.

C'est au moyen de « writ of prohibition » que les Cours « Common Law » accaparèrent les affaires de la

Cour de l'Amirauté en défendant au juge de cette dernière de les entendre (1).

Mais comment des juges dont la compétence était limitée spécialement aux affaires ordinaires (common pleas) de l'Angleterre, pouvaient-ils être compétents pour connaître des affaires traitées à l'étranger ou sur mer ?

Ils y parvinrent, imitant en ceci les prêteurs romains en supposant que ces affaires étaient traitées à Londres où ils étaient compétents « *ratione loci* », ce que Prynne (2) appelle une nouvelle et étrange fiction poétique.

La controverse était vive au milieu du xvi^e siècle.

En 1575, on en vint à un accord. Mais cet accord fut plus un traité imposé par la « Common law » victorieuse à la Cour de l'Amirauté, qu'une convention équitable.

En 1606, date à laquelle Coke (3) fut élevé au Bench (Lord Chief Justice de la Cour de Common law et du Banc du Roi) l'accord fut dénoncé. Coke entretenait une jalousie féroce et une inimitié ouverte contre la juridiction de l'Amirauté. Il déploya toutes ces capacités de juriste et toute sa rancune personnelle à la perte de ce tribunal. Il n'hésitait pas à citer

(1) Voir dans l'édition de la « *Lex Mercatoria* de 1686 » l'opuscule du Dr R. Zouche : *the Jurisdiction of the Admiralty of England asserted*.

(2) *Animadversions*, 95, 97.

(3) Sur COKE voir M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 251.

des précédents judiciaires dans un sens totalement différent de ce qu'une interprétation normale aurait indiqué.

En 1632, Charles I, nomma une commission chargée de concilier les deux juridictions rivales. On arriva à un deuxième accord. Mais cette fois, la juridiction de l'Amirauté se trouvait dépouillée presque complètement. Elle gardait une compétence purement maritime (police cotière et fluviale, piraterie, épaves).

Les Cours de Common Law devenaient compétentes pour toute question civile et commerciale et même de droit maritime (charte-partie, sauvetage, frêt, connaissance maritime).

Quel fut au point de vue du développement du droit anglais le résultat de ce changement ?

Au point de vue droit commercial, ce fut certainement un retard d'un siècle.

Au point de vue de la « Common Law », ce fut un enrichissement considérable dont Lord Mansfiel saura tirer parti au XVIII^e siècle.

Mais comment expliquer que l'Angleterre seule des pays européens, abandonna le système traditionnel de la séparation des juridictions civiles et commerciales pour arriver à une concentration de toute juridiction dans les cours de « Common Law » ?

En France, depuis le moyen âge, les affaires commerciales et maritimes furent réservées à des tribu-

naux spéciaux (tribunaux commerciaux et maritimes). La loi qui y était appliquée était la loi commerciale, loi universelle qu'une abondante littérature commenta.

Quant à l'Angleterre du xvi^e siècle, l'historien moderne se demande si on n'allait pas conserver cette division bipartite.

La Cour de l'Amirauté n'allait-elle pas garder sa compétence commerciale et devenir la cour suprême des Marchands ?

En second lieu, des tribunaux commerciaux indépendants dans lesquels les marchands eux-mêmes administreraient le droit commercial, n'allaient-ils pas être rétablis comme ils existaient aux xiii^e, xiiii^e, xiv^e siècles en Angleterre, et comme ils existaient au xvi^e siècle en France.

En troisième lieu, les grandes compagnies marchandes obtenaient facilement des pouvoirs publics un privilège de juridiction sur leurs membres. Marsden cite dans l'introduction de son tome II (1) la complainte du Dr Lewes, juge de l'Amirauté à l'adresse de la Reine Elisabeth qui venait d'accorder un privilège semblable à des compagnies commerçant avec l'Espagne.

Puis, en 1601, une loi de cette même reine (2) sur les assurances, instituait un tribunal mixte (juges et

(1) *Select pleas of Admiralty*, Selden society publication, 1897.

(2) 43, Elisabeth, C. 12.

marchands) qui devait connaître des procès d'assurance. La procédure de la Cour du Chancelier à laquelle on avait pensé tout d'abord pour ces affaires avait été jugée trop lente.

Toutes ces considérations ne mènent-elles pas à penser que l'Angleterre restera fidèle à la tradition européenne (1) ?

Mais il n'en fut rien.

Tout d'abord il faut remarquer que si les juridictions commerciales du continent avaient une compétence territoriale restreinte et par cela même n'avaient que peu d'affaires, en Angleterre, au contraire, toute la vie juridique du pays était concentrée à Londres. Le nombre des affaires devant le tribunal de commerce aurait été trop grand ; les juges marchands auraient dû abandonner leurs affaires personnelles pour leurs occupations judiciaires et seraient devenus professionnels.

En second lieu, nous avons vu les Cours centrales (Cours royales) réduire considérablement l'importance des juridictions locales au ^{xiv}^e siècle.

Au ^{xvi}^e siècle la compétence accrue du Conseil du Roi et des tribunaux qui en jaillirent (star chamber, Chancery, Admiralty) fut presque universelle.

La Cour de l'Amirauté, en particulier, jalouse des villes auxquelles la « Coutume ancestrale » où une

(1) HOLDSWORTH, *op. cit.*, V, p. 130.

charte accordait un privilège de juridiction, usurpa leurs pouvoirs judiciaires.

A la fin du xvi^e siècle, la Cour de l'Amirauté se trouva être le grand tribunal commercial de l'Angleterre. La procédure qui était appliquée était la procédure du droit romain, trop lente encore aux désirs des marchands, mais mieux adaptée cependant aux affaires commerciales que la procédure de « Common Law ».

En 1556, il fut proposé de donner au juge de l'Amirauté le pouvoir d'entendre les causes commerciales : « Summariae et de plano et sine strepitu et figura iudicii sola facti veritate inspecta, omnique appellatione remota ».

C'était proposer l'adoption d'une procédure rapide *adéquante* aux besoins du commerce.

Rien cependant ne fut fait en dehors des tentatives de 1575 et de 1632 qui, au lieu de consolider la juridiction de l'Amirauté, lui enlevaient toute espérance de survie en tant que tribunal de commerce.

Si les accords avaient été efficaces, si la procédure commerciale proposée avait été adoptée, il est probable que la Cour de l'Amirauté serait restée la grande Cour commerciale de l'Angleterre.

Sous les Stuarts (1), période de controverse politique, le parlement fut hostile à toute juridiction autre que les Cours de Common Law. Après la Grande

(1) Avènement de Jacques I, 1603.

Rebellion les Cours de Common Law et d'Equité avaient acquis une compétence absolue et exclusive sur les affaires commerciales et maritimes.

Pendant tout le Moyen Age la loi commerciale ou mieux la coutume des marchands fut considérée en Europe comme une loi universelle.

En Angleterre cet état d'esprit se reflète chez Malynes et Marius.

Malynes dit dans la préface de son traité de droit commercial : « La « law merchant » est une loi établie « par l'autorité de tous les empires et de toutes les « républiques et non une loi établie par la souveraineté de chaque prince ».

Nous avons vu que pendant de longs siècles cette loi commerciale fut exclusivement administrée dans les juridictions commerciales locales, puis au xvi^e siècle à la Cour de l'Amirauté.

Mais dès 1549, les Cours de Common Law se reconquirent le droit d'interpréter cette coutume.

Brooke (1) put dire : « La coutume des marchands « per totam Angliam » est « Common law ».

Coke s'exprima à la fin du siècle d'une façon aussi catégorique : « The law merchant is part of the law « of this realm ».

La loi commerciale fait partie de la « loi Commune » de ce royaume.

(1) Brooke's *Abridgments*. (Custom, 59), édition 1549.

Il y eut donc une réception du droit commercial en « Common Law » au xvi^e siècle (1).

Mais ce ne fut pas une réception servile (2).

Depuis le début de la « Common Law », les juges du « Bench » se reconnurent le droit de rejeter une coutume ou une partie d'une coutume qui ne leur paraissait pas raisonnable.

De même qu'aux xii^e et xiii^e siècles les juges de Bench posèrent les premières fondations de la « Common law » en adoptant les coutumes et les règles du droit romain qui leur paraissaient équitables, de même au xvii^e siècle et au xviii^e siècle, les juges du Bench construisirent avec les matériaux de la « Law merchant » une nouvelle branche de la « Common Law » relative aux commerçants.

Mais comment se fit cette réception ?

Au début il fallait invoquer (3) la coutume et la prouver.

Hobert, lord Chief Justice en 1621, s'exprima ainsi dans l'affaire Vanheath v/ Turner 1621 (4) :

« La coutume des marchands fait partie de la loi commune de ce royaume, les juges doivent la prendre en considération. S'ils doutent de l'exactitude de cette coutume, ils peuvent envoyer chercher des marchands pour connaître leur avis et ils peuvent

(1) Voir M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, p. 310 et 315.

(2) SMITH, *Compendium of mercantile law*, introduction, p. 78, 80.

(3) To plead specially.

(4) WINCH, 24.

« envoyer chercher des romanistes (civilians) pour
 « connaître leur droit..... Mais si cette coutume ne
 « leur paraît pas raisonnable, ils peuvent passer
 « outre ».

C'est ainsi que les juges du Bench passèrent outre la law merchant dans l'affaire précitée.

Le droit de la « Law merchant » était en grande partie du droit romain. Les « Common Lawyers » n'en connaissaient pas les textes et interprétaient surtout la coutume des marchands anglais, telle qu'elle était au début du xvii^e siècle.

Ce n'est que lorsque Lord Mansfield devint Lord Chief Justice qu'un droit commercial cohérent fut formé des diverses coutumes reconnues successivement par les juges de Common Law au cours du xvii^e siècle.

Malgré cela la loi commerciale anglaise garda son caractère coutumier, facilement adaptable aux nécessités de la vie pratique : caractère distinctif qui lui conféra une supériorité universelle reconnue même de nos jours (1).

Cette réception fut-elle favorable au commerce ?

La procédure des Cours de Common Law était, il est vrai, plus lente et plus dispendieuse que celle de la Cour de l'Amirauté et par conséquent moins favorable encore aux intérêts du commerce.

(1) Le droit commercial anglais est le droit commercial des transactions entre nations.

L'affaire « *Shepherd v/ Willkins and others 1691* » (1) est célèbre par la longueur de ses procédures. Aussi une grande facilité fut-elle accordée à l'arbitrage (2). Si l'on voulait malgré cela, avoir l'opinion des juges on allait devant les Cours de « *Common Law* ».

Holt, Chief Justice en 1697, dit dans l'affaire *Shermoulin v/ Sands 1697* (3) : « Les Cours de « *Common Law* » sont compétentes dans toute affaire de « droit commercial et maritime ».

Malgré ce grave inconvénient les juges de « *Common Law* » firent de leur mieux et au XVIII^e siècle l'Angleterre se trouva en possession d'un droit commercial coutumier en rapport avec l'importance de son trafic.

La lettre de change fut la première institution juridique commerciale reconnue en *Common Law*.

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment (4), ce fut au moyen du « *writ of assumpsit* » que furent intentées en « *Common Law* » les premières actions relatives aux lettres de change.

La première espèce est :

Martin v/ Bourne (5) 1602, assez peu intéressante. L'action fut intentée par le tireur contre l'accepteur

(1) Hist. M. S. S. Com. 13, th. Rép. app. Case n° 453.

(2) Loi 1697 sur l'arbitrage, 9, William, III c., 15.

(3) Ld. RAYMOND, p. 272.

(4) *Infra*, p. 108.

(5) Cro. Jac., 6.

qui avait refusé le paiement de la lettre, à la suite de quoi le tireur avait été obligé de payer le bénéficiaire.

Un cas (1) plus intéressant se trouve dans l'édition de 1620 de *Rastell's Entries* (2) :

A. (fournisseur) remit une somme d'argent à B. (tireur). B. promet que C. (John of G. tiré) paierait ladite somme au représentant de A, résidant à l'étranger. Il promet en outre que si le tiré ne payait pas, lui-même paierait. Il arriva que le tiré ne paya pas. B. (tireur) refusa d'effectuer le paiement lui-même (paiement qui aurait profité à A. puisque le bénéficiaire était son préposé). A. intenta une action par le « Writ of assumpsit » contre B., et obtint satisfaction.

Lorsque la loi commerciale fut considérée comme une partie de la Common Law on se contenta d'invoquer la coutume des marchands.

« Oaste v/ Taylor, 1613 (3).

En dépit de la reconnaissance générale de la coutume des marchands, les juges du Bench trouvaient plus commode de permettre que l'on invoquât cette coutume d'une façon spéciale, c'est-à-dire en relatant la coutume tout au long dans chaque cas.

La raison de cette singularité était que cette loi spéciale aux marchands était ignorée dans ses détails

(1) Rastell's Entries ff 338 a.

(2) 1^{re} édition 1564.

(3) Cro. Jac., 306.

des juges de Common Law. Les plaideurs décrivaient la coutume et faisaient la preuve de son existence.

Tout d'abord, ainsi que nous l'avons vu, la coutume des marchands ne reconnut comme lettre de change que le titre qui effectuait un mouvement de fonds d'un pays à un autre (époque de Malynes). La lettre de change internationale entra en « Common Law ».

Puis on reconnut (époque de Marius), que les lettres de change tirées en Angleterre d'une ville sur une autre étaient aussi valables que les précédentes. Mais la même procédure devait être appliquée. On devait toujours invoquer la coutume « spécialement » et la prouver.

A la fin du siècle on ne fut plus obligé de décrire la coutume, les juges du Bench la connaissaient suffisamment.

William v/ William, 1693 (1).

Il en résulta une grande facilité pour apporter des améliorations à cette coutume.

Enfin, autre progrès, la lettre de change ne fut plus réservée aux marchands.

Woodward v/ Rowe, 1666 (2).

« La Law Merchant est la loi de ce pays et la coutume est valable pour tout homme, sans qu'il soit besoin de se dire marchand (3).

(1) Carthew, 269.

(2) Keb, 132.

(3) Pareillement WITHERBY v/ SANSFIELD, 1690, I SHOWER, 125 et BROMWICH v/ LLOYD, 1699, 2, LUTW, 1525.

II. — LES DROITS DES PARTIES

Etudions rapidement les droits des diverses parties qui entrent en jeu dans une lettre de change tels qu'ils ont été analysés par les juges de Common Law.

I. *Fournisseur et Tireur* (Remitter and Drawer).

La Common Law conserva la doctrine de la Law Merchant quant aux rapports de droit entre ces deux parties.

La remise d'une somme d'argent au tireur par le fournisseur était un « *constitutum* ». Si cette somme était destinée à payer une dette du fournisseur envers le bénéficiaire, c'était un « *constitutum debiti alieni* ».

II. *Tireur et Tiré* (Drawer and Drawee).

Le tireur est toujours considéré comme le préposé du tireur ou son débiteur : c'est la doctrine continentale.

III. *Accepteur et Bénéficiaire* (Acceptor et Payee).

Quant à la nature juridique des droits existants entre ces deux personnes, la Common Law abandonna l'analyse traditionnelle.

Le droit du bénéficiaire ne dépendit plus des rapports de commettant et de préposé entre tireur et tiré, ni d'un droit de propriété supposé du tireur sur la provision aux mains du tiré.

L'acceptation devint une promesse de payer indépendante.

Oaste v/ Taylor, 1613 (1).

L'acceptation fut selon la formule employée dans :

« Barnaby v/ Rigalt, 1635 (2) :

A promise to pay upon which, by the custom of merchants, an action lay.

(Une promesse de payer sur laquelle repose une action selon la coutume des marchands).

Cette action : c'était une « action upon the case, upon assumpsit ».

Mais on s'aperçut vite que dans certains cas il n'y avait pas de considération (de cause) entre bénéficiaire et tiré. Alors comment parler d'« assumpsit » dans ces cas puisque la considération est un élément vital de l'« action upon assumpsit ».

Par exemple :

Si A remet de l'argent à B pour le transmettre à C, B tire une lettre de change sur X en faveur de C, lettre qui est acceptée par X. Il n'y a donc pas de considération entre C et X, il n'y a pas de « privity of contract » (de rapport contractuel) entre eux.

Sans analyser d'une façon plus approfondie on dit alors que l'acceptation était une base valable pour une action spéciale « action upon the case, upon assumpsit, upon the custom of merchants ».

« Brown v/ London, 1670 (3) :

(1) Crokes' Reports Jac. 306.

(2) Cro. Car. 301-302.

(3) I VINT 152, AMES, II, 523.

Dans cette affaire Brown, bénéficiaire d'une lettre de change tirée sur le défendeur, intenta une action contre le tiré au moyen de l'« action of assumpsit » ordinaire (*indebitatus assumpsit*) pour en recevoir le montant.

En première instance le verdict du jury fut favorable au demandeur.

En appel, il fut jugé que l'on ne pouvait pas intenter dans ce cas l'« action of *indebitatus assumpsit* », mais une « action upon the case, upon the custom of merchants ».

Les juges Hale et Rainsford dirent :

« Si A remet de l'argent à B pour payer C, A tire une « lettre de change sur B et remet cette lettre à C. Si « B accepte, C pourra poursuivre B au moyen d'un « *indebitatus assumpsit* » invoquant en fait de considération l'argent qu'il a reçu et qui tournerait à « son profit, mais non en basant son « *indebitatus « assumpsit* » sur la lettre de change ».

L'acceptation ne crée donc pas une dette selon la Common Law et ne peut être invoquée que comme une preuve de dette :

Miltons'Case, 1668 (1).

Hodge v/ Steward, 1691 (2).

Beawes, commercialiste du XVIII^e siècle dit (3) :

(1) HARDRES, 465.

(2) I SALKED, 125, AMES, I, 294.

(3) *Lex mercatoria*, 1720 (Edition THOMAS MORTIMER, 1795, n° 115).

« Dans une « action of assumpsit » à propos d'une « lettre de change, le demandeur doit baser son droit « non sur un « indebitatus assumpsit » (action de dette) « qui ne peut pas être intentée sans une preuve de la « considération, mais sur la coutume des marchands « dont il doit faire la preuve (celle de Londres est « invoquée le plus fréquemment) ».

IV. *Bénéficiaire et Tireur* (Payee and Drawer).

Les Cours de « Common Law » adoptèrent tout d'abord la doctrine de la « Law Merchant ». Le fournisseur et le bénéficiaire avaient entre eux des rapports de commettant et de préposé. Le bénéficiaire pouvait poursuivre le tireur en vertu de cet état de droit (1).

En 1666 Woodward v/ Rowe (2), les Cours de « Common Law » admirèrent ce fait comme une présomption.

A la fin du xvii^e siècle, la responsabilité du tireur envers le bénéficiaire fut expliquée différemment : Le fait de tirer une lettre de change impliqua une garantie de la part du tireur que le paiement serait fait.

Dans l'affaire Starke v/ Cheeseman, 1700 (3) Holt Chief Justice dit : « Celui qui tire une lettre de change « garantit (warrants) le paiement et s'il ne le fait pas, « il peut être poursuivi de ce fait ».

Il faut remarquer que le terme « garantir » (to

(1) Voir *infra*, ch. 2.

(2) KEB, 132.

(3) 1 Lord RAYMOND, 538 ; AMES, II, 524.

warrant) est une expression de la vente des marchandises. Cette précision de terminologie est le premier signe d'un transfert véritable des droits attachés à la lettre de change (1).

Les juges de « Common Law » n'approfondirent pas la question, ils se contentèrent de dire que telle était la « coutume des marchands ».

La responsabilité du tireur sera mise en jeu (2) au moyen d'un « general indebitatus assumpsit », car le tireur reçut de l'argent, ce qui est une considération valable sur laquelle le demandeur basera son action.

Enfin le tireur ne put plus, ainsi qu'il était admis à l'époque de Malynes et de Marius, se réserver le droit de modifier (3) l'ordre donné dans sa lettre de change jusqu'à l'échéance.

Beawes explique ceci en disant simplement : « la validité de toute acceptation serait détruite » (4).

III. — LA « NEGOTIABILITY » DE LA LETTRE DE CHANGE SELON LA « COMMON LAW »

Etudions maintenant ce qu'il advint de la négociabilité de la lettre de change après son entrée dans la « Common Law »

Nous adopterons le plan traditionnel :

(1) Anonymes, 1699, I, SALKED, 126.

(2) BEAWES, *Lex Mercatoria*, 1795, n° 215.

(3) Countermand.

(4) *Lex Mercatoria*, 1795, n° 215.

I. Transfert.

II. Inopposabilité des exceptions.

III. Présomption de considération.

I. *Transfert*.

Nous avons vu qu'au début du xvii^e siècle la clause à ordre retrouva la faveur des marchands après deux siècles d'oubli. C'est donc la lettre de change munie d'une clause à ordre qui fut reconnue par les Cours de « Common Law ».

Une lettre de change payable à J. S. ou à son ordre était valable en « Common Law ».

Hodge v/ Steward, 1691 (1).

Le droit est transmis et avec lui l'action. L'endossataire peut poursuivre le tiré ou à son défaut le tireur, en son nom.

L'endossataire peut-il à son tour céder la lettre à un second bénéficiaire ?

La question fut résolue en 1686 par le juge Ventris dans l'affaire.

Carter v/ Downis, 1686 (2).

Quant à la cession elle n'est pas valable selon la « Common Law », car il y a deux endos :

« Si je donne à mon serviteur un pouvoir de recevoir de l'argent, il ne peut transmettre son pouvoir à une tierce personne. Il en serait autrement s'il n'y avait qu'un endos. Dans ce cas le paiement au

(1) I SALKED, 125 ; AMES, I, 294.

(2) I SALKED, 130.

« cessionnaire équivaut à un paiement au bénéficiaire
« lui-même. Mais ici vous dépendez de la loi commer-
« ciale (de la Law Merchant) qu'à présent nous devons
« prendre en considération ».

Qu'arrivait-il si la lettre était payable à l'ordre de A
et non à A ou à son ordre ?

A est le bénéficiaire de la lettre exactement comme
s'il était dit : payez à A ou à son ordre.

Fisher v/ Ponfret, 1697 (1).

Per totam curiam : « a bill of exchange payable to
a man and his order, or to his order only is one and the
same ».

Il en était différemment au cas où la lettre de change
ne contenait pas de clause à ordre. Le bénéficiaire
pouvait toucher la somme, mais ne pouvait pas céder
sa créance, telle était, avons-nous vu (2), l'opinion de
Marius, telle fut l'opinion des juges de « Common Law » :

Plimley v/ Westley 1835 (3).

Whyte v/ Heylman 1859 (4).

Nous avons vu également (5) que le droit Ecos-
sais contrairement au droit anglais admettait la
négociation des lettres sans clause de transfert et que
cette doctrine fut admise par la loi de 1882 (6).

(1) 12 Modern Reports, 125 ; AMES, I, 112.

(2) *Infra*, p. 115.

(3) 2 Bing. N. C., 251.

(4) 34 Pennsylvania, R. 143.

(5) *Infra*, p. 55.

(6) B. E. A., 1882, S. 8.

L'endossement d'une lettre de change fut considéré désormais comme l'équivalent du tirage d'une nouvelle lettre.

William v/ Field 1694 (1).

Le recours d'un endosseur contre un endosseur antérieur se modela sur le recours du bénéficiaire contre le tireur.

L'endosseur garantit que le paiement serait fait et c'est sur cette garantie que fut basée l'action.

Le dernier endossataire put donc poursuivre n'importe quel endosseur et le tireur lui-même.

Un endosseur fut responsable au principal avant même que le tireur eut été mis en cause :

Lambert v/ Pack 1700 (2).

Lorsque la lettre ne contenait pas de clause de transfert et que nonobstant la prohibition de la coutume la lettre avait été endossée par B à C, C pouvait poursuivre B.

Hill v/ Lewis 1709 (3) où il est dit :

« L'endos d'un billet sans clause de transfert est « valable entre endosseur et endossataire et l'endosseur est responsable envers l'endossataire ».

La clause à ordre une fois reconnue, la « Common Law » allait-elle reconnaître la clause au porteur ?

Nous avons noté que malgré les recommandations

(1) 3 SALKED, 68.

(2) 1 SALKED, 127.

(3) 1 SALKED, p. 133.

des commercialistes anglais au début du xvii^e siècle, les marchands continuèrent à se servir de la clause au porteur.

Les cours de « Common Law » ne reconnurent pas tout d'abord la validité des transferts opérés de cette façon.

Hinton's Case 1682 (1).

Horton v/ Coggs 1692 (2).

Une comparaison savante fut faite entre les deux titres, titres à ordre et titres au porteur dans l'affaire.

Hodge v/ Steward 1691 (3).

Une « action upon the case » basée sur une lettre de change intérieure fut intentée par un endosseur contre le tireur. Les différents problèmes suivants furent résolus :

1^o Une différence doit être faite entre une lettre de change payable à J. S. ou au porteur et J. S. ou son ordre. En effet une lettre de change payable à J. S. ou au porteur n'est pas cessible d'après le contrat primitif. L'endossataire ne peut pas poursuivre le tireur si celui-ci refuse de payer (4), parce que un tel pouvoir n'est pas conféré au bénéficiaire par le premier contrat.

L'effet de la clause au porteur est seulement de

(1) 2 SHOWER, 236.

(2) 3 Lev. 299.

(3) 1 SALEKD, 125 ; AMES, I, 294.

(4) Le paiement volontaire est donc valable.

libérer le tiré au cas où celui-ci paierait le porteur qui aurait acquis la lettre par vol ou autrement. Mais lorsque la lettre est payable à J. S. ou son ordre, un pouvoir exprès de céder cette lettre est donné au bénéficiaire et l'endossataire peut poursuivre en son nom.

2° Bien que la cession d'un titre payable à J. S. ou au porteur ne soit pas suffisante pour pouvoir intenter une action, basée sur la lettre, contre le tireur, cette cession est valable entre endosseur et endossataire et l'endosseur est passible d'une action de dette, car l'endossement équivaut au tirage d'une nouvelle lettre.

3° Il fut objecté dans cette affaire, que nulle affirmation de la « qualité de marchand » n'avait été faite quant au défendeur.

Il fut répondu par la Cour que le tirage d'une lettre de change était un acte commercial suffisant.

4° Le demandeur se basa sur une coutume spéciale de Londres donnant au porteur un droit d'action.

L'opinion de la Cour fut que si l'on devait prendre en considération la coutume des marchands, l'on ne pouvait faire de même pour des coutumes locales...

5° Il fut jugé qu'un « general indebitatus assumpsit » ne peut pas être invoqué à propos d'une lettre de change pour manque de considération, car ce n'est que la preuve d'une promesse, ce qui n'est qu'un « nudum pactum ». Le demandeur doit donc intenter une

« special action upon the custom of merchants » contre l'accepteur ou un « general indebitatus » contre le tireur pour argent reçu à son profit.

La lettre au porteur est donc considérée comme payable à personne dénommée. Le paiement au porteur libère l'accepteur. Le porteur ne peut pas intenter une action en son nom, mais il peut intenter cette action au nom du bénéficiaire de la lettre (Nicolson v/ Sedgwick 1697) (1).

Il faut remarquer qu'à cette époque on ne distinguait pas entre les lettres de change et les billets à ordre ou au porteur. La prohibition de la clause au porteur s'appliquait tant aux lettres de change (Hodge v/ Steward) qu'aux billets au porteur (Horton v/ Coggs) (Nicolson v/ Sedgwick).

Ce ne fut qu'au début du xviii^e siècle que Holt, chief justice, distingua la « promissory note » du « bill of exchange ».

La loi de la Reine Anne (2) qui légalisait la circulation des « promissory notes » n'est pas décisive au sujet des billets au porteur.

La phrase de promulgation de la loi parle de billets à ordre ou au porteur, mais l'exposé des motifs ne mentionne que les billets à ordre et aucune autre indication ne peut être trouvée dans le reste de la loi.

(1) 1 Ld. RAYMOND, 180 ; AMES, I, 295.

(2) 3 et 4 ANNE, 1704, c. 9.

Il fallut attendre la décision magistrale de Lord Mansfield Chief Justice dans l'affaire :

Grant v/ Vaughan 1764 (1).

Le porteur eut dès lors un droit indépendant du bénéficiaire de l'effet. Il put poursuivre le souscripteur ou l'accepteur en son nom.

II. *Inopposabilité des exceptions (ou les droits du porteur de bonne foi ayant acquis l'effet à titre onéreux et ayant conservé ses droits selon la coutume)* (Holder in due course).

Cet élément essentiel de la négociabilité qui, nous l'avons vu, n'existait pas à la période précédente, apparut spontanément le jour où la « Common Law » eut considéré l'acceptation comme une promesse de payer indépendante du tirage de la lettre. Promesse de payer le porteur en faveur duquel l'endos aura été rempli, cas d'un titre (2) à ordre, ou le porteur de l'effet, cas d'un titre (2) au porteur.

A l'époque où le titre à ordre était seul reconnu en « Common Law », cet élément de la négociabilité commençait à apparaître dans deux directions différentes.

Tout d'abord si A accepte de payer à B ou à son ordre, c'est un contrat passé par A de payer B ou son endossataire éventuel (3).

(1) 3 BURROW, 1516 ; AMES, I, 299.

(2) « Bills of exchange and promissory notes » qui furent confondus jusqu'à la loi de 1704 et dont cette loi assimila la législation.

(3) HODGE v/ STEWARD, 1691 ; I SALKED, 125 ; AMES, I, 294. Anonyme 1698 ; I, Ld. RAYMOND, 738 et I, SALKED, 126. JENYS v/ FULLER and others, 1738, 2, STRANGE, 946.

Par conséquent les exceptions que A pouvait invoquer contre B ne peuvent être efficaces contre C (endossataire) qui jouit d'un droit indépendant.

Hussey v/ Jacob 1697 (1) :

dans lequel un billet pour dette de jeu, nul d'après la loi sur les jeux de 1676 (2) ne put pas être recouvré par le bénéficiaire, mais il sembla au Lord Chief Justice Holt que ce billet aurait pu être recouvré contre l'accepteur par un endossataire en règle.

En second lieu, du jour où la « Common Law » eut considéré que l'endos était équivalent au tirage d'un nouveau billet, on n'eut plus à tenir compte des faiblesses du titre de propriété d'un des endosseurs Hill v/ Lewis 1709 (3) :

où il est dit que si un billet ne contient pas de clause de transfert, le tireur n'est pas responsable envers un cessionnaire du bénéficiaire, mais que le cédant est responsable envers son cessionnaire.

On admit aussi que si la lettre était contrefaite ou fausse, l'endosseur était responsable.

Lambert v/ Pack 1700 (4).

Jenys v/ Fuller and others (5) 1738.

Price v/ Neat 1762 (6).

Dans ce dernier cas, Lord Mansfield décida qu'un

(1) I COMYNS, 4 ; I, Ld. RAYMOND, 87.

(2) 16, CHARLES, II, C. 7.

(3) I SALKED, p. 133.

(4) I SALKED, p. 127.

(5) 2, STRANGE, 846 ; AMES, I, 399.

(6) 3 BURROW, 1354 ; AMES, I, 407.

endossataire de bonne foi ne peut pas être obligé à rendre l'argent payé à lui sur une lettre de change acceptée mais contrefaite.

L'effet est cessible, libre de toutes entraves.

Mais supposons que l'effet ait été volé et que le porteur qui se présente au paiement soit l'endossataire même du voleur, endossataire de bonne foi et qui en a fourni la valeur. L'accepteur ne peut-il pas refuser de payer sur ce motif qu'il n'y a pas de cessions du tout ?

Le problème fut résolu par Holt, Chief Justice, dans un cas

Anonyme (1) :

« Un billet de banque payable à A ou au porteur
« fut perdu par le bénéficiaire et trouvé par une tierce
« personne qui le céda à C à titre onéreux. C obtint
« un nouveau billet en son nom.

« Per Holt C. J., A pourrait revendiquer le billet
« contre la personne qui trouva le billet, car celle-ci
« n'aurait eu aucun titre de propriété (bien que le
« paiement à ce porteur de mauvaise foi eut été
« libératoire pour la banque). Mais A ne peut revendi-
« quer contre C en raison du trafic (de la cession) qui
« crée une propriété chez le porteur ».

Malgré cela c'est au sujet du titre au porteur ainsi que l'a montré M Street (2) que cet élément de la négociabilité se décela le plus clairement.

(1) I SALKED, 126, pl. 5.

(2) Foundation of legal liability, II, 370-371.

Le porteur ne pouvait pas être considéré comme le représentant judiciaire du bénéficiaire primitif, ou comme ayant acquis un droit qui aurait tout d'abord appartenu à un autre.

Etant donné que l'acceptation en était arrivée à être interprétée comme une promesse indépendante du tirage de l'effet, on put considérer le porteur comme tenant son droit directement du promettant (accepteur ou souscripteur).

Ce fut la Cour du Chancelier qui la première reconnut ce principe.

En Equité : « *Traditio facit chartam loqui* ».

Le premier cas est « *Crawley v/ Crowther 1702 (1)*, où il est dit :

« Si un effet est payable à A ou au porteur, c'est
« comme autant d'argent payé à qui que ce soit à qui
« l'effet est remis, quelques soient les comptes ou
« conditions existant entre la partie qui remet l'effet
« et A à qui il est remis. Le porteur doit avoir tout
« son argent » .

Ce fut au moment où le porteur eut acquis un droit incontesté (*Grant v/ Vaughan 1764*) (2) que l'inopposabilité des exceptions fut définitivement élaborée par les juges de « *Common Law* ».

« *Peacock v/ Rhodes 1781 (3)*.

(1) FRIEEMAN, *Cases in Chancery*, 258.

(2) 3, BURROW, 1516.

(3) Ld. DOUGLAS, 633.

Dans cette affaire Lord Mansfield compara les porteurs des lettres de change aux cessionnaires ordinaires : « Les uns les cessionnaires (assignees) « sont sujets à toutes les exceptions valables contre « leur cédant. Les autres, au contraire, les porteurs « des « bills of exchange » et « promissory notes » « ont un droit non sujet à ces exceptions ».

La question de l'inopposabilité des exceptions se pose d'une façon plus complexe lorsqu'elle est en opposition avec une loi.

Nous avons vu que malgré la loi sur les jeux (1) Lord Holt dans un « semble » (2), croyait que le porteur en règle pouvait exiger le paiement de l'accepteur. Les Commentateurs affirment que cette décision étonna grandement ces Messieurs du bareau.

En 1711 une loi de la Reine Anne (3) décréta à nouveau la nullité des effets pour dettes de jeu :

« That all notes where the whole or part of the
« consideration is money knowingly lent for gaming
« shall be void to all intents and purposes whatsoever ».

(Tout billet dont la cause est en tout et en partie de l'argent emprunté sciemment pour jouer sera nul d'une façon absolue).

(1) 16, CHARLES, II, C. 7.

(2) Dans une décision judiciaire signifie que ce qui suit est l'opinion présumée du juge, mais que l'affaire ne porte pas sur ce point particulier. I SALKED, 126.

(3) 9, ANNE C. 19.

En 1741 dans l'affaire *Bowyer v/ Bampton* (1), il fut décidé conformément à la loi précitée que les inconvénients dont souffrirait le porteur de bonne foi ne compenseraient pas les inconvénients qui se trouvaient de l'autre côté (*sic*).

De même lorsque le billet tombait sous le coup d'une loi contre l'usure (13. Anne C. 15-1717) la nullité était prononcée même contre un porteur de bonne foi.

Lowe v/ Waller 1781 (2), où il fut décidé par Lord Mansfield :

« Nous avons étudié l'affaire très attentivement et
« je désirerais vivement voir la loi favoriser le porteur
« de bonne foi. Mais le texte de la loi est formel. Nous
« sommes en présence d'un de ces cas dans lesquels
« l'intérêt privé doit céder le pas devant l'intérêt
« général. C'est d'ailleurs moins grave pour les effets
« de commerce (*Bills or Notes*) que pour les autres
« titres (*securities*) : car les « *Bills or notes* » sont à
« une courte échéance et l'endossataire a le temps de
« se retourner contre son endosseur, s'il ne peut
« obtenir paiement du tiré ou du souscripteur ».

C'était là un grave obstacle à l'opposabilité des exceptions et par cela même à la circulation des titres. Aussi au XIX^e siècle, lorsque le papier commercial fut devenu l'instrument essentiel du commerce

(1) 2, *STRANGE*, 1155 ; *AMES*, I, 399.

(2) 2 *Ld. DOUGLAS*, K. B., 736 ; *AMES*, I, 413.

moderne, on dut abroger cette législation et donner libre jeu à la règle de l'inopposabilité des exceptions.

La loi 5 et 6 William IV c. 41 s. 1, 1835 (1) n'annulait plus « erga omnes » les effets souscrits pour paris et dettes de jeu. Ceux-ci furent simplement interprétés comme ayant une considération illégale (2).

L'illégalité de considération totale ou partielle est une exception valable contre une partie ayant avec l'opposant des relations directes, mais non contre un porteur en règle.

Quant aux lettres de change et aux billets tombant sous le coup des lois contre l'usure, les difficultés disparurent avec l'abrogation de ces lois.

Les lois sur l'usure furent abrogées en 1854 par la loi de la Reine Victoria (17-18 Vic. C. 90)

Ainsi dans la lutte entre la négociabilité et l'intérêt de quelques particuliers, c'est la négociabilité qui l'emporta, et pour reprendre l'expression de Lord Mansfield (3), « l'intérêt privé dût céder le pas à l'intérêt général ».

III. *Présomption de Considération.*

Nous avons vu à la période précédente Malynes et Marius indiquer la mention de valeur fournie comme un des éléments nécessaires à la validité des « Obligatory Writings » et ensuite des lettres de changes.

(1) CHALMERS, *op. cit.*, 5^e éd., 1896, p. 100 et 101.

(2) Voir également 39, Vic. C., 109.

(3) 2 Lord DOUGLAS, K. B., 736.

Dans *Cramlington v/ Evans* 1685 (1) per Holt Chief Justice, cette mention équivalut à une présomption de considération.

Dans *Josselin v/ Lassere* (2) 1714 la présomption de considération exista que la valeur fournie fût mentionnée ou non.

Beawes écrit à ce sujet (3) : « Il n'est pas nécessaire dans la plupart des pays d'indiquer si la valeur du billet a été fournie soit en argent, soit en marchandise. »

« Je crois que la France est la seule exception à cette règle ».

Mais que faut-il entendre par présomption de considération ?

Les lois de codification modernes rangent sous ce vocable deux questions qui étaient traitées d'une façon différente par la « Common Law » (4).

1^o Dans quelle mesure la considération est-elle nécessaire en support des diverses promesses contenues dans les instruments négociables, et lorsqu'elle est nécessaire, quelle en est la nature ?

2^o Quelle valeur (value) entre endosseur et endossataire est donc nécessaire pour faire du porteur un porteur en règle ou selon l'expression du droit moderne français un tiers porteur de bonne foi ?

(1) I, SHOWER, 5.

(2) FORTESCUE, 291.

(3) *Lex mercatoria*, 1795, n^o 128.

(4) BRANNAN, *op. cit.*, p. 92.

Le professeur Williston répondit clairement à ces deux questions dans son grand traité sur les contrats (1).

Section 108 : « Les promesses contenues dans les instruments négociables requièrent une « considération » entre le promettant et son bénéficiaire direct.

La règle de « Common law » était nettement établie avant la promulgation de la loi sur les instruments négociables (2) en conformité avec le titre de cette section. Le tireur ou le souscripteur n'était pas tenu envers le bénéficiaire s'il prouvait que le titre avait été donné sans considération... De même un endosseur n'était pas responsable envers son propre endossataire, ni un tireur, un souscripteur ou un endosseur envers un porteur plus éloigné qui n'était pas lui-même un tiers porteur de bonne foi, ni le successeur aux droits d'un tel porteur si ce n'est au cas d'un accepteur dont la promesse, même postérieure à l'acquisition du titre par le demandeur, est considérée comme basée sur la considération reçue par le tireur.

Les articles 24 à 28 de la « Negotiable instruments Law » (2) se proposent, sans aucun doute, de codifier la « Common Law » sur ce sujet et y réussissent incontestablement ».

Il y a cependant des distinctions à faire, tant en « Common Law » que dans la législation écrite entre

(1) Law of contract, 1921, 1922.

(2) N. I. L. 1897.

les instruments négociables et les contrats par écrit ordinaires au sujet de la considération, même entre parties ayant entre elles des relations directes.

En premier lieu tout instrument négociable est présumé avoir été émis contre une « valable considération » (pour une juste cause) et toute personne dont la signature apparaît sur l'effet en avoir reçu la valeur (1).

En cas de contestation le fardeau de la preuve incombe au défendeur.

Cette règle n'était pas uniformément admise par les tribunaux anglais ou américains avant les lois de codification. Mais depuis ces lois, la question ne fait plus de doute.

Bien plus si la considération suffisante à un contrat ordinaire, suffit à un instrument négociable, certaines situations de fait ou de droit interprétées comme étant une considération suffisante à un instrument négociable ne suffiraient pas à un contrat par écrit ordinaire. Ainsi, une promesse ordinaire orale ou écrite de payer une dette antérieure ne crée pas une nouvelle obligation, au contraire la convention de recevoir un instrument négociable en paiement d'une dette antérieure est incontestablement une considération suffisante pour cet instrument.

Une autre distinction peut être faite entre les

(1) B. E. A., 1882, S. 30 et N. I. L., 1897, S. 24.

contrats ordinaires et les instruments négociables. Quelle que soit la règle qui dans les contrats ordinaires détermine la personne qui doit fournir la considération, il n'y a pas de doute qu'une obligation d'un instrument négociable peut être valablement fondée sur la considération reçue par le promettant d'une personne autre que le bénéficiaire.

Le porteur qui intente l'action n'a pas besoin d'avoir fourni lui-même une considération. Cette règle fut justifiée d'un point de vue technique en donnant au porteur non une « action of assumpsit » dans laquelle il aurait été obligé de prouver une « considération moving from him » (une valeur fournie par lui), mais une « action upon the case upon the custom of merchants » (1).

Ces résultats ne furent définitifs qu'à la période suivante. Comme nous l'avons vu les Cours de Common Law ne cherchaient pas à expliquer juridiquement les droits des parties, mais renvoyaient simplement à la coutume des marchands.

Dans *Cramlington v/ Evans* 1685 (2), il est dit que s'il n'est pas fait mention de valeur fournie, on doit baser son action sur la loi commerciale seulement. Le Chief Justice Holt et d'autres auteurs (Malynes, Marius, Beawes, Ames) considérèrent les instruments négociables comme des contrats

(1) HODGE *v/ STEWARD*, 1691, I, SALKED, 125.

(2) I SHOWER, 5.

officiels (*specialties*). De même que le sceau fait « deed », de même la coutume des marchands fait de la lettre de change une « *specialty* » (1).

Ces auteurs expliquèrent la présomption de considération dans les « *Negotiable instruments* » en assimilant ces titres à des « *specialties* ».

Voir à ce sujet le chapitre 6 du livre du professeur Ames (*Cases on bills and notes*) intitulé « *A Bill or Note is in the nature of a specialty* ».

« Le terme « *specialty* » « dit Ames » s'applique à un instrument qui devient efficace par le seul fait de son exécution matérielle. Il y a deux classes de « *specialty contracts* » en droit anglais : les *specialties* de Common Law et les *specialties* du droit commercial « *Covenants* », c'est-à-dire les instruments sous sceau.

La seconde classe comprend les lettres de change, les promissory notes, les polices d'assurance et tous les autres instruments commerciaux ».

Dans une affaire de 1721 : *Brown v/ Marsh* (2), deux juges affirmèrent que la lettre de change avait la même nature juridique que les « *specialties* », deux autres juges et le chancelier de l'Echiquier dirent que la lettre de change n'était qu'un contrat ordinaire. C'est sur la question de la considération que ces savants juges étaient divisés. Il fut jugé que la preuve de la

(1) *CLARKE v/ MARTIN*, 1702, 2, Ld. RAYMOND, 758.

(2) *Gilb. Eq. Cases*, 154.

considération devait être faite, mais par le défendeur.

Cette jurisprudence fut acceptée dans l'affaire : *Jeffries v/ Austin* 1725 (1), rejetée dans l'affaire *Pillans v/ Van Mierop* 1765 (2), affirmée d'une façon absolue dans l'affaire *Rann v/ Hughes* 1797 (3).

Le professeur Ames dit à ce sujet (4) : « C'est une « notion dominante qui remonte à une opinion donnée « par la chambre des Lords en 1797 dans l'affaire « *Rann v/ Hughes* (3) que seuls les contrats sous « sceau peuvent être des « specialties » et que tous les « autres contrats écrits ou non écrits ne peuvent être « que des « simple contracts ». La fausseté de cette « notion peut être facilement démontrée par un « examen des ressemblances qui existent entre les « Bills and Notes » et les instruments sous sceau, « d'une part, et par les différences entre ces titres et « les simples contrats, d'autre part ».

Le professeur Ames compare les instruments négociables aux autres contrats sous huit rubriques, mais c'est surtout à propos de la considération que cette comparaison est intéressante.

Selon cet auteur (5) un instrument négociable comme une « specialty » est valable sans considération d'une façon absolue.

(1) *Stra.* 674.

(2) 3 *BURROW*, p. 1669.

(3) 7, *T. R.*, 350.

(4) *AMES, op. cit.*, II, 872.

(5) *AMES, op. cit.*, II, 876.

« Il est fréquemment énoncé dans les livres », dit-il, « qu'entre parties d'un instrument négociable ayant entre elles les liens immédiats, une considération est nécessaire à la validité de l'obligation. Cette notion est erronée quant au principe et quant aux autorités ; car il faut l'admettre, bien que les tribunaux aient, dans certains cas, reconnu la validité des exceptions basées sur cette absence de considération, ces décisions doivent être considérées plutôt comme des exceptions anormales à la règle qu'un effet étant de la même nature que la « specialty » est obligatoirement sans considération, que comme des illustrations de la doctrine opposée ».

Cette thèse quoique erronée à notre avis était défendable en 1881, époque où elle parut, mais est en contradiction formelle avec les codifications modernes.

Certes, les instruments négociables ne sont pas de « simples contrats » ordinaires, mais ils diffèrent des « specialties » et par leur origine (*Lex Mercatoria*) et par leur forme, la plus simple de toutes les législations modernes, et par leur but (circulation).

La souplesse du droit anglais permit aux juristes de faire d'une institution commerciale d'origine continentale, une institution bien anglaise, simple exception à la théorie générale des contrats « simples contracts » auquel on put ajouter tous les perfectionnements, apporter toutes les simplifications nécessaires.

II. — Promissory Notes, billets à ordre ou au porteur

La reconnaissance des lettres de change par les Cours de « Common Law » amena une renaissance des « Obligatory writings » anciens payables au porteur.

La « Law Merchant » qui avait fourni le modèle et la réglementation de la lettre de change procura au commerce un instrument nouveau : la « Promissory note » (1).

Le ^{xvii}e siècle vit les premiers pas d'une organisation moderne des banques. Les dépôts en banque augmentèrent rapidement, les « Promissory Notes » furent le résultat de ces dépôts.

Un reçu était nécessaire au déposant, il était comode de pouvoir le négocier.

La « promissory Note » et le billet de banque qui n'est en somme qu'une espèce particulière de « Promissory Note » se trouvaient remplir ces deux fonctions admirablement.

Telle est la formule ordinaire de la « Promissory Note » d'après le dictionnaire de Comyns (2).

£ 150

A usance, je promets de payer à M. Richard Thomas ou à son ordre £ 150, pour valeur reçue.

A Londres, date

Signé : A. B.

(1) Byles, On bills and notes, page 2.

(2) Comyns' Digest, vol. 5, p. 85. (Edition Kyd's, 1792 en 6 volumes).

La « Common Law » allait-elle reconnaître la « Promissory Note » comme elle avait reconnu le « Bill of Exchange » ?

Les « Commonlawyers » ne distinguèrent pas tout d'abord le « Bill of exchange » de la « Promissory Note ». Tous deux étaient des instruments commerciaux empruntés à une législation particulière aux marchands et remplissant à peu près les mêmes fonctions.

Au xvii^e siècle, les arrêts emploient « Bills » pour désigner, indistinctement, l'un ou l'autre titre (1).

Ainsi une promissory note payable à X ou à son ordre était cessible en « Common Law » par endossement, tandis qu'une « promissory note » payable à X ou au porteur ne le fut qu'après quelques hésitations (2).

Les « Promissory Notes » des banquiers étaient payables au porteur et à vue.

C'est surtout au sujet de ces « Notes » que surgit au début du xviii^e siècle la célèbre controverse qui divisa les juges du « Bench » et les marchands.

Au xvii^e siècle cependant la validité des « Promissory Notes » fut reconnue de nombreuses fois en « Common Law ».

Shelden v/ Hentley, 1681 (3).

(1) GRANT v/ VAUGHAM, 1764, 3 ; BURROW, 1516. Dans lequel l'histoire des Bills and Notes est retracé par Ld. MANSFIELD.

(2) GRANT v/ VAUGHAM, 1764.

(3) 2, SHOWER, 160.

Hintons' Case, 1681 (1).

William v/ William, 1693 (2).

Lambert v/ Oakes, 1699 (3).

Bromwick v/ Lloyd, 1699 (4).

Dans l'affaire Buller v/ Cripps, 1703 (5) Holt, C/ J., dit que ces « Promissory Notes » datent de trente ans. Ces titres qui dérivent des Obligatory writings sont plus anciens que ne veut bien le dire ce magistrat, mais il est probable que par ce délai il ne considère la « Promissory Note » que du jour où des actions furent intentées en « Common Law » à leur sujet.

En 1689, Holt devint Lord Chief Justice du banc du Roi (6).

Pendant onze ans Holt accepta l'opinion commune au sujet des « Promissory Notes ».

On ne faisait pas de différence entre les formules « je promets de payer » et « veuillez payer » (7).

Les « Promissory Notes » au porteur n'étaient certes pas valables. Leur nullité dépendaient non pas de leur caractère de « Promissory Notes », mais de la clause au porteur qu'elles contenaient (8).

(1) 2, SHOWER, 235.

(2) CARTHEW, 269.

(3) I, Ld. RAYMOND, 443.

(4) 2, LUTW, 1582.

(5) 6 Mod., Rép. 29.

(6) M. LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, 239.

(7) CLARKE v/ MARTIN, 1700 ; 2, Ld. RAYMOND, 757, argument de sir Bartholomew Shower pour le demandeur ; AMES, II, p. 526.

(8) HORTON v/ COGGS, 1692, 3, Lev., 299 ; NICHOLSON v/ SEDGWICK, 1697 ; I, Ld. RAYMOND, 180 ; COGGS CASE, 1699 ; COMBER, 400.

Jusqu'en 1700, la validité de la « Promissory Note » à ordre fut incontestée.

Remarquons que certaines décisions admirèrent la validité des « Promissory Notes » à ordre, Holt étant Chief Justice (William v/ William, 1693). Lui-même sanctionna un de ces titres dans l'affaire Lambert v/ Oakes, 1699. 1 Ld Raymond 443.

En 1700, dans l'affaire Clarke v/ Martin (1), Holt refusa une « action upon the case, upon the custom of merchants » à une « Promissory note » non pas au porteur, mais à ordre. Voici l'affaire :

Une « Promissory Note » à ordre était en jeu. En première instance, le demandeur bénéficiaire de l'effet obtint toute satisfaction contre le défendeur (souscripteur du billet) au moyen d'une « action upon the case » comme s'il s'était agi d'une lettre de change.

Appel fut interjeté sur le point de droit qu'un billet à ordre n'était pas une lettre de change selon la coutume des marchands et que par conséquent le demandeur avait invoqué cette coutume à tort.

Sir Bartolomew Shower, défenseur du demandeur, avait démontré en première instance que selon cette coutume des marchands, il n'y avait pas de différence de principe entre les formules des lettres de change et des « Promissory Notes » (2) que ces deux sortes de

(1) CLARKE v/ MARTIN, 1700 ; 2, Ld. RAYMOND, 757, argument de sir Bartholomew Shower pour le demandeur. — AMES, II, 526.

(2) Voir *infra*, p. 143.

titres étaient également négociables. « Faire d'une « Note » disait-il, une lettre de change, « ne peut « porter aucun préjudice au défendeur. Celui-ci en « signant le billet a agi volontairement comme un « marchand et par cela même a admis que la « Note » « pouvait être mise en circulation et par suite s'est « soumis à la loi des marchands (loi du change) ».

Holt C. J. s'acharna, *totis viribus*, contre l'action et dit que ce billet ne pouvait pas être une lettre de change. Maintenir ces actions sur de telles « Notes » est innover dans les règles de la « Common Law » ; c'est instituer une nouvelle sorte de « specialty » inconnue en « Common Law » et inventée à « Lombard Street », qui, sur ces matières de lettres de change, tente de faire la loi à « Westminster Hall ».

Continuer à intenter des actions quant à ces billets en les basant sur la coutume des marchands est de l'obstination et de l'opiniâtreté puisqu'il avait déjà exprimé son opinion à ce sujet et indiqué qu'il y avait une méthode si simple de se baser sur un « general indebitatus assumpsit » pour de l'argent prêté.

Quant à l'affaire de Sarsfied v/ Witherly (1), il dit (2) que le jugement du Banc du Roi ne le satisfaisait pas et qu'il conseillait d'aller en appel.

Gould J. dit qu'il ne se rappelait pas avoir vu juger qu'une « Note » dans laquelle le souscripteur promet-

(1) AMES, I, 296.

(2) HOLT.

taît de payer à J. S. ou au porteur, n'était pas une lettre de change ; que le porteur ne pût pas intenter une action en son nom ne faisait pas de doute ainsi qu'il était dit dans *Horton v/ Coggs* maintenant imprimé dans 3 Lev. 229, mais qu'il n'avait jamais été dit que le bénéficiaire ne put pas baser une action sur la coutume des marchands quant à ce billet (Bill).

Mais Holt C. J. répondit que dans ce cas de *Horton v/ Coggs* il était dit qu'un tel billet n'était pas une lettre de change selon la coutume des marchands.....
.....L'action fut refusée.

Conformément à cette jurisprudence, les juges du Bench refusèrent l'action de change aux porteurs des « Promissory Notes » à ordre :

Jordan v/ Barloe, 1701. — 3 Salk. 67.

Carter v/ Palmer, 1901. — Comber 406.

Potter v/ Pearson, 1702. — Ld Raym. 759.

Williams v/ Cutting, 1703. — 2 Ld Raym. 825.

Buller v/ Crips, 1704. — 6 Mod. Rep. 29 (1).

Dans cette dernière affaire une « Promissory Note » était produite : « Je promets de payer à John Smith ou à son ordre la somme de £ 100 valeur reçue en vin ».

John Smith endossa cette « Note » à l'ordre d'une autre personne. L'endossataire intenta une action contre le souscripteur de la « Note » et fit reposer son action sur la coutume des marchands comme s'il s'agissait d'une lettre de change.

(1) AMES, I, 296.

L'affaire fut jugée par Holt C. J. du Banc du Roi. Comparant les lettres de change tirées sur l'intérieur aux billets à ordre, il conclut : « Les Notes » en question « ne sont qu'une invention des banquiers de Lombard Street qui imaginèrent de faire une loi pour enchaîner tous ceux qui ont à faire à eux et dans l'intention de conférer à ces billets des pouvoirs puissants tendant de faire des « specialties » (titres authentiques)..... de ces papiers qui ne sont, selon la loi, que des preuves de contrats ordinaires. Ces « Notes » n'ont pas la même nature juridique que la lettre de change. La raison d'être des lettres de change est de conférer au commerce plus grande rapidité et sécurité de circulation monétaire et du même coup de prévenir une sortie de l'argent hors du royaume (1)..... ».

Powel J. cita un cas de jurisprudence dans lequel le demandeur obtint un jugement favorable en intentant une action en « Common Law » de cette façon.

« Lord Treby », dit-il, « était convaincu que cette pratique était d'un avantage considérable pour le commerce ». « Mais », ajouta-t-il, « ayant considéré les raisons qu'il y avait d'en douter, il commençait à en douter lui aussi ».

« L'action fut refusée ».

Le compte rendu de l'affaire ajoute qu'un autre jour Holt C. J. déclara qu'il avait désiré parler avec deux

(1) Point de vue mercantiliste.

des marchands les plus renommés de Londres pour s'informer des maux considérables qui, paraît-il, résulteraient de cette jurisprudence. Ceux-ci lui dirent que cette pratique de faire des Billets était très répandue parmi eux, qu'ils les considéraient comme des lettres de change et que ces « Notes » avaient été en usage pendant une trentaine d'années.....

« En effet », admit le juge, « je consens à ce qu'une lettre de change soit faite entre deux personnes à l'exclusion d'une troisième et si c'est une véritable nécessité que d'agir de cette sorte, pourquoi ne pro-cède-t-on pas de cette façon qui est légale ?

« Par exemple, si A a de l'argent à déposer entre les mains de B et désire avoir un titre négociable, il n'a qu'à dire ceci :

« M. B. payez à moi ou à mon ordre tant d'argent valeur reçue par vous, une signature et une acceptation de B. ».

Le tribunal profita de la vacation pour réfléchir sur cette question (1).

Mais pendant que le tribunal était en vacation une loi de la Reine Anne (2) légalisa la circulation des « Promissory Notes » et de ce fait mit un terme à cette controverse.

Toute « Note » payable à A or order était négociable.

(1) D'accord avec cette jurisprudence, PARKINSON V/ FINCH, 45 ind., 122 ; HOLLWAY V/ PORTER, 46, ind., 62.

(2) 3 et 4 ANNE, C. 9, I, 3.

En 1728, dans *Burchell v/ Slocok* (2 Ld Raymond 1545), une « Note » payable à A seulement fut déclarée négociable, mais en 1839, une « Promissory Note » semblable à la précédente fut jugée non négociable (*Wain v/ Bacley*, 10 Ad et E. 616).

L'acte de codification de 1882 (1) infirma cette jurisprudence et admit la négociabilité des « Promissory Notes » sans clause de transfert.

Quant aux « Promissory Notes » au porteur, nous avons vu précédemment qu'elles furent définitivement admises par Lord Mansfield dans l'affaire *Grant v/ Vaughan*, 1764.

Certains historiens de la lettre de change et du billet à ordre ont accusé Holt d'étroitesse d'esprit ou même de manque total d'esprit (2).

D'après d'autres auteurs (3) et de grande autorité, Holt fut un juge éclairé et un précurseur avisé de Lord Mansfield au point de vue commercial.

« Le mérite d'avoir aperçu la nécessité d'assouplir les règles de la « Common Law », dit M. Lévy-Ullmann (4), « pour les adapter aux besoins du commerce, revient incontestablement à Lord Holt, C. J. du Banc du Roi en 1689 ».

(1) B. E. A., 1882, 45 et 46, Vic. C. 61.

(2) MACLEOD, *op. cit.*, I, p. 256.

(3) STREET, *op. cit.*, II, 378 ; SMITH, *Mercantile Law introduction*, p. 83 ; HOLDSWORTH, *op. cit.*, VIII, p. 170 ; LÉVY-ULLMANN, *op. cit.*, 329.

(4) *Op. cit.*, 329.

Pour quelles raisons Holt s'obstina-t-il à soutenir seul une thèse en désaccord avec les impérieux besoins de la pratique ?

Nous avons vu que les Instruments à ordre et au porteur étaient fréquemment employés à cette époque. Nous avons cité des espèces dans lesquelles la validité de la circulation de ces titres n'était pas contestée. Nous avons même cité un cas dans lequel la négociabilité de ces titres était admise par Holt lui-même (1).

D'après Holdsworth (2) il faut admettre que ces espèces sont relatives à des billets de banque, soit à ordre, soit au porteur, considérés comme négociables d'après la « Law Merchant », ou même relatives à des billets de la banque d'Angleterre dont la loi de 1694, 5 et 6 William et Mary, C. 20, § 28, avait permis l'émission et la circulation.

Holt s'opposait seulement à la circulation des billets des banquiers de Lombard Street constatant un dépôt et une promesse de payer (Buller v/ Crips, 6 Mod. 29, 1704).

Holdsworth (2), tout en reconnaissant qu'à ce sujet particulier de la « Promissory Note » Holt manqua de libéralité d'esprit, indique deux arguments en défense de la théorie de ce magistrat.

(1) Voir également, *infra*, p. 146 une espèce semblable : Anonyme, I, SALKED, 126, 1698, devant HOLT C. J. dans lequel la validité d'un billet de banque au porteur et à vue ne fut pas contestée.

(2) *Op. cit.*, VIII, p. 170.

Tout d'abord, Holt le premier, sut distinguer la lettre de change du billet à ordre et montra comment une « Promissory Note » pouvait être remplacée par une lettre de change (1) (Buller v/ Crips).

En second lieu Holt considérait la lettre de change comme une espèce de « Specialty » ; assimiler le billet à ordre à une lettre de change était faire de cette dernière une « specialty » et par conséquent faire la loi à « Westminster Hall » (2).

Après la promulgation de la Reine Anne (3), ce fut « Lombard Street qui fit la loi à Westminster Hall ».

La leçon fut bonne pour les Commonlawyers. Ils comprirent que les lois commerciales ne sont pas œuvre de déduction, mais des lois faites par les marchands selon les besoins du commerce.

C'est ainsi que les Cours de Common Law, Cours de commerce non spécialisées, purent bâtir un droit commercial le plus libéral et le plus pratique qui soit au monde.

III. — Bank Notes, billets de banque

La renaissance des « Promissory Notes » et le développement de la banque au xvii^e siècle provoquèrent

(1) *Infra*, p. 165.

(2) Holt s'opposa pareillement à la circulation des polices d'assurances en raisonnant de cette façon. — DAVENANT v/ MIDY, 1695, House of Lords M. SS. N. S. H., 196, n° 1009.

(3) 3-4 ANNE, C. 9.

l'apparition d'un nouveau titre commercial : le billet de banque.

Le billet de banque était un billet émis par un banquier, garanti par une réserve d'or. C'est en somme une « Promissory Note » souscrite par un banquier, payable au porteur et à vue.

Les billets de banque commencèrent à circuler en Angleterre à la fin du xvii^e siècle.

D'après Lord Mansfield (1) une des premières espèces relatives aux billets de banque est le cas anonyme devant Holt C. J. 1698 (1 Salk 126) que nous avons cité précédemment (2).

La nature juridique des billets de banque fut dégagée par Lord Mansfield dans l'affaire Miller v/ Race (1) :

Il s'agissait d'une action en revendication contre le défendeur au sujet d'une « Bank Note » au porteur et à vue de la Banque d'Angleterre.

Après avoir analysé l'affaire dans toute sa généralité, Lord Mansfield rechercha la nature juridique en les comparant aux autres institutions du droit anglais :

« Les billets de banque ne sont plus maintenant
« ni des marchandises, ni des valeurs, ni des recon-
« naissances de dettes. Ils sont considérés dans le
« monde des affaires comme de la monnaie, de l'ar-
« gent liquide, du consentement unanime de l'huma-

(1) MILLER v/ RACE, 1758, I, BURROW, 452 ; AMES, I, 400.

(2) *Infra*, p. 146.

« nité qui leur confère le crédit et le pouvoir de circulation de l'argent à tous points de vue ».

Y a-t-il, en droit anglais, à cette époque, une différence au point de vue de la nature juridique entre les billets de banque d'une part et les lettres de change et les Billets d'autre part ?

Il est regrettable que Lord Mansfield n'ait pas fait une comparaison en règle entre ces deux catégories de titres.

L'avocat du défendeur, dans l'affaire *Miller v/ Race*, le subtil Sir Richard Lloyd, assimila Bills and Notes, Bank-Notes et billets de loterie pour les opposer au numéraire et conclure à la possibilité d'opposer l'exception de vol au tiers porteur de bonne foi.

Lord Mansfield combattit vigoureusement cette argumentation fallacieuse en démontrant qu'il ne fallait pas assimiler les billets de loterie aux billets de banque. Les billets de loterie sont des choses individualisées et d'une valeur très incertaine tandis que le billet de banque est d'une manière constante universelle, et en Angleterre et à l'étranger, traité comme de la monnaie, de l'argent liquide selon la coutume des marchands (1).

Lord Mansfield oublia dans sa comparaison les

(1) Consulter également *RAPHAEL v/ BANK OF ENGLAND*, 1855, 25, L. J. C. P., 33 où il est dit que le tiers porteur de bonne foi ne peut pas être inquiété même s'il lui avait été possible de connaître l'origine des billets.

« Bills and Notes ». Dans une espèce postérieure Grant v/ Vaughan, 1764, 3 Burrow, 1516, il assimila les « Bills and Notes » à de l'argent liquide.

Ainsi, en Angleterre, au milieu du XVIII^e siècle, les billets de banque ne sont qu'une variété de « Promissory Notes », et les « Bills and Notes » ne sont plus des instruments de change mais des succédanés de la monnaie.

La lettre de change avait abandonné tout lien avec le droit continental et la conception traditionnelle, pour se conformer à la « Currency theory ».

En moins d'un siècle le droit anglais avait rattrapé l'avance des pays continentaux et gagné plus d'un siècle sur leur évolution future.

La banque d'Angleterre a un droit exclusif et restrictif d'émettre les billets de banque.

A Londres et dans un rayon de trente miles à partir du « Royal Exchange », elle en a le monopole (1).

Hors de ce rayon, et dans un rayon de soixante-cinq miles à partir de Londres, ce droit d'émission est partagé avec les banques de moins de six personnes établies avant le 6 mai 1844 et émettant à cette date des billets en leur nom, et n'ayant pas perdu de privilège.

Hors de ce rayon, le privilège de la banque d'Angleterre est partagé avec toutes les banques établies avant le 6 mai 1844 et émettant à cette date des bil-

(1) Bank notes Act, 1828, 9, Georges IV, C. 23, S 1^{er},

lets de banque en leur nom et n'ayant pas perdu ce privilège (1).

Pour éviter que cette règle soit tournée, il est interdit aux banques non privilégiées d'émettre des lettres de change ou des billets payables au porteur et à vue et de faire l'escompte de tels effets (2).

Le droit américain adopta la théorie et les précédents anglais (3).

(1) Bank of England act. 1833, 3 et 4, William IV, C. 98, et Bank Charter act 1844, 7 et 8, Vic. C. 23.

(2) 7 et 8 Vic. C. 23, S. I.

(3) DANIEL, *op. cit.*, n° 1874.

CHAPITRE IV

Le XIX^e siècle, siècle des Codifications

Au XIX^e siècle l'histoire des Instruments négociables peut être considérée à deux points de vue.

Tout d'abord c'est à la fin de ce siècle que fut codifiée la législation relative à la lettre de change et aux billets à ordre et au porteur (1).

En second lieu, c'est au XIX^e siècle que les autres instruments négociables apparurent en droit anglais.

Il faut remarquer que ces deux faits ne sont pas indépendants l'un de l'autre. La codification, avons-nous dit (2), n'embrasse pas l'ensemble des instruments négociables, mais elle fut élaborée en contemplation de la négociabilité toute entière. Elle eut pour but principal d'en déterminer par un cas particulier une théorie générale et de mettre un terme à la controverse juridique qui divisa de nouveau au XIX^e siècle les juges du Bench et la communauté commerciale, non plus au sujet de la lettre de change, mais au sujet des nouveaux instruments commerciaux créés à cette période.

(1) B. E. A., 1882, N. I. L., 1897.

(2) *Infra*, p. 30.

La critique juridique plus exigeante qu'aux siècles passés rechercha dans l'histoire les fondements de la cessibilité des obligations d'une part et les fondements de la négociabilité d'autre part en Common Law, en Equité et en droit commercial.

On aboutit à la cessibilité absolue des actions en Common Law avec le « *Suprême court of judicature act 1873-1875* » (1) et en 1882 à la codification de la législation relative à la lettre de change.

Au début du xix^e siècle étaient instruments négociables la lettre de change, le billet à ordre ou au porteur et le billet de banque, le chèque.

Nous avons étudié leur entrée en Common Law et nous avons vu la négociabilité quitter le terrain du change pour le domaine plus vaste de la circulation (2).

Lord Mansfield venait d'analyser judicieusement les règles de la négociabilité de la « *Law Merchant* » et de doter la « *Common Law* » d'une nouvelle institution juridique extrêmement favorable au commerce.

Il avait condamné dans l'arrêt *Grant v/ Vaughan* 1764. 3 Burrow 1516, la doctrine du Chief Justice Holt au sujet de la « *Promissory Note* ». Il montra clairement que la « *Promissory Note* » n'aurait jamais dû être contestée en « *Common Law* » et que la légalité de son emploi dépendait moins de la loi de la Reine

(1) 36 et 37 Vic. C. 66, S. 25, 6, entré en vigueur le 1^{er} janvier 1875.

(2) Quant au « chèque » dont on n'a pas parlé, voir la thèse de Miss MITCHELL, Paris, Rousseau, 1927.

Anne (1) que de la coutume des marchands qui depuis la fin du xvi^e siècle faisait partie de la Common Law.

Rien, par conséquent, ne limitait plus l'extension de la négociabilité. Elle cessa d'être l'attribut des titres de change et se répandit partout où des valeurs circulaient, c'est-à-dire dans tout le droit commercial.

La période que nous étudions est la plus importante de l'histoire du développement de l'Angleterre au point de vue économique et financier (2).

C'est l'époque où le crédit public s'organise rationnellement. Le trésor anglais a besoin de titres négociables pour faire face aux difficultés financières provenant d'une dette intérieure énorme, en particulier de sa dette à court terme.

C'est aussi l'époque où l'économie du pays change d'aspect. De grandes sociétés industrielles et commerciales sont fondées pour remplacer l'entreprise individuelle limitée quant à sa surface et sa durée. Des capitaux formidables sont immobilisés pour de longues périodes. Ces immobilisations ne sont possibles qu'au moyen de titres qu'un créancier ayant besoin d'argent peut céder, vendre, négocier facilement.

Lord Mansfield s'était rendu compte de ces nécessités et laissa la négociabilité se répandre dans tout le domaine juridique.

(1) 3 et 4 ANNE, C. 9.

(2) Gaston JÈZE, *Cours de finances publiques*, 1926-27, p. 112.

Les Exchequer Bills circulaient déjà au xviii^e siècle à l'instar des lettres de change et de la monnaie.

En 1772 l'endossement d'un titre constatant un prêt à la grosse (respondentia bond) (ou bottomry bill) fut considéré comme valable en Common Law, Fenner v/ Meares 1772 (1) :

Meares avait donné un « respondentia bond » à Cox cessible par endossement. Cox endossa le titre à Fenner. Fenner intenta une action contre Meares pour recouvrer le montant de l'effet (ce fut la première espèce de ce genre).

Blackstone J. dit : « La promesse faite par Meares « est suffisante, tout ce qui a été dû à Cox est transféré par l'endossement à Fenner. Il a encouru les mêmes risques et a droit au même bénéfice. Je ne vois pas la raison pour laquelle Meares serait dans une condition meilleure parce que son créancier a changé » (2).

Jusqu'en 1800 cette doctrine de « Common Law »,

(1) 2 W. Blackstone, 1269.

(2) Les « Respondentia bonds ou Bottomry bonds » sont des instruments négociables. Le cessionnaire est dans les mêmes conditions que le porteur originaire (The Catherine, 1847, 3, Wm, Rob. 1). Quelquefois le « bottomry bill » n'est qu'une garantie collatérale de lettres de change. Si les lettres de change sont acceptées par le propriétaire du navire, le « bottomry bond » en cas d'heureuse aventure est annulé de façon à ne pas payer les intérêts maritimes qui sont plus élevés que les intérêts de charge (STAINBANK v/ SHEPARD, 1853, 17, jur. 1032 ; SMITH v/ Bank of South Wales, the Staffordshire, 1872, L. R., 48, C. 194).

qui nous l'avons vu, était admise par Bracton, ne fut jamais contestée.

Pendant 550 ans donc il fut admis en Common Law que les obligations de quelques formes qu'elles soient sont transférables si le débiteur les a créées telles.

Lorsqu'au xvii^e siècle les Cours de « Common Law » acquirent une compétence commerciale, elles adoptèrent les instruments négociables des commerçants et les façonnèrent selon leur système.

La négociabilité loin de perdre à ce changement y gagna tant au point de vue de la qualité de l'institution juridique qu'au point de vue du nombre des titres dotés de cet attribut.

La négociabilité fut reconnue toutes les fois qu'elle était conforme aux intérêts du commerce. Toutes les obligations qui naquirent sous la poussée des nécessités de l'activité humaine, soit sous forme de titres authentiques (deeds, bonds, specialties), soit sous forme de titers sous seing privé, lettres de change, etc... à l'exception malheureuse de la « Promissory note » furent déclarées transférables, cessibles par les Cours de « Common Law ».

On pourrait croire que les juges du Bench qui faisaient la loi au début du xix^e siècle, période particulièrement importante au point de vue de la négociabilité, auraient suivi l'admirable doctrine de leur prédécesseur, Lord Mansfield et auraient aidé de tout

leur pouvoir à la reconnaissance de nouveaux titres négociables.

Hélas il n'en fut rien.

En 1800, un changement désastreux se fit en « Common law ». Les juges du Bench trouvèrent que Lord Mansfield avait apporté trop de doctrines d'Equité dans la « Common Law » (1).

Lord Kenyon, le successeur direct de Lord Mansfield (2), qui selon Macleod (3), était un commonlawyer capable, mais manquait totalement de la largesse d'esprit et d'éducation de Lord Mansfield, devint un juge « of the narrowest and most gigoted type ».

Le changement de jurisprudence date de la décision relative à l'affaire : Johnson v/ Collings 1800 (4) :

Lord Kenyon jugea qu'une promesse faite par un marchand d'accepter un effet avant qu'il ne soit tiré n'était pas une acceptation valable, contrairement à l'opinion de Lord Mansfield (Pillans v/ Van Mierop 1765, 3 Burrow, p. 1669) : « Permettre ceci, dit-il, « serait admettre qu'une obligation est cessible. « Doctrine à laquelle je ne souscrirai jamais. Je ne « puis me rendre à l'avis donné dans Fenner v/ Meares » (5).

(1) Ld. MANSFIELD fut Chief Justice du banc du Roi de 1756 à 1786.

(2) Ld. MANSFIELD fut Chief Justice du Banc du Roi de 1756 à 1786.

(3) *Op. cit.*, I. p. 295.

(4) I EAST, 98 ; AMES, I, 171.

(5) *In/ra*, p. 176.

Certes, la doctrine moderne de l'acceptation n'est plus de nos jours, aussi libérale qu'au temps de Lord Mansfield. L'acceptation est obligatoirement par écrit depuis une loi de 1821 (1 et 2 Geo, IV c. 78, 2) (1).

Le dictum final de Lord Kenyon bouleversait cependant la jurisprudence de son prédécesseur. Au lieu de favoriser la négociabilité, Lord Kenyon retomba dans les mêmes errements que le Chief Justice Holt, mais il n'eut pas l'élégance de se tromper comme celui-ci en allant trop loin dans l'interprétation d'une thèse personnelle, il se trompa en interprétant d'une façon erronée la doctrine de ce magistrat.

Lord Kenyon imposa son avis à ses faibles collègues et il fut décidé que :

1^o Les obligations ne peuvent être créées cessibles en Common Law ;

2^o Que parmi les contrats par simple écriture (simple contracts), seule la lettre de change fait exception à cette règle ;

3^o Que la « Promissory Note » illégale en « Common Law » est seulement valable selon la loi de la Reine Anne (2).

4^o Que dans aucun cas les « Bonds, deeds, specialties » ou autres titres sous sceau ne peuvent être transférés.

(1) Voir également 19 et 20 Vic. C. 57, S. 6 (1856) et 41 et 42, Vic. C. 13, I (1878) et B. E. A. 1882, S. 43, I.

(2) 3 et 4 ANNE, C. 9.

Remarquons, tout d'abord, que Lord Kenyon qui croyait adopter la doctrine de Holt était en désaccord avec elle. Comment Lord Kenyon put-il déclarer qu'un titre sous sceau ne pouvait pas être cédé quand Holt s'opposa à la cession des Promissory Notes, parce qu'elles n'étaient pas sous sceau (specialties) (1) ?

Remarquons en second lieu que Lord Mansfield avait condamné formellement la doctrine de Holt dans l'affaire Grant v/ Vaughan que nous avons citée précédemment.

Les conséquences de cette nouvelle doctrine ne tardèrent pas à se manifester.

En 1810 (Glyn v/ Baker 13, East. 509) on refusa une action au cessionnaire d'un titre de la compagnie des Indes orientales (East India Company Bond) (2).

Cette décision portait un coup redoutable à la compagnie.

Aussitôt un « act » du parlement légalisa les cessions de ces titres comme en 1704 il avait été fait pour la « Promissory Note » (3).

En 1856 vint devant la chambre des Lords la célèbre affaire Bovill v/ Dixon (28 L. T. O. S. 130) :

Un marchand de Glasgow avait souscrit des billets

(1) *Infra*, p. 154.

(2) Sur l'histoire de cette compagnie voir M. le professeur Gaston JÈZE, *op. cit.*, p. 100.

(3) East India Company act., 1812, 52, Geo III c. 10.

par lesquels il promettait de livrer 1.000 tonnes de fer au porteur du document.

Ces instruments furent déclarés valables par 10 juges écossais contre 3. Ce n'était en somme que de simples billets au porteur payables en fer au lieu d'être payables en argent et bien que de telles « Promissory Notes » ne fussent pas d'un usage courant en Angleterre, elles étaient très répandues au sud de l'Europe.

Macleod dit à ce sujet après avoir rappelé que le droit écossais basé sur la Basilique admettait la cessibilité absolue des obligations : « Comment il se fit qu'un juge écossais put déclarer ceci illégal est au delà de notre compréhension ».

Appel fut interjeté devant la chambre des Lords. Lord Cranworth Chief Justice s'exprima violemment pour obtenir de la haute cour l'annulation de ces titres. Malgré ce réquisitoire la validité de l'instrument fut reconnue.

Cet arrêt ouvrait aux instruments négociables un champ d'activité nouveau en décidant que leur objet n'était pas obligatoirement une somme d'argent, mais pouvait être une chose quelconque définie quant à sa nature, qualité et quantité.

En 1858, la controverse reprit au sujet des connaissances maritimes (bills of lading).

Les « bills of lading » avaient toujours été considérés comme transférables par endossement ainsi que les

lettres de change. Il avait été jugé que le capitaine garantissait la livraison des marchandises à l'endossataire.

A cette époque, dans une série d'arrêts, il fut décidé que l'endossataire n'avait pas le droit d'intenter une action contre le capitaine si ce dernier refusait de lui livrer les marchandises, car il était dit par les juges du Bench que les obligations n'étaient pas cessibles en « Common Law ».

Mais appeler un connaissance maritime une obligation, est une erreur capitale (1) : une obligation est un droit abstrait par lequel une personne s'engage à payer une somme d'argent. L'action qui en découle ne peut être intentée que contre le débiteur. L'argent avec lequel le débiteur s'acquitte reste sa propriété jusqu'au moment où il la remet au créancier.

Quant au connaissance maritime, les marchandises qui y sont désignées ne sont pas la propriété du capitaine qui les transporte dans son bateau. Le capitaine n'est pas le débiteur de ces marchandises, il n'en est que le dépositaire (trustee ou bailee). La propriété des marchandises passe directement du consignateur (2) au consignataire et par l'intermédiaire de ce dernier aux endossataires successifs. Le dernier endossataire qui demande au capitaine du bateau la livraison des

(1) MACLEOD, *op. cit.*, II, I, p. 345.

(2) Expression admise par Littré quoique n'étant pas dans le dictionnaire de l'académie.

marchandises, est propriétaire de celles-ci. Telle était la « Common Law » avant le revirement de la jurisprudence qui débuta en 1800.

Il fut jugé alors que l'endossataire ne pouvait pas intenter une action contre le capitaine du navire en son nom (Thomson v/ Dominy (14 M et W 430).

Cet arrêt était en contradiction formelle avec la jurisprudence de Franklin v/ Neate (13 M et W 481) : une personne avait remis sa montre en garantie d'un prêt. L'emprunteur vendit sa montre à une tierce personne en transférant à l'acheteur la reconnaissance du prêteur sur gage.

Le nouveau porteur de la reconnaissance remboursa le prêt et les frais, demanda la restitution de la montre. Le prêteur refusa de rendre celle-ci à toute autre personne que l'emprunteur primitif, arguant que les obligations n'étaient pas cessibles en « Common Law ». La cour décida unanimement que le porteur de la reconnaissance avait acquis la propriété de la montre et avait le droit de poursuivre le créancier gagiste en son nom.

Les reconnaissances des prêteurs sur gages et les connaissements maritimes sont des titres de même nature. Ce sont des titres de propriété et non des obligations (« documents of title » et non « choses in action »).

En 1858 une loi modifia la jurisprudence des cours de « Common Law » à ce sujet : l'endossataire put revendiquer les marchandises désignées dans le con-

naissance en intentant contre le capitaine du navire une action en son nom (Bills of Lading amendment act 1858, 21, 22 Vic. C. 4).

En 1867 une loi vint accorder au cessionnaire d'une police d'assurance munie de clause de transfert une action contre l'assureur (policy of Insurance act. 1867, 30, 31 Vic. C.).

La même année une commission fut désignée pour préparer la fusion souhaitée de la « Common Law » et de l'« Equity », fusion qui fut opérée par la loi de 1873 (supreme court of judicature act. 36 et 37 Vic. C. 66).

Les commissaires décidèrent de scinder le droit en trois branches et de procéder par des codifications partielles. Une de ces branches fut intitulée Bills of Exchange, Bank Notes, etc...

La question de la cession des obligations, en général, était de première importance. L'Equité admettait depuis le xiv^e siècle la cession des obligations, la Common Law, au contraire, disait que les « choses in action » étaient incessibles à moins d'un accord entre le débiteur et le nouveau créancier (novation).

En Common Law on ne pouvait, en général, créer des obligations payables à ordre ou au porteur ou à un cessionnaire indéterminé, car il était admis qu'aucun rapport de droit ne pouvait exister entre le débiteur originaire et le porteur indéfini.

Tel était le stade du droit anglais relatif aux obligations au xix^e siècle.

On se demanda alors quelle était, à l'origine de la « Common Law », la véritable loi des obligations constatée par des écrits et créés transmissibles par le débiteur lui-même.

Le professeur Macleod fut chargé d'étudier la question et élaborer la théorie que nous avons étudiée au chapitre I (1).

Les commissaires pour la codification approuvèrent la doctrine de Macleod et chargèrent ce dernier de préparer un digeste de la loi relative à la lettre de change.

L'approbation des commissaires équivalait à l'approbation de la « Chambre des Lords » car les commissaires étaient tous des Lords Juges (Law Lords).

Macleod résuma la Common Law dans les trois propositions suivantes (2) :

1^o Un créancier ne peut pas transférer sa dette ou son droit d'action à un tiers sans le consentement du débiteur, de façon à autoriser le cessionnaire à poursuivre le débiteur en son nom.

2^o Mais si le débiteur consent au transfert de la dette soit verbalement, soit par écrit, la cession est irrévocable et le cessionnaire peut poursuivre le débiteur en son nom.

(1) *Infra*, p. 51.

(2) *Principles of economical philosophy*. 1872, p. 481. Le Digeste de Macleod ne fit pas l'objet d'une publication spéciale, mais fut inséré dans les *Principles of Economical philosophy*, 1872.

3^o La légalité de la Promissory Note est quelquefois supposée ne reposer que sur la loi de la Reine Anne, ce qui est erroné, car il ne peut y avoir aucun doute que les décisions qui ont provoqué la promulgation de cette loi étaient contraires à la Common Law et que la loi de la Reine Anne était inutile.

La codification de la lettre de change fut abandonnée momentanément en 1870 et tous les efforts des juristes se concentrèrent pour opérer la fusion de l'Equité et de la « Common Law », fusion qui devait rendre toute obligation cessible en « Common Law » comme elles étaient en Equité.

En 1872, fut rendue l'inexplicable décision de l'affaire *Crouch v/ Credit foncier of England* (1), qui contestait le privilège de négociabilité aux obligations du Crédit foncier malgré les pratiques constantes de la bourse.

Cette décision fut analysée soigneusement par le juge Kennedy dans l'affaire :

« *Bechuanaland Exploration company v/ London trading bank*, 1898, 2 Q. B. 658 (2) » qui démontra que le verdict fut favorable au défendeur parce que les questions avaient été posées d'une façon défectueuse.

En 1873, le suprême Court of Judicature act transportait en Common Law la doctrine de l'Equité relative à la cessibilité des obligations en général.

(1) L. R. 8 Q. B. 374, 1872.

(2) L. R. 1898, Q. B., 669,

Les obligations ordinaires sont cessibles sans le consentement ou contre la volonté du débiteur et les cessions sont efficaces contre celui-ci au moyen d'une notification.

La loi ne parla pas des obligations créées transférables par le débiteur lui-même, les lois de Common Law subsistent.

En 1875 la loi relative aux instruments Négociables fut définitivement fixée par l'arrêt de l'affaire Goodwin v/ Robarts and others (1).

Lord Cockburn revint à la conception large de Lord Mansfield et justifia son opinion en citant le rapport de M. Macleod sur l'histoire de négociabilité et de la cessibilité en Angleterre (2).

La négociabilité des titres munis de clauses de transfert fut considérée désormais comme légale en « Common law » et non plus comme valable seulement en vertu de lois spéciales de la « Statute Law ».

La codification de la loi relative à la lettre de change fut reprise par Sir Mackenzie Chalmers.

« L'idée de codifier la loi des instruments négociables » dit-il, dans l'introduction de sa troisième « édition (3), « me fut suggérée par le digest de Sir « Fitz-James Stephen : *Digest of the law of evidence*

(1) L. R. 10 Exch., 337, 1875.

(2) AMES (Goodwin v/ Robarts, p. 759, tome II).

(3) A digest of the of Bills of Exchange, Promissory notes cheques and Negotiable Securities (éd., 1896 p. XLV).

« et par celui de sir Frederic Pollock : *Digest of the law of partnership*. L'ensemble des lettres de « change, des billets et des chèques semblait former « un sujet bien isolé et je me mis au travail pour en « préparer un digeste. Je trouvai que la législation « était contenue dans quelques deux mille cinq cents cas et dix-sept lois ».

Le livre de Sir Mackenzie Chalmers fut publié en 1878 (1).

Il faut remarquer que le digeste de Sir Mackenzie Chalmers diffère sensiblement de celui de M. Macleod dont nous avons parlé précédemment.

La brochure de M. Macleod contenait un exposé historique de la loi des « bills and notes ». Le digeste de Sir Mackenzie Chalmers était un ensemble d'une centaine d'articles rédigés en forme de loi et exprimant le plus exactement possible la loi de la « Common Law » à ce sujet.

« Deux ans après la publication de mon digeste », « continue Sir Mackenzie Chalmers, « je fis une conférence sur la question de la codification des instruments négociables devant « the Institute of Bankers » (2). Mr. John Hollams, le bien connu « commercialiste, qui était présent, mit en lumière les « avantages d'une codification pour les commerçants

(1) La dernière édition parue en 1927, 9^e éd., vient d'être acquise par la bibliothèque de la faculté de droit n° 41.560.

(2) Association ou syndicat des banquiers.

« et je pense que c'est principalement sur ses indica-
« tions que je reçus de l'association des banquiers et de
« l'association des chambres de commerce la tâche de
« préparer un projet de loi sur ce sujet. Un avant-
« projet fut soumis à un sous-comité du conseil de
« l'Association des banquiers qui étudia soigneuse-
« ment les différentes parties de l'avant-projet
« traitant des usages non couverts par l'autorité judi-
« ciaire. Le projet fut présenté par Sir John Lubbock,
« le président de l'association. Après une seconde lec-
« ture à la chambre des Communes, le projet fut ren-
« voyé devant un comité de marchands, de banquiers
« et de juristes sous la présidence de Sir Farrer
« Herschell. Quelques amendements sans impor-
« tance furent apportés au projet. Sir Farrer Hers-
« chell présenta à nouveau le projet à la Chambre des
« communes. Après une troisième lecture il fut envoyé
« à la Chambre des Lords sans changement.

« A la chambre des Lords il fut renvoyé devant un
« comité sous la présidence de Lord Bramwell.
« Quelques amendements furent insérés dans le texte
« principalement à la suggestion de Lord Bramwell.
« Ces amendements furent acceptés par la Chambre
« des Communes et le projet passa sans opposition ».

Le « Bills of Exchange act » était la première loi codifiant une partie de la Common Law qui fut entrée dans le domaine de la loi écrite (statute law). Bientôt la loi relative aux sociétés de personnes fut codifiée d'après

le projet de Sir Frederic Pollock (*Partnership act 1890*). Puis ce furent le *Sale of Goods act 1893*, le *Companies Consolidation act 1908*, le *Bankruptcy act 1914* rédigé par Sir Mackenzie Chalmers. En ajoutant à ces lois les *Bills of Sales acts 1878-1882-1890 et 1891*, le *Factors act 1889*, les *Carriers acts 1830-1921*, le *Merchant shipping act 1894* et le *Money Lender act 1900*, ne peut conclure que tout le droit commercial anglais est passé de la Law Merchant à la Statute Law par l'intermédiaire de la Common Law.

Avant le Bill of Exchange act 1882 les essais de codification antérieurs avaient toujours été malheureux.

Le succès de la codification de la loi des lettres de change est dû aux sages prescriptions données par Lord Herschell (1) : « Un projet de codification doit
« tendre à reproduire la législation existante aussi
« exactement que possible, que cette législation appa-
« raisse comme bonne, ou mauvaise ou indifférente.
« Si une règle de droit est véritablement douteuse,
« que le rédacteur tranche la difficulté en premier
« ressort et qu'il se conforme dans sa décision à l'idée
« directrice ou plan général du projet. Si une disposi-
« tion coutumière est anormale ou mauvaise, le meil-
« leur système consiste à bien la mettre en évidence :

(1) CHALMERS, *op. cit.*, introduction 1896, p. XLIV, XLVII et CHALMERS, *Notes sur les récents progrès de la codification en Angleterre*, traduction de M. LÉVY-ULLMANN (bulletin de la Société de législation comparée, t. 24, 1894-1895, p. 292, 299).

« il y a alors quelques chances qu'elle soit modifiée.
« Si tout le monde consent au changement, il n'y a
« plus de difficulté.....

« Si un projet propose des innovations législatives,
« il y a de grandes chances qu'il rencontre une oppo-
« sition violente.....

« La codification d'après ces principes n'est pas
« définitive. Il est toujours plus aisé d'amender une
« loi écrite, qu'une loi coutumière ».

La loi de codification de 1882 innova peu.

Les principales innovations virent des changements
qui furent nécessaires pour arriver à l'unification du
droit du change en Angleterre et en Ecosse.

« Comme la loi écossaise des instruments négociables,
« dit Sir Mackenzie Chalmers (1), différerait par certains
« détails de la Common Law anglaise, le projet de
« codification primitif ne devait s'appliquer qu'à
« l'Angleterre et à l'Irlande.

« Le premier travail du comité spécial fut de
« demander l'opinion du Shériff Dove-Wilson, de
« grande autorité en droit commercial écossais. Ce
« dernier mit en lumière les différents points de droit
« qui seraient modifiés par le projet s'il était appliqué
« en Ecosse. A trois exceptions près les différences
« étaient insignifiantes. Le comité résolut d'appliquer
« la loi à l'Ecosse et le Shériff Dove-Wilson entreprit

(1) Digest, 1896, introduction XLVI.

« l'élaboration des amendements nécessaires. Le droit « écossais fut conservé pour l'Ecosse exclusivement, « dans trois cas. Quant aux autres différences la règle « écossaise fut, soit adoptée en Angleterre, soit la « règle anglaise en Ecosse ».

Dans ces conditions la codification est-elle une bonne chose en Angleterre, vaut-elle les efforts qu'elle coûte, le droit anglais est-il à point pour une codification (1) ?

Certes, le droit anglais dans son ensemble n'est pas à point pour une codification générale. M. Lévy-Ullmann nous rapportait dernièrement, au cours de l'une de nos nombreuses entrevues, une conversation qu'il avait eue avec le professeur Lee, de Londres, à la suite d'une conférence sur l'avant-projet du Code des obligations franco-italien à laquelle ce distingué professeur avait assisté (2) : « Une pareille codification, « disait le professeur anglais, est absolument impos- « sible en Angleterre en ce moment. Le droit anglais « des personnes et de la propriété n'est pas à point « pour une codification ».

La loi de la propriété (Law of property) fut codifiée par une loi de 1922 (Law of property act 1922) (3).

(1) Voir ALLEN, *Law in the making*, Oxford, 1927.

(2) Cours de doctorat, 1928-1929.

(3) Sur cette question voir l'article de R. R. A. Walkir. Esq. B. A. L. L. B. ; *The English property legislation of 1922-1926* » dans le *Journal of the society of Comparative legislation*, février 1928, 3^e série, vol. X, part. I.

Cette loi fut modifiée en 1925 et en 1926.

Law of property act 1925.

The administration of estates act 1925.

The Settled land act 1925.

The Trustee act 1925.

The Land Charges act 1925.

The Land Registration act 1925.

The Supreme Court of Judicature act 1926.

Et The Law of property amendment act 1926.

La multitude des retouches qui ont été apportées à la loi de 1922 montre que cette dernière n'était pas au point.

En droit commercial, au contraire, il nous semble qu'il en est différemment.

Les codifications de droit commercial, avons-nous vu, se sont multipliées à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Sir Mackenzie Chalmers dans la préface de sa troisième édition 1890, disait : « La loi en vigueur depuis
« plus de huit ans peut être estimée quant à ses résultats. Les marchands et les banquiers disent qu'il
« leur est d'une grande utilité d'avoir toute la législation relative aux lettres de change, aux billets et
« aux chèques contenue dans une loi de cent articles.
« Quant aux difficultés particulières qui surgissent,
« il est rarement nécessaire de rechercher le droit au delà de la loi de 1882. Ce doit être aussi d'un avantage
« considérable pour les étrangers que d'avoir le droit

« anglais relatif à ce sujet sous une forme accessible ».

Sir Mackenzie Chalmers en 1894 reprenait dans une conférence à l'Oxford law Club (1) sur les récents progrès de la codification en Angleterre, les principaux mérites de la codification en droit commercial.

« En premier lieu les colonies suivent de près la « législation anglaise, et l'unité de législation se fait « dans tout le monde anglo-saxon ».

Nous avons vu précédemment que le B. E. A. 1882 avait été adopté non seulement dans toutes les possessions anglaises, mais encore aux Etats-Unis d'Amérique.

En 1918, M. James Edward Hogg parlant du Partnership act 1890 concluait que cette loi avait été adoptée dans tout l'empire à quelques différences près (2).

« Le commerce, disait Sir Mackenzie Chalmers, est « éminemment international et la commodité pour les « commerçants qui font des affaires avec les diffé- « rents pays, d'avoir un système de droit stable et « concordant, saute aux yeux.

« L'idéal de la loi commerciale a été rappelé par « Lord Mansfield dans son jugement relatif à l'affaire :
« Luke v/ Lyde II Burrow 887. — Citant Cicéron :
« Non erit lex alia Romae, alia Athenis, alia nunc,

(1) *Infra*, p. 190, note (1) (notes sur les récents progrès de la codification en Angleterre, traduction de M. LÉVY-ULLMANN.

(2) Partnership law in the Empire, *Journal of the Society of comparative legislation*, décembre 1918, p. 233.

« alia post hac, sed et apud omnes gentes et omnitem-
« pore una eademque lex obtinebit ».

« Si la codification des lois anglaises tend à créer
« une législation uniforme dans tous les pays de lan-
« gue anglaise, c'est là, en tout cas, un résultat hau-
« tement appréciable et qui semble justifier les efforts
« dans cette voie.

« En second lieu, si un texte de codification est
« soigneusement rédigé, il doit formuler une règle
« applicable à la grande majorité des cas.

« La loi doit être simple, claire et ne pas prévoir
« trop de cas particuliers.....

« La vieille génération des magistrats qui fondèrent
« et formèrent notre droit commercial l'avait bien
« compris.

« Willis J. en 1786, dans Lookyer v/ Ofley (East
term Reports I, p. 259) s'exprimait ainsi : « le point
« capital est la certitude. C'est pourquoi il est néces-
« saire à la Cour de formuler quelques règles, et il im-
« porte plus que la règle soit claire et certaine qu'elle
« ne vise telle ou telle espèce ».

« Le perdant », ajoute Sir Mackenzie Chalmers « ne
« devait pas partager l'avis de cet honorable juge ».

« La codification n'est pas exempte de fautes, mais
« il est plus facile et moins coûteux de modifier une
« loi que de modifier une coutume jurispruden-
« tielle ».

Depuis 1882, le B. E. A. prouva qu'il était une inno-

vation heureuse. Il ne fut modifié que dans quelques détails sans importance.

Le régime fiscal fut modifié à plusieurs reprises :

The revenue act 1883, 43 et 47 Vic. C. 55 S. 17.

Stamp act 1891, 54 et 55. Vic. C. 39.

Finance act 1899, 62 et 63. Vic. C. 9, S. 10.

Finance act 1918, 8 et 9 Geo. V, c. 15 part. 4 S. 30.

La procédure de saisie-arrêt des instruments négociables fut organisée par the County Courts act 1888, 51 et 52, Vic. C. 43, S. 147.

En 1906, le chèque barré fut institué par le Bills of Exchange (Crossed cheques) act 1906-6. Edw. VII, c. 17.

Des modifications de détail furent apportées par :

Le Companies Consolidation act 1908, 8 Edw. VII, c. 69, S. 63 et 77.

Le Bankruptcy act 1914, 4 et 5, Geo. V, C. 59, Sch. I, R. II et sch. II, R. 19.

Bills of Exchange (time of Noting) (1) act 1917, 7 et 8 Geo V, c. 48.

Ce tableau montre que rien d'important n'a été modifié dans la loi de 1882 : les bonnes lois ne se répètent pas.

Les juges adoptèrent la loi écrite avec satisfaction. Lord Herschell définit la position de la jurisprudence par rapport aux codifications dans l'arrêt :

(1) Heure des protêts.

Vagliano Brothers v/ Bank of England 1891 (1).

« La façon exacte de se comporter avec une loi
« telle que celle de 1882, qui prétend codifier la loi des
« Negotiable Instruments » est d'examiner tout d'abord
« le texte de la loi et de se demander quelle en est la
« signification naturelle sans se laisser influencer par
« des considérations dérivant de l'état de droit anté-
« rieur sans en déduire que rien n'a probablement été
« changé, et sans interpréter le texte de la loi confor-
« mément au droit antérieur.

« Si une loi a la prétention de codifier une branche
« particulière de droit, on doit la traiter comme il
« vient d'être dit, sans quoi son utilité disparaît entiè-
« rement et le but qu'elle vise est manqué.

« Le but d'une telle loi est que sur le point de droit
« dont elle s'occupe elle soit précise par l'interpréta-
« tion seule de son texte, sans avoir besoin de parcou-
« rir un nombre plus ou moins considérable d'arrêts
« antérieurs. Je suis loin d'ailleurs d'affirmer que l'on
« ne doit jamais se référer au droit antérieur pour
« interpréter les dispositions du Code : soit au cas où
« une règle du Code n'est pas claire, soit pour un Code
« comme celui des instruments négociables, dont les
« mots ont acquis un sens technique avant la codifi-
« cation et qui ont passé dans le Code avec cette signi-
« fication. Enfin ce que je voudrais dire, c'est que le

(1) 60 L. J. Q. B., 145, 64, L. T. 353.

« premier pas à faire est d'interpréter le texte de la
« loi et de ne faire appel aux décisions antérieures que
« sur des points de droit qui ne seraient pas prévus.

« La loi des instruments négociables ne prétendait
« pas seulement codifier la loi existante mais préten-
« dait sans aucun doute innover sur certains points.
« C'était moins un exposé du droit existant que la
« promulgation d'une législation nouvelle ».

Deux arrêts récents de la Chambre des Lords confirment cette opinion.

Gerard Mac Donald and Co v/ Nash and Co 1924, A. C. 625 H. L.

Jones Ltd v/ Waring and Gillow Ltd. 1926, A. C. 670 H. L.

Tout en conservant l'aspect d'une simple causerie (caractère spécifique des jugements anglais), ces arrêts appuient leur argumentation sur les articles de la loi de 1882.

On y cite des arrêts antérieurs mais un peu à la façon des avocats français, non pour prouver le droit mais pour illustrer l'interprétation des dispositions de la loi.

Aux Etats-Unis la législation relative aux lettres de change et billets à ordre ou au porteur fut confiée par le « Negotiable Instruments law » 1897, qui imite de très près la loi anglaise de 1882 (1).

Cette loi eut un sort aussi satisfaisant que son modèle.

(1) Sur la confection de la loi, voir BRANNAN, *op. cit.*, introduction, éd. 1920, p. 1 et notre introduction, p. 12.

CHAPITRE V

Les Instruments Négociables autres que les lettres de change, les billets, les billets de banque, les chèques

Les Instruments négociables autres que les lettres de change, billets à ordre ou au porteur, billets de banque, chèques (1), furent reconnus comme négociables en droit anglais au cours du xix^e siècle.

La loi relative à ces titres est, au point de vue de la négociabilité, la même que la loi de la lettre de change contenue dans les codifications de 1882 pour l'Angleterre et de 1897 pour les Etats-Unis.

On ne peut pas dire cependant que ces codifications englobent la législation de l'ensemble des Instruments négociables.

La loi, qui les régit spécialement, est encore imparfaitement développée et par conséquent impropre à une codification (2).

Le meilleur plan à adopter pour leur étude est

(1) L'étude du chèque ayant été faite par Miss MITCHELL, *Le chèque dans les pays anglo-saxons*, thèse Paris, 1927, tome 32, n'a pas été reprise dans cet ouvrage.

(2) CHALMERS. *op. cit.*, 9^e éd., 1927, p. 371.

d'examiner les décisions les plus importantes relatives à chaque espèce d'instrument.

L'histoire de leur développement jusqu'en 1875 a été retracée dans l'arrêt « Goodvin v/ Robarts and others L. R. 10 Exch. 337, 1875 » par le Chief Justice Cockburn.

La négociabilité, en général, a été définie par Lord Blackburn J. dans :

Crouch v/ Credit Foncier of England L. R. 8 Q. B. 374, 1872 :

« Il peut être donné comme une règle sûre, que lorsqu'un instrument est, selon la coutume du commerce, transmissible par tradition ainsi que de l'argent monnayé, et que le porteur « pro tempore » peut intenter une action en justice en se basant sur lui ; cet instrument a droit au qualificatif de négociable, et la propriété de l'instrument passe au cessionnaire de bonne foi bien que la cession n'ait pas eu lieu en marché ouvert. Mais si l'une quelconque des conditions indiquées fait défaut, c'est-à-dire s'il n'est pas transmissible selon la coutume des marchands, ou si, bien que transmissible, sa nature est telle qu'une action ne peut pas être basée sur lui par un porteur « pro tempore », il n'est pas un instrument négociable. La propriété du titre ne sera pas transférée par tradition au tiers porteur de bonne foi si le cédant n'a pas lui-même un titre de propriété inattaquable et si la cession n'a pas eu lieu en marché ouvert ».

Cet exposé demande deux explications :

1^o Un instrument peut être rendu négociable par une loi.

2^o Les titres au porteur des gouvernements étrangers sont, sans aucun doute, négociables. Le porteur ne peut cependant pas intenter une action contre le gouvernement étranger :

Twycross v/ Dreyfus, 1877, 5 Ch. D. 206, C. A., page 616 (1).

Quant aux instruments étrangers transmissibles selon la coutume commerciale, il est à noter que le caractère négociable est un avantage (2) accordé par le marché monétaire anglais et non par la loi du lieu où le titre est émis.

Picke v/ London and County Bank 1887, 18 Q. B. D. 15, C. A.

Nous étudierons les principaux instruments NÉGOCIABLES indiqués dans notre introduction selon l'ordre dans lequel ils furent reconnus en droit anglais.

I. — Exchequer and Treasury Bills

I. Exchequer Bills ou Bills of Credit (3).

Ce sont les bons de l'Echiquier qui furent créés en

(1) L'explication en est peut-être que l'impossibilité de poursuivre le gouvernement étranger est une impossibilité de droit public et non une impossibilité due à un vice de la propriété du porteur (CHALMERS, *op. cit.*, éd. 1927, p. 372.

(2) « Incident ».

(3) JÈZE, *Cours de Finances publiques*, 1926-1927, p. 83.

1696 par le Chancelier de l'Echiquier Charles Montague pour faire face aux dépenses de la guerre avec la France (1) et à la crise monétaire amenée par la refonte de la monnaie à laquelle on procédait.

Ils furent institués par la loi 7 et 8 William III C. 31, 27 avril 1696.

Voici le libellé d'un Bill of Credit émis le 26 avril 1697 et signé par un auditeur de l'Echiquier Sir R. Howard (2).

N° 188

Echiquier, 16 avril 1697

En vertu d'un acte du parlement passé dans la 8^e année du règne de Leurs Majestés le présent billet donne au porteur droit à £ 5, devant être accepté pour tous paiements aux receveurs ou collecteurs des droits d'aides, impôts ou subsides pour le service de la guerre pour l'année 1697 (sauf toutefois l'aide de trois shillings) devant être reçu et acquitté par lesdits receveurs et collecteurs sous les pénalités contenues dans ledit « act ».

R. Howard

1 farthing par jour
d'intérêt.

L. S.

Quelquefois la clause de transfert est :

« Ce billet donne droit à..... ou à son ordre, au paiement de..... ».

(1) La Guerre fut déclarée par Guillaume d'Orange et la Reine Marie le 13 février 1689.

(2) *Cours de Finances publiques*, 1926-1927, p. 84.

Tant que le blanc n'est pas rempli, le billet est un titre au porteur, transmissible par tradition comme de l'argent monnayé. Mais dès que le blanc est rempli du nom d'une personne, il devient un titre à ordre et transmissible par endos et tradition.

Les *Exchequer Bills* furent réglementés de nouveau par la loi de 1808, 48 Geo. III, C. I.

Cette loi fut abrogée par l'*Exchequer Bills and Bonds act 1866*, 29 et 30. Vic. C. 25 qui institua une nouvelle réglementation.

Cette dernière loi fut complétée par :

1^o *The Treasury Bills act 1877*, 40 et 41, Vic. C. 2.

2^o *The National Debt act 1898*, 52 et 53, Vic. C. 6.
S. 5.

3^o *The Finance Act 1916*, 6 et 7 Geo V. C. 24 S. 62 et Sch. 2.

Les *Exchequer bills* n'étaient pas comme les *Treasury Bills* modernes, des bons à court terme et à échéance fixe, c'était en réalité du papier-monnaie portant intérêt.

Leur caractère négociable dépend des arrêts.

Ce caractère leur fut reconnu pour la première fois en 1820.

Wookey v/ Pole (4. B and Ald. I) :

« Un « *exchequer Bill* » en blanc fut remis entre les
« mains de A pour être vendu. Celui-ci, au lieu de le
« vendre, le déposa chez son banquier qui lui avança
« la somme indiquée sur le billet.

« A fit faillite.

« Il fut jugé que le propriétaire du billet ne pouvait pas revendiquer le titre contre le banquier. La propriété de ces billets, comme s'il s'agissait de billets de banque ou de lettres de change endossées en blanc, était transmise par simple tradition ».

En 1848, la question fut posée de nouveau dans l'affaire « Brandao v/ Barnett (12 Cl et F. p. 805) :

Un individu se présenta à une banque porteur « d'exchequer bills » en blanc. Le banquier lui ouvrit un compte et sur cette garantie lui fit une avance. Il se trouva que le porteur des titres aurait dû les déposer pour le compte du demandeur, dont il était le préposé, au lieu de les déposer sous son nom.

Malgré ce vice, le banquier put se considérer comme ayant un droit de gage sur les titres.

Il fut jugé : « que le véritable propriétaire de titres ne pouvait les revendiquer contre le banquier, car la propriété des « Exchequer et Treasury bills », comme pour les billets de banque et les lettres de change endossés en blanc, était transmise par simple tradition ».

II. Treasury Bills.

De nos jours les Treasury Bills ont presque entièrement remplacé les Exchequer Bills (1).

Voici un modèle de Treasury Bill.

(1) JÈZE, *op. cit.*, p. 212 et l'excellente bibliographie annexée.

Per Acts 40 Vict. C. 2, and 52 Vict. C. 6.

Echéance.....

A. 000.00.1.

A. 00000.1.

L. st.....

Londres.

Ce Treasury bill donne droit à ... ou à son ordre, au paiement de L. st..... à la banque d'Angleterre, sur le fonds consolidé du Royaume-Uni, le

Secrétaire de la Trésorerie de S. M.

Les Treasury Bills furent institués par le Treasury Bills act 1877 (40 et 41. Vict. C. 2, S. 8) modifié par les National Debt acts 1889 (v. 52 et 53 Vic. C. 6) et 1904.

La réglementation d'émission est contenue dans le règlement du 31 mai 1889.

Les Treasury Bills furent émis à partir de 1879.

Ce sont des titres à court terme généralement ayant un délai de circulation inférieur à 12 mois, porteurs d'un intérêt qui ne peut être inférieur à 5 0/0 et dont le taux varie suivant les difficultés de l'émission. Les Treasury Bills font partie de la dette flottante du pays et sont considérés comme du papier commercial ordinaire.

Leur caractère négociable dépend des deux arrêts cités précédemment (1).

(1) WOOLKEY v/ POLE, 4 B, et ALD, I; BRANDAO v/ BARNETT, 12 Cl. et F., p. 805.

Pendant la guerre, comme la Banque d'Angleterre (1) ne pouvait pas émettre du papier-monnaie selon ses besoins, on tourna la difficulté en mettant en circulation des titres spéciaux que l'on appela : Treasury Currency Notes.

Ce sont ces titres au porteur et monnaie légale dans tout le Royaume-Uni.

Des Treasury Currency Notes de £ 1 et de 10 furent autorisés et réglementés par le Currency and Bank Notes act 1914. 4 et 5 Geo. v. C. 14 modifié par les :

1° Currency and Bank Notes amendement act 1914, 4 et 5, Geo V., C. 72.

2° Finance act 1915-5, 5 et 6 Geo. V., C. 62, S. 27.

3° Gold Standard act 1925, 15 et 16 Geo V, C. 29.

« Bills of Credit » américains

Aux Etats-Unis, les états peuvent émettre des Bills of Credit si leur constitution le leur permet.

Un Bill of Credit est un titre négociable créé en vue de circuler comme de la monnaie.

La définition de ces titres et l'analyse de leur nature juridique se trouvent dans :

« Craig v/ State of Missouri 4. Pet. 411, 1830.

Les sociétés commerciales ou autres personnes

(1) A cause du rapport qui doit exister entre l'encaisse et le nombre des billets de banque.

morales peuvent émettre de semblables billets « *Briscoe v/ Bank of Kentucky* II Pet. 328 (1).

Public and Commercial Documents
Bonds, Debentures, Debenture-Bonds

L'esprit créateur de la finance et du commerce modernes jeta dans la circulation depuis le commencement du xix^e siècle une quantité formidable de titres qui sont passés tout de suite au premier rang des instruments négociables : les Bonds, les Debentures, les Debenture-Bonds.

Ce sont des titres à ordre ou au porteur.

Traduire ces expressions ou même sans les traduire les définir d'une façon précise, est tâche difficile. La terminologie anglaise n'est pas rigoureuse. Le terme générique est Bond qui englobe l'ensemble des titres et que l'on emploie soit pour éviter des répétitions dans le texte d'un arrêt, soit pour désigner un titre dont on ne cherche pas à préciser la nature, par exemple, un titre d'un gouvernement étranger (2).

Le terme Debenture est plus mystérieux encore. D'après Halsbury's Laws of England (3), il est impossible de donner une définition exacte de « Deben-

(1) DANIEL, *Negotiable Instruments Law*. *Corpus juris*, dictionnaire encyclopédique de droit américain sous la rubrique : Bills of Credit.

(2) Stroud's judicial dictionary — au mot bond, et *infra* p. 9.

(3) Dictionnaire de droit anglais très complet publié de 1907 à 1917.

ture », car il y a plusieurs sortes de titres appelés ainsi :

« Une debenture, dit-il, est un titre qui crée ou « reconnaît une dette. Dans la pratique on associe le « mot Debenture » au mot « Company ». Les « Debentures » sont donc généralement des Obligations des « Sociétés par actions.

« On trouve cependant des « Debentures » créées par « des Clubs ou même des individus ».

Le juge Lindley dans *British India Steam Navy Co v/ Inland Revenue Commissioners*, 1881, 7 Q. B. D. 165, p. 173, dit :

« Vous pouvez avoir : 1^o des Mortgage debentures, « qui contiennent des charges hypothécaires sur des « immeubles.

« 2^o Des Debentures qui sont des « Bonds » (1).

« 3^o Si le titre est sous sceau, ce sera une « Debenture-Bond ».

« 4^o Il y a des « Debentures » qui ne sont que des « reconnaissances de dettes.

En 1892, dans l'affaire *English and Mercantile Investment trust Ltd. v/ Brunton* 2 Q. B. D. 700, on analysa une fois de plus les différentes significations du mot « Debenture ».

« 1^o Une Debenture peut être une simple reconnaissance de dette.

(1) Sens donné précédemment.

« 2° Un titre reconnaissant une dette avec charge
« d'hypothèque sur l'avoir immobilier de la société.

« 3° Un titre reconnaissant une dette avec charge
« hypothécaire et condition de ne pas émettre d'autres
« titres qui seraient privilégiés par rapport à ceux-
« ci ».

Malgré ces imprécisions terminologiques, la pratique des affaires assigna au mot « Debenture » une signification qui s'écarte peu des deux dernières définitions de l'arrêt de 1892. English, etc... v/ Brunton, 2, Q. B. D., p. 700.

« Les Debentures » sont généralement données en paiement de « travaux de construction », dit l'arrêt de l'affaire Macfarland v/ Saint Césaire, 2. Montr. Q. B. 165.

La Debenture n'est pas un titre obligatoirement sous sceau et au début de leur circulation l'apposition d'un sceau était considérée comme détruisant le caractère négociable du titre (1). Puis lorsque au milieu du xix^e siècle, de grandes sociétés de capitaux détinrent la plus grande partie des affaires commerciales et industrielles, on sentit le besoin de confirmer la signature illisible de quelques fondés de pouvoir par le sceau, la griffe des sociétés.

Les Debentures émises par les grandes sociétés furent scellées comme des titres authentiques. On admit que le sceau ne détruisait plus le caractère du

(1) Crouch v/ Credit Foncier of England. L. R. 8, Q. B., 374, 1872.

titre, titre qui était essentiellement négociable (1).

On les appela Debenture-Bonds.

Si un instrument émis en tant que Debenture est en substance une Promissory Note selon la définition de l'article 83 du B. E. A. 1882, tout obstacle à sa négociabilité tiré du fait que l'instrument est sous sceau semble disparaître du fait de l'article 91 de cette même loi :

Article 91, § 2 : *en cas d'une « corporation » (2) quand selon cette loi un instrument ou un écrit doit être signé, il est suffisant que l'instrument ou l'écrit soit scellé du sceau de la société.*

II. — Les Titres Coloniaux et Etrangers (Colonial and foreign bonds)

Ce sont les titres des compagnies coloniales qui furent les premiers reconnus comme négociables en « Common Law ».

Le caractère négociable de ces titres fut contesté en 1811 dans l'affaire *Glyn v/ Baker* 1811 (13 East 509).

C'était au moment du revirement jurisprudentiel de la Common Law relatif à la cessibilité et à la négociabilité des titres de dettes.

(1) *GOODWIN v/ ROBERTS*, L. R., 10, Exch. 337, 1875.

(2) Une « corporation » est un groupe de personnes qui forment un corps, une « persona » légale distincte des individus qui la composent créée pour une durée indéfinie ayant le pouvoir de posséder, de faire des contrats, d'estimer en justice.

C'était un titre de la compagnie de l'Inde orientale qui était en jeu dans l'affaire précitée.

La Compagnie de l'Inde Orientale qui existait depuis 1600 était une compagnie coloniale à charte avec privilège de commerce accordé pour un certain nombre d'années (1).

Lord Ellenborough dit : « Ces titres ne sont pas « négociables parce qu'ils se distinguent des lettres de « change et des titres de cette nature pour lesquels la « propriété est transmise d'après la loi commerciale « par endossement ou tradition, ce qui n'est pas leur « cas ».

Cet état de droit pouvait nuire grandement à la société et à l'Etat qui était endetté envers elle : aussi une loi de 1812, 51 Geo III, C. 63, vint rétablir la jurisprudence d'avant 1800.

Un cas récent (1904) confirma le caractère négociable des titres coloniaux.

A. G. v/ Glendining 92, L. T. 87 : Il fut jugé qu'un titre contenant une charge hypothécaire sur la colonie, négociable d'après la législation de cette colonie, était négociable en Angleterre.

Puis ce furent les titres étrangers qui furent reconnus comme négociables en Common Law, par l'arrêt : Gorgier v/ Mierville 1824 (3 B et C 45) (2) : « Des bons du gouvernement prussien payable au porteur furent

(1) JÈZE, *op. cit.*, p. 100.

(2) AMES, II, 758.

mis en gage frauduleusement par le préposé des demandeurs.

Preuve fut faite que ces bons étaient considérés comme négociables sur le marché monétaire de Londres.

Il fut jugé que la propriété de ces titres était transmise par tradition comme lorsqu'il s'agit de billet de banque, de bons de l'Echiquier ou de lettres de change payables au porteur et que par conséquent le demandeur ne pouvait pas revendiquer les titres contre le créancier gagiste de bonne foi.

Dans l'affaire *Lang v/ Smith* 1831 (7 Bing. 284, p. 293) (1) : « Il s'agissait de titres de la ville de Naples appelés « *Borðeraux* » avec des coupons joints aux titres.

« Le préposé du demandeur mit en gage les titres
« en question sous son nom, mais sans les coupons. Le
« jury déclara que les bons n'étaient pas négociables
« sans les coupons.

« Il fut jugé que le demandeur pouvait revendiquer
« les bons contre le créancier gagiste ».

Dans l'affaire *Attorney General v/ Bouwens* 1838 (M et W 171, p. 190) : « Il s'agissait de savoir si l'on devait en Angleterre, payer des droits de succession sur des titres au porteur russes et danois. Preuve fut faite que ces titres étaient traités comme ces instru-

(1) Cité dans *GOODWIN v/ ROBERTS*.

ments négociables sur le marché monétaire anglais. Ces titres faisaient donc partie de l'actif du défunt.

« Tous ces instruments », dit Lord Abinger, « ont été créés en vue de devenir objets de vente facilement transmissibles de main en main ».

Dans *Picker v/ London and County Bank* 1887 (18 Q. B. D. 155, p. 518) ; il s'agissait de bons du gouvernement prussien, volés au demandeur et mis en gage chez les défendeurs.

Ces bons avaient été émis avec des coupons séparés. Il fut prouvé qu'en Prusse ces bons étaient considérés comme négociables sans les coupons, mais preuve fut faite qu'il n'en était pas ainsi sur le marché anglais.

Il fut jugé « que les titres n'étaient pas négociables » et que le demandeur pouvait les revendiquer ».

« Si tout ce qui peut être prouvé » dit Lord Esher « est que selon la loi et la coutume de Prusse ces instruments sont négociables, la réponse en est que les Cours anglaises et que les marchands anglais ne sont pas liés par les lois et par les coutumes de Prusses » (1).

Dans *London and County Bank v/ River Plate Bank* 1888 (21 Q. B. D. 535 C. A.) des bons étrangers négociables furent volés aux défendeurs par leur propre directeur et mis en gage chez les demandeurs.

(1) Pareillement *WILLIAMS v/ Colonial Bank*, 1888, 38 ch. d. p., 404.

Plus tard, le directeur de la River Plate Bank obtint frauduleusement la restitution des titres et les rendit à sa Banque.

Il fut jugé « que les défendeurs avaient le droit de « garder les bons ainsi restitués ».

Dans *Sheffield v/ London Joint Stock Bank* 1888 (13 app. Case 333), « un prêteur d'argent fit une avance sur titres et autres garanties au demandeur. Le prêteur mit ces titres en dépôt dans une banque pour s'assurer un compte courant important, puis fit faillite. La banque prétendit conserver les titres appartenant au demandeur, en compensation de la balance débitrice du prêteur.

Il fut jugé que la banque ne pouvait pas maintenir sa prétention, que les titres soient négociables ou non, car elle savait que les titres n'appartenaient pas à son client.

Le demandeur fut autorisé à recouvrer les titres lui appartenant après avoir payé à la banque ce qu'il devait au prêteur.

« La banque savait », dit Lord Macnaghten, « que « dans la plupart des cas, sinon toujours, les titres « déposés par son client ne lui appartenaient pas. « Cette connaissance dérivait de la nature même « de l'activité de son client ».

Dans *London Joint Stock Bank v/ Simmons* 1892 (17. A. C. 201) un agent de change déposa dans une banque des titres remis en dépôt par ses clients.

L'agent de change fit faillite.

Il fut jugé « que la Banque avait le droit de garder
« les titres qui garantissaient une avance consentie à
« l'agent de change, la Banque étant un tiers porteur
« de bonne foi, d'instruments négociables ».

Dans *Venables v/ Baring Brothers* 1892 (3 ch. 527),
des titres au porteur d'une compagnie de chemin de
fer américain furent volés au défendeur.

Le vol de ces titres fut publié selon la loi.

Les demandeurs sont des banquiers français qui,
de bonne foi, ont consenti une avance à un client sur
ces titres.

Il fut jugé « que les banquiers avaient un juste
« droit sur les titres et sur les intérêts échus, puisque
« à l'époque où ils les reçurent ils n'avaient pas con-
« naissance du vol ».

Dans *Twycross v/ Dreyfus* 1887 (5 ch. D. 605
C. A. p. 616) « il s'agissait de titres émis par le gou-
« vernement du Pérou par l'intermédiaire de « Drey-
« fus brothers » leurs représentants anglais, et
« garantis par des importations de guano.

« Il fut jugé qu'on ne pouvait pas intenter d'action
« contre Messieurs Dreyfus brothers.

« La loi de ce pays », dit Jessel M. R., « ne permet pas
« aux tribunaux de ce pays d'intenter une action
« contre un gouvernement étranger. Ces titres ne sont
« donc rien autre que des engagements d'honneur ».

James L. J. ajouta : « Vous ne pouvez poursuivre le

« gouvernement Péruvien et ce serait une prétention
« monstrueuse que de permettre de poursuivre ce
« gouvernement étranger indirectement en la personne
« de son représentant ».

Telle est dans ses grandes lignes la loi applicable à ces instruments négociables.

III. — Srips

Les Srips sont des certificats provisoires remis aux souscripteurs de titres au porteur en attendant la confection des titres définitifs (1).

Les Srips au porteur sont des instruments négociables, car il n'y a pas de différence entre les srips et les bons eux-mêmes.

Dans la célèbre affaire Goodwin v/ Robarts 1875 (L. R. 10 Exch. 337) il s'agissait de srips :

« En 1870 le gouvernement Russe lança un emprunt
« et chargea la banque Rothschild (2) de placer les
« titres. Messieurs Rothschild émirent des srips pour
« des titres de £ 100. Les srips devaient être considérés
« comme reçus : 1^o des vingt premières livres sterling
« payées en acompte sur les titres ; 2^o des paiements
« ultérieurs à leurs échéances successives. Le porteur
« des srips, le montant des titres totalement versé,
« devait recevoir les titres définitifs ».

(1) HALSBURY, *op. cit.*, II, p. 569.

(2) Banque Rothschild de Londres.

Il est intéressant de remarquer que c'est à propos de scrips que les règles de la négociabilité moderne furent fixées quant aux valeurs mobilières.

IV. — Les « Debentures »

Nous avons vu que dans la pratique on associait généralement le mot « Debenture » au mot « Company ».

Les « Debentures » sont donc des Obligations ou selon la formule anglaise, forment le capital emprunt d'une société par actions (Loan Capital) par opposition au capital action de cette société constituée par les « Shares ».

En 1890, Sir Mackenzie Chalmers (1) écrivait :
« Sans aucun doute, une debenture n'est pas un instrument négociable et ne peut être cessible que selon la loi de Common law relative aux obligations ordinaires (2).

« Mais la question doit être examinée en se référant à la forme du titre, à la coutume du marché monétaire, aux faits de chaque espèce. Suivant les cas on peut conclure que tel titre est négociable. Puis on doit noter qu'un instrument qui ne serait pas négociable au sens propre du mot, peut jouir d'une certaine

(1) *Op. cit.*, 319, l'édition de 1927 répète cette assertion.

(2) *Suprême court of Judicature act 1873.*

« négociabilité quant à l'inopposabilité des exceptions vis-à-vis de certaines personnes privilégiées ».

C'est ce qu'on appelle en Angleterre la *Negotiability by estoppel* (négociabilité de forclusion).

Il y a deux sortes de *Debentures* :

1^o Les *Registered Debentures* ou obligations nominatives, qui ne sont pas des instruments négociables.

2^o Les *Debentures to bearer*, obligations au porteur qui sont des instruments négociables.

Les *Debentures* sont des titres par lesquels une société par actions reconnaît une dette et s'engage à payer une somme déterminée, à une époque déterminée. Ordinairement le paiement est garanti par une hypothèque générale sur l'avoir immobilier de la société.

Les formalités effectuées, des titres sont remis aux souscripteurs.

Au cas de « *registered debentures* » on remet au propriétaire un « *debenture stock certificate* » indiquant que le nom de cette personne est inscrit sur les livres de la société comme propriétaire de tant de titres.

Au cas de « *debenture to bearer* », on remet au souscripteur un titre au porteur.

Il y a beaucoup d'analogie quant à la forme entre les « *Debentures* » et les « *Promissory Notes* ».

La comparaison entre des titres fut faite par le Juge Grove dans l'affaire *British Steam Navy Com-*

pany v/ Inland Revenue Commissioners (L. R. 7 Q. B. D. 165, 174) où il était question des timbres fiscaux.

« La définition d'une debenture peut tomber dans « les limites de la définition légale (statutory definition) des Promissory Notes. Cependant personne « ne pourrait dire qu'il faut y apposer les timbres des « Promissory Notes... Il semble », continue ce savant juge « qu'il y a une différence réelle entre une « Promissory Note et ce que la société appelle une « Debenture. Le titre peut être dans un certain « sens une Promissory Note (négociabilité), mais « il peut être quelque chose de plus. Il renferme des « conditions qui ne pourraient pas être contenues « dans une Promissory Note ».

Les Debentures peuvent prendre la forme d'une Promissory Note à ordre, leur caractère négociable a été reconnu dans l'affaire : Re General Estates Company, Ex. p. City Bank (3 ch. app. 758, 18 L. T. 894) : « Il a été jugé que la société émettrice ne pouvait pas « opposer au porteur de bonne foi ayant acquis « l'instrument à titre onéreux, les exceptions opposables au souscripteur ».

Les debentures peuvent prendre la forme des Promissory Notes au porteur et tel est le cas général.

Re Imperial Land Company of Marseilles. Ex. p. Colborne and Strawbridge 1870 (L. R. II, Eq. 478) :

« La compagnie s'engageait à payer au porteur la
« somme de £ 20.

« Il fut jugé que c'était une Promissory Note ou
« bien alors un instrument négociable et en second
« lieu que le tiers porteur de bonne foi pouvait exiger
« le paiement, libre de toute exception ».

Les « Debentures to bearer » sont des instruments négociables selon la coutume des marchands et transférables par tradition (1). La propriété de l'effet passe au tiers porteur de bonne foi, ce dernier peut exiger le paiement de la société et la poursuivre en son nom.

Jusqu'en 1898, Bechuanaland Exploration Co v/ London trading Bank (2 Q. B. 658), il fallait encore prouver que la coutume de la bourse de Londres considérait ces titres comme des instruments négociables.

En 1902, le juge Bigham dans Edelstein v/ Schuler Co (2 King's Bench, 144), dit « Je vais peut être plus
« loin encore que le juge Kennedy (2), car je pense
« qu'il n'est pas plus nécessaire de prouver que ces
« titres sont des instruments négociables et que les
« cours de justice doivent prendre cette coutume
« en considération ».

Dans l'affaire Crouch v/ Credit Foncier of Engand

(1) HALSBURY, *Laws of England*, V, 359.

(2) Dans Bechuanaland Exploitation Co v/ London trading Bank.

1875 (L. R. 8 Q. B. 374) il s'agissait de Debentures au porteur auxquelles étaient annexées des conditions spéciales de rachat. Certains de ces titres furent volés et notification de la perte fut faite à la société conformément à la loi.

Un tiers porteur de bonne foi se présenta après la notification aux guichets de la compagnie pour obtenir le paiement. La compagnie refusa le paiement. Un procès fut intenté par le porteur contre le Crédit Foncier. Le porteur fut débouté.

Il fut jugé « que selon la coutume de la place, ces
« titres n'étaient pas des instruments négociables,
« que des instruments négociables ne pouvaient pas
« être sous sceau ; que sans cet argument le caractère
« négociable des titres aurait été détruit par les
« conditions spéciales qu'ils contenaient et qu'en
« troisième lieu la négociabilité si elle avait existé se
« serait évanouie le jour de l'échéance (le porteur
« avait acquis le titre après l'échéance) ».

Lord Kennedy, dans *Bechuanaland Ex. Co v/ London trading Bank* (1), reprit chacun de ces arguments et démontra leur faiblesse.

Dès lors les debentures au porteur sont des instruments négociables quelles que soient les conditions annexées aux titres.

(1) 1898, 2, A. B., 658.

Les Registered Debentures

Le transfert des Registered debentures est effectué :

1^o Au moyen d'un titre de transfert dûment exécuté et signé par les parties (cédant et cessionnaire).

2^o Par l'inscription du transfert sur les registres de la Société.

Ces debentures ne sont pas des instruments négociables et généralement le cessionnaire les prend sujettes aux exceptions qui étaient opposables aux porteurs antérieurs.

Malgré cette règle une sorte de négociabilité spéciale peut jouer au profit du porteur (negotiability by estoppel).

La société est forclosé :

1^o Par l'inscription du nom du cessionnaire sur les registres de la société.

Athenoeum life Insurance Society v/ Pooley 1858 (3 De G. et J. 294 C. A.).

Higgs v/ Assam Tea C^o 1869 (L. R. 4 Exch. 387).

Re Northern Assam Tea C^o Ex parte Universal life Insurance C^o 1870 (L. R. 10 Eq. 458).

2^o Par une notification de la cession (bien que celle-ci ne remplace pas l'inscription.

Re Hercules Insurance C^o exp. Branton 1874 (L. R. 19 Eq. 302).

3° Par le fait qu'elle a affirmé au cessionnaire que l'inscription était inutile.

Re Colonial and General Gas C^o; Lishman's claim. 1870 (2 3 L. T. 40).

4° Par l'affirmation que le titre est transférable légalement (le porteur se fiant à cette affirmation).

Webbe v/ Horne Bay Commissioners 1870 (L. R. 5 Q. B. 642) dans laquelle il fut jugé que la société ne pouvait pas alléguer une insuffisance de leur pouvoir quant à l'émission des Debentures.

De même In Re Romford Canal C^o 1883 (24 ch. D. 85) : « Cette société avait émis des Debentures *cessibles* (assignable debentures).

« Un certain nombre de ces debentures avaient été « cédées à titre onéreux à C, d'autres déposées chez « D en vue d'une avance.

« Il fut jugé que C pouvait prétendre faire valoir « son droit libre des exceptions opposables au premier « porteur, tandis que D, cessionnaire équitable « (equitable assignee), ne pouvait réclamer que ce qu'il « avait avancé.

« Le juge Kay résuma le droit de cette façon :

« Quand une société a les pouvoirs nécessaires pour « faire une émission de Debentures, une irrégularité « d'émission ne peut être opposée à un premier preneur « si ce dernier était en droit de penser que « omnia rite « esse acta ».

« A fortiori si les titres sont légalement cessibles une

« telle irrégularité ou une exception opposable au premier porteur ne peut être opposée par la société à un tiers porteur de bonne foi.

« Non plus ne sera opposable cette irrégularité à un cessionnaire « equitable (1) » que le titre soit cessible selon la Common Law ou non, si celui-ci, d'après la façon d'agir de la société, soit au moment de l'émission soit plus tard, croit que tout est en règle ».

5° La société forclose par un jugement antérieur au moyen duquel le porteur avait recouvert des intérêts.

Re South Essex Gas Light and Coke C^o. Hullett's Case 1862 (2 John and H. 306).

Re South Essex Estuary C^o ex p. Chorley, 1870. (L. R. II eq. 157).

6° En remettant un stock certificate (2) au cessionnaire : Robinson v/ Montgomeryshire Brewery C^o 1896 (2 Ch. 841).

7° La société ne pourra pas opposer certaines exceptions au porteur de ces titres lorsque pour faciliter leur placement elle aura inséré dans le texte de ces « Registered Debentures » une clause déclarant formellement que le principal et les intérêts seront payés au porteur inscrit sans tenir compte des exceptions opposables au souscripteur ou aux porteurs successifs.

(1) Créancier gagiste.

(2) Certificat de titre.

Farmer v/ Goy and C^o Ltd, 1900 (2 ch. 149) (1).

Pareillement lorsqu'il sera statué que le reçu donné par le porteur inscrit sera libératoire pour la société sans que celle-ci ait à s'inquiéter :

1^o De la validité du titre de propriété du porteur ;

2) S'il n'y a pas de droit de gage sur l'argent que représente ces titres ;

3^o S'il y a une notification expresse ou non du droit ou d'une plainte d'une tierce personne quant à ces titres.

Re Blakely Ordnance C^o ex p. New Zealand Banking Corporation, 1867 (3 ch. app. 154).

V. — United States Coupon-Bonds (2)

Les coupon-Bonds sont des titres émis par le gouvernement fédéral, par les Etats, par les gouvernements locaux, par les subdivisions locales, par les municipalités, par les Compagnies de chemins de fer, de canaux, de bateaux, et par toutes sortes de groupements commerciaux (trading corporations).

Les obligations émises par les personnes morales de droit public sont rangées sous l'appellation générale de

United States Municipal Corporation Bonds (3).

(1) Egalement, Re south Essex Gas Light and Coke C^o, Hulett's Case 1862 (2 John and H. 306). Re South Essex Estuary C^o Exp. Chorley 1870 (L. R. II, Eq., 157).

(2) DANIEL, II, p. 1663.

(3) DANIEL, II, p. 1702 et Corpus Juris, dictionnaire de droit américain New-York, The American Law book C^o 1906.

Ce sont des obligations des Etats, des villes américaines.

« Municipal Corporation » est une organisation involontaire des habitants d'une même localité, de tous les âges et de tous les sexes et de toutes les conditions sous la direction du gouvernement local (1).

Les obligations (Bonds) émises par ces personnes morales sont des instruments négociables.

L'arrêt principal est :

Commissioners of Knox County v/ Aspenwale
(21 How. 539).

Le coupon-Bond est un instrument complet en lui-même composé de deux parties formant chacune une entité, ayant chacune une existence distincte et indépendante du tout.

1^o Une obligation de payer une certaine somme d'argent à une date déterminée.

2^o Des coupons annexés pour le paiement des intérêts.

Négociation des « Coupons-Bonds ».

Généralement ces titres sont payables à une personne déterminée ou au porteur et sont cessibles par conséquent par tradition :

Morris Banking and Canal Co v/ Lewis (1 Beasl 323).

Brookman v/ Metcalf (32 N. Y. 591).

Town Eagle v/ Kohn. (84, III, 292).

(1) DANIEL, *op. cit.*, II, 1702.

Parfois les titres sont à ordre et cessibles par endossement.

City of Lexington v/ Butler (15 Wall 295).

Un coupon-Bond n'a pas besoin d'être muni de clause de transfert pour être négociable, il suffit que l'intention d'avoir fait un titre négociable soit non douteuse.

County of Wilson v/ National Bank (103, U. S., 13 Otto, 776).

VI. — Circular Notes (1)

Une « circular note » est une demande par écrit d'une banque à un correspondant étranger de payer une somme d'argent déterminée à une personne déterminée.

Le bénéficiaire est muni en outre d'une « letter of indication » lettre d'avis qu'il doit présenter au banquier étranger, dans laquelle ce dernier trouvera toutes les indications nécessaires.

La lettre d'avis est signée par le directeur de la banque émettrice et par le bénéficiaire.

Les Circular Notes ne sont pas eux-mêmes des instruments négociables, mais lorsque le document est signé et endossé par le bénéficiaire, il devient en tous points semblable à une lettre de change ou un chèque.

(1) Habsbury's Laws of England, II, p. 560.

Le preneur de circular notes n'est pas obligé de se faire payer tous ses billets ou l'un quelconque d'entre eux.

Au cas où le bénéficiaire n'a pas eu besoin d'argent et ne s'est pas servi de ses titres de crédit, son argent lui est remboursé par son banquier où son compte chez ce banquier est crédité du montant des billets non utilisés.

Le bénéficiaire devra remettre au banquier les circular notes et la lettre d'indication. La remise de la lettre d'avis seule ne donne pas droit au remboursement de la part du banquier, à moins que celui-ci ne donne une caution égale au montant des titres qui manquent et qui, paraît-il, n'ont pas été utilisés.

Les conditions dans lesquelles sont émises les circular notes constituent un contrat entre le banquier et le client. Du fait que certaines conditions ne sont pas remplies, il résulte que le client ne peut pas se faire rembourser par le banquier quand généralement le remboursement aurait dû être effectué.

Rhode v/ London and County Bank 1880. (Journal of the Institute of Banker, n° 1, p. 779) :

Il s'agissait de circular Notes payables à l'ordre de la personne indiquée dans la lettre d'avis.

Cette lettre contenait une clause indiquant la nécessité de conserver lettre et billets séparés. Le bénéficiaire ne se conforma pas à cette condition et perdit la lettre et les billets.

Les Circular notes furent payées à une personne qui avait imité la signature du bénéficiaire.

Il fut jugé par le juge Pollock que la condition de garder la lettre d'avis séparée des billets était une condition raisonnable, et un point important du contrat. Comme il était prouvé que le dommage subi par le demandeur venait du fait que cette condition n'avait pas été observée, il fut jugé que le demandeur ne pouvait pas recouvrer son argent (1).

La production de la lettre d'indication à la banque correspondante n'est pas généralement (2) une condition antérieure au paiement de la Circular note. De même, le droit du correspondant de se faire rembourser par la banque émettrice ne dépend pas du fait d'avoir vu la lettre d'avis.

L'obligation de rembourser le correspondant de la part de la banque émettrice repose sur la requête de payer le porteur de la circular note.

Mais entre le tireur et bénéficiaire, ce dernier ne pourrait pas poursuivre la banque émettrice en se basant seulement sur le billet sans lettre d'avis ou transférer un tel droit à un tiers.

Conflans Stone Quarry and C^o ldt v/ Parker 1867 (L. R. 3 C. P. I., p. 12 et 13, 17, L. T. 281).

(1) Egalement Hume-Dick v/ Herries, Farquhar and C^o 1830 (4. T. L. R., 541) par Pollock, J.

(2) Sauf clause contraire.

Aux Etats-Unis les Circular Notes sont pareillement des instruments négociables (1).

La doctrine et la jurisprudence anglaises furent adoptées aux Etats-Unis.

VII. — Les actions des Sociétés

Avec les debentures nous avons étudié les titres correspondant au capital emprunt (Loan Capital) des sociétés par actions. Nous allons étudier maintenant les titres qui forment le capital action (Share capital) de ces sociétés et voir dans quelles conditions ces titres peuvent être des instruments négociables.

En Angleterre on distingue trois sortes de sociétés :

I. « Corporations » (2).

« Une « corporation » est un groupement de personnes qui forment une personne morale (legal persona) distincte des individus qui la composent, créée pour une durée indéfinie (3), douée de la capacité de posséder, de faire des contrats, d'ester en justice.

Les membres de la « Corporation » peuvent changer sans affecter l'identité de ce groupement qui est un « body politic », une personne morale dont l'existence ne dépend pas de la vie de ses membres.

(1) Parson' on bills and notes, 109.

(2) Halsbury : Laws of England et Encyclopædia of the Laws of England au mot « Companies ».

(3) Des « corporations » peuvent cependant être créées par la Couronne pour un temps déterminé, Chartered Companies act 1837, 7 Will. IV, et I, Vic., C. 73, S. 29.

Une « corporation » peut exister :

1^o Selon la « Common Law », par exemple la Couronne, un Evêque, un pasteur anglican.

2^o Par l'autorité du Roi, au moyen d'une Charte royale (Chartered Corporation) ;

3^o Par l'autorité du parlement ;

4^o Par ce que l'on appelle en Angleterre « prescription », c'est-à-dire, la preuve de ce qui existait dans une charte, qui n'existe plus maintenant.

5^o Une « corporation » peut exister conformément à une coutume.

II. Partnership.

C'est l'état de droit qui existe entre des personnes faisant du commerce en commun en vue de réaliser des bénéfices.

Partnership correspond à peu près aux sociétés commerciales françaises en nom collectif, bien que la codébiton ait un caractère de solidarité différent (1).

Les Partnerships peuvent ester en justice et jouissent du privilège de la séparation des patrimoines en cas de liquidation.

III. Companies.

Une « Company » est une « Partnership » dans laquelle les membres peuvent changer sans influencer sur l'existence de la vie de la société. Une « company » est

(1) Dictionnaire juridique anglo-belge, Sweet and Maxwell, 1920 au mot Partnership.

formée par un grand nombre de personnes possédant des « shares » (actions). Ces actions sont cessibles.

Les « Companies » sont, soit « incorporated » ou privilégiées, soit « unincorporated » ou non privilégiées.

Bien que les « Companies » soient des « Corporations », ce sont des « Corporations », selon une loi spéciale et non selon la « Common Law ». Les pouvoirs des « Companies » sont moins étendus que les pouvoirs des « Corporations » de Common Law (1).

Les « Companies » correspondent à peu près à nos sociétés commerciales par actions.

Les « Joint Stock Companies » sont des « Companies » formées et enregistrées selon le « Joint Stock Companies act » 1856 (2). Ce sont des sociétés à responsabilité limitée.

Le capital des « Companies » est divisé en parts (shares). Chaque « share » est une quote-part de ce capital entraînant avec elle certains droits et certaines obligations, tant pendant le fonctionnement de la société qu'en cas de liquidation.

On appelle « Stock » l'action qui a été reconnue par la Société comme étant entièrement libérée.

Le « Stock » est à l'action, ce que l'inscription au Grand Livre de la Dette Publique est vis-à-vis de la Rente (3).

(1) Companies consolidation act 1908, 8 Edw., VII, C. 69, S. 13.

(2) 19 et 20 Vic. C. 47.

(3) Dictionnaire anglo-belge de droit au mot « company ».

Les « Shares » sont des droits susceptibles d'être vendus. La cession se fait selon les statuts de la société.

Certificates of Shares

Ce sont des titres constatant que telle personne est propriétaire d'un certain nombre de « shares ».

Toute société doit, dans les deux mois qui suivent la souscription de ses actions ou le transfert d'un certain nombre d'entre elles, émettre des « Certificates » pour toutes les actions souscrites ou transférées, à moins que les statuts en décident autrement.

On appelle « Clean Certificates » des titres qui ne contiennent aucune dérogation au droit commun de la société.

Les « Certificates of Shares » sont scellés du sceau de la société et ne sont pas des instruments négociables (1).

Scripts Certificates of Shares to Bearer

En attendant la confection des « Certificates of Shares », les sociétés remettent aux souscripteurs des certificats provisoires d'actions, ce sont des « scripts ».

Les « scripts » sont des titres au porteur, considérés comme négociables.

Rumball v/ Metropolitan Bank 1887, 2 Q. B. D. 194.

(1) Voir la jurisprudence page 219 relative aux « certificates of shares » et aux « transferts ».

Share-Warrants

Lorsque le propriétaire d'actions d'une société le désire, il peut se faire remettre par la société un « Share-Warrant » (récépissé d'actions) indiquant que le porteur de ce warrant est propriétaire d'un certain nombre d'actions (1).

L'émission de ces titres fut autorisée par le « Companies act » 1867 articles 27 à 36 (2).

Les « Share-Warrants » sont émis sous le sceau des sociétés au porteur et peuvent être au porteur.

Les « Share-Warrants » au porteur sont des instruments négociables.

Webb, Hale and Co v/ Alexandria Water Co, 1905 (21. T. L. R. 572).

Ces titres au porteur ne sont pas très employés à cause de leur caractère négociable et des conséquences qui en résultent au cas de perte ou de vol.

Les « share-Warrants » peuvent ne pas contenir la clause au porteur. Dans ce cas ils ne sont pas négociables.

London and County Banking Co v/ London and River Plate Bank (20 Q. B. O. 232).

(1) Encyclopædia of the Laws of England, III, 317.

(2) 30, 31 Vic., C. 29.

Transfers (formulaire de transfert)

Les actions, avons-nous dit, sont des droits susceptibles d'être vendus.

La vente peut être orale, sauf pour les actions de banque (1).

Les actions représentées par des « Share-Warrants » au porteur sont transmises par la tradition de ces titres. Quant aux autres actions, la vente se fait selon les statuts de la société.

Généralement, les statuts exigent un titre écrit (transfer) et l'inscription du nom du cessionnaire sur les registres de la société.

Le « Companies Consolidation act 1908 » (2) propose le formulaire de transfert suivant :

Je A. B., (cédant) à cause d'une somme de £ ... payées à moi par C. D. (cessionnaire), vends par ces présentes, audit cessionnaire, les actions n^o.... de la société..... et transfère la propriété de ces dites actions audit cessionnaire, ces exécuteurs, administrateurs et cessionnaires, sujette aux diverses conditions auxquelles mon titre de propriété était soumis à l'époque de ces présentes.

(1) Banking Companies shares act, 1867, 30 et 31 Vic. C. 29, S. I, 3, appelé Leeman's act.

(2) 8, Edw. VII, C. 69. Shedule, I, Table A.

Et moi C. D. (cessionnaire) consens à prendre les dites actions sujettes aux précédentes conditions.

En preuve de ceci. Signatures, date.

Signatures des témoins.

Le transfert n'est pas complet avant l'inscription sur les registres de la société.

Les sociétés exigent généralement que les formulaires de transfert, déposés à la société pour être inscrits sur les registres, soient accompagnés des « certificats » desdites actions.

Quand un actionnaire vend seulement l'une quelconque des actions inscrites sur un « Certificate of Shares », il remet le titre (certificat) à la société. Le secrétaire de la société inscrit sur le titre de transfert que le certificat a été déposé.

Cette formalité s'appelle : « certification of transfer » (1).

Les titres de transfert (transfers) comme les « certificates of shares » ne sont pas des instruments négociables.

Swan v/ North British Australasian C^o 1863.

32 (L. J. Ex. 273, at. p. 278).

Dans cette affaire le demandeur désirant vendre des actions d'une certaine société, signa un formulaire de transfert en blanc. L'agent de change remplit frau-

(1) Cette formalité n'est pas obligatoire et ne rend pas les titres de transfert négociables.

duleusement le blanc de ce titre avec la description des actions d'une autre société et le céda à titre onéreux à un tiers de bonne foi.

Il fut jugé par Byles J. que la vente était sans effet, car ni les « certificates of shares », ni le « transfer » n'étaient des titres négociables et que le demandeur était autorisé à faire inscrire de nouveau son nom sur les registres de la société.

France v/ Clark, 1884 (26 ch. D. 257, C. A.).

Le porteur d'actions d'une société remit à C des certificats d'actions en gage d'une avance de £ 150 faite par C, et exécuta un « transfer » en laissant en blanc le nom du cessionnaire. C déposa les certificats d'actions et le titre de transfert chez son banquier D, en gage d'une avance de £ 250. A la mort de C, D mit son nom sur le transfert.

Il fut jugé « que D n'avait aucun droit sur les titres « en question au delà des £ 150 avancées par C et que « le même principe serait applicable au cas où il « aurait été question de titres négociables ».

Williams v/ Colonial Bank, 1888 (38 ch. D. 388, p. 408, C. A.).

Des certificats d'actions et un formulaire de transfert en blanc avaient été remis à un agent de change pour être vendus.

L'agent de change mit ces titres en gage chez un banquier pour obtenir une avance d'argent.

L'agent de change fit faillite.

Il fut jugé que : « les propriétaires des titres avaient « le droit de les revendiquer contre la banque car, « dit Bowen L. J. : « Les certificates of shares » et les « transferts » ne sont pas des instruments négociables « selon le droit anglais ».

La décision fut confirmée par la chambre des Lords sous le nom : Colonial Bank v/ Cady, 1890 (15 app. Cas. 267, p. 283) (1).

Dividend-warrants

Le possesseur d'une action (share) a droit à participer aux profits de la société.

On appelle « dividend » la portion des bénéfices correspondant à une action.

On appelle « dividend-warrant » les promesses de dividende jointes au certificat d'actions (certificate of shares) ou au récépissé d'actions (share-warrants) au moyen desquels le propriétaire de l'action touchera son dividende aux époques fixées par le conseil d'administration de la société (2).

Les « dividend-warrants » sont des instruments négociables d'après l'article 97 du B. E. A., 1882.

Antérieurement le caractère négociable de ces titres fut controversé pendant un demi-siècle.

(1) Voir également Longman v/ Bath Electric Tramways Ltd, 1905 (1 ch. 646, C. A.). Fry v/ Smillie, 1921 (3, K. B., 282, C. A.) ; Fullet v/ Glyn Mills and Co, 1914 (2 K. B., 168).

(2) HALSBURY, *op. cit.*, II, 569.

En 1831, les dividend-warrants furent considérés comme négociables dans l'arrêt :

Lang v/ Smith (7 Bing 284).

En 1843, dans l'arrêt Partridge v/ Bank of England (9, Q. B. 396), on leur refusa ce caractère.

En 1875, Goodwin v/ Robarts, on revint à la jurisprudence de Lang v/ Smith (7 Bing 284).

La controverse fut définitivement close par la loi de 1882.

Le droit américain suit exactement le droit anglais (1).

Certificates of Stock Anglo-Américain

Ces titres correspondent aux « Certificates of Shares » anglais. Ils ne sont pas des instruments négociables.

Hutchins v/ State Bank (12 Mete. Mass 421) par le Juge Shaw.

La vente des actions doit être faite selon les statuts de la société. Helm v/ Swiggett (12. Ind 194) par le Juge Story.

Un transfert sur les registres de la société est nécessaire à l'accomplissement de la vente.

Sabin v/ Bank of Worcester 12 Me. 353.

Aux Etats-Unis il y a généralement au dos du « certificate of Stock » un formulaire de transfert con-

(1) DANIEL, *Negotiable Instruments Laws*, II, 1909.

tenant un pouvoir irrévocable en blanc autorisant la personne dont le nom sera indiqué à faire toutes formalités pour effectuer le transfert sur les livres de la société.

Nous avons vu qu'en Angleterre, les titres de transfert n'étaient pas des instruments négociables. Aux Etats-Unis, tout en admettant ce principe général on reconnaît au tiers porteur de bonne foi, des droits qui se rapprochent sensiblement des droits du porteur d'un titre négociable.

Johnson v/ Laflin (103 U. S. 13, Otto. 800).

« Un certificate of stock » muni d'un formulaire de « transfert, signé en blanc avait été remis en dépôt à « un agent de change.

« Celui-ci vendit frauduleusement le titre à un « tiers acquéreur de bonne foi ».

« Il fut jugé que ce tiers porteur de bonne foi « avait un droit digne d'être protégé.

« Cette doctrine repose », est-il dit, « non sur l'idée « que le « certificate of Stock » est un instrument négociable, mais sur le principe d'équité qui dit que la « personne qui donne à une autre tous les indices de la « propriété, ne peut pas faire valoir son droit contre « cette personne, tiers porteur de bonne foi ».

CONCLUSION

Nous voici à la fin de notre étude. Voyons pour terminer la position des Instruments Négociables en droit anglais et anglo-américain d'une part, et en droit comparé d'autre part.

I

En droit anglais et anglo-américain on distingue deux grandes divisions :

- 1^o Le droit de la propriété (law of property) ;
- 2^o Le droit des contrats (law of contracts).

De tout temps, ce fut un grave problème pour les juristes anglo-saxons, amis des cadres nets, que de savoir comment les différents éléments de la négociabilité pouvaient être conciliés avec les principes généraux du droit anglais.

« Il semble », dit Holdsworth (1) « que l'étude du « développement historique des instruments négociables peut seule être un guide sûr dans cette recherche ».

(1) *Op. cit.*, VIII, p. 145-146.

Les différents caractères des instruments négociables ne peuvent pas s'expliquer juridiquement, soit à l'aide du droit de la propriété, soit à l'aide du droit des contrats.

Il semble plutôt que leur droit soit le résultat d'une union judicieuse de ces deux parties du droit.

Considérant le droit de la propriété, nous voyons qu'il n'y a aucune difficulté à céder cette propriété lorsque le cédant en est le véritable propriétaire (has a good title to it). Mais nous voyons que personne ne peut donner ce qu'il ne possède pas (Nemo dat quod non habet).

Selon le droit des contrats on reconnaît aisément la force obligatoire d'un contrat qui transfère la propriété d'une tierce personne. Le promettant est engagé personnellement s'il consent à faire un tel contrat. Mais les difficultés surgissent au moment où il s'agit de céder le bénéfice de ce contrat à une autre personne.

Les Instruments négociables évitent les inconvénients de ces deux systèmes de droit en faisant une combinaison judicieuse des principes de chacun d'eux.

Au droit de la propriété ils empruntèrent le principe d'une cession facile : transfert de la propriété par simple tradition manuelle ou par endossement suivi d'une tradition semblable.

Au droit des contrats, ils empruntèrent le principe qui rendait le débiteur personnellement engagé à

payer l'endossataire ou le porteur du titre. Le débiteur, par conséquent, ne pouvait plus opposer à un tiers porteur de bonne foi des exceptions opposables à d'autres personnes.

La négociabilité est une question de droit.

Ce n'est pas une question sur laquelle le jury doit se prononcer. Remarquons, cependant, que le jury eût souvent à se prononcer sur l'existence de tel instrument de la pratique, mais il n'avait à décider que de l'existence ou de la non existence d'une coutume.

Gordon v/ Cuming, 1826 (1 Hud. and B. 54) :

La négociabilité existe en vertu de la « Law Merchant » (loi commerciale), d'une loi promulguée (statute law), de la « Common Law », de l'assentiment de la communauté, de l'analogie qui naît du rapprochement de divers instruments (Bonds and Scrips).

En droit moderne anglais les instruments négociables peuvent prendre la forme à ordre et la forme au porteur.

Si le titre est à ordre, la cession s'opère au moyen d'un endos et d'une tradition manuelle.

Si le titre est au porteur, la tradition manuelle suffit.

Y a-t-il un critérium pour faire une distinction nette entre les titres à ordre et les titres au porteur (1)?

(1) MACLEOD, II, I, p. 330.

D'une façon générale, le cessionnaire d'un instrument négociable demande l'endos de son cédant, non pour effectuer le transfert de la propriété du titre, mais pour obtenir la garantie du cédant.

L'effet de l'endossement est de rendre l'endosseur responsable du paiement du titre.

En droit anglais, l'endos est moins une question de réglementation, qu'une question de relation entre cédant et cessionnaire.

Il nous est arrivé, étant étudiant en Angleterre, de devoir apposer une signature sur un billet de la Banque d'Angleterre de £ 5 payable au porteur.

L'endossement n'est qu'une garantie de validité donnée par l'endosseur.

Acheter des marchandises ou de l'argent au moyen d'un instrument négociable, avec ou sans endos, est comparable à acheter une automobile avec ou sans garantie (1).

En général, si un instrument négociable est accepté sans endos en paiement de marchandise, ou si la période pendant laquelle les recours peuvent être intentés en cas d'un titre à ordre est passée, l'opération est définitive, le paiement est aussi valable, aussi définitif, aussi libératoire, que s'il avait été fait avec de l'argent monnayé.

Fait exception cependant, le cas où le cédant aurait

(1) MACLEOD, II, I, p. 331.

connu l'insolvabilité du débiteur au moment de la cession.

Quant à la question de la considération et de la valeur fournie, Macleod (1) dit que la mention « pour valeur reçue » n'a pas plus de signification que la formule de politesse : « votre très obéissant serviteur », à la fin d'une lettre.

Que signifie donc les expressions : *real or value bills* ?

Real Bills ou *Value Bills* ne signifie pas que le titre est garanti par des marchandises, mais simplement que l'émission du titre eut lieu en règlement d'une opération commerciale effective. Ces expressions s'opposent à « *accomodation Bills* » effets de complaisance.

Une lettre de change est un droit de créance, et ne représente pas les marchandises achetées et vendues.

Un *connaissance maritime*, au contraire, est un titre de propriété et représente effectivement de la marchandise.

Telle est la différence fondamentale qui distingue les lettres de change des *connaissances maritimes* et des titres analogues, différence de nature essentielle qui fera que jamais ces instruments ne seront assimilés aux instruments négociables.

(1) *Idem.*, p. 332.

Allant plus loin dans cette voie, le droit anglais n'admit pas la théorie de la provision.

Le jour où, selon la Common Law, le tiré ne fut plus considéré comme le préposé du tireur, où l'acceptation fut comprise comme un engagement du tiré indépendant du tirage de l'effet, on ne reconnut au tireur aucun droit de propriété sur cette portion de l'actif du tiré que ce dernier destinait au paiement de la lettre.

Dans ces conditions la cession du titre ne comportait pas la cession de la propriété de cette provision.

En accord avec ce principe on distingue en droit anglais le « Draft » du « Bill ».

Le « Draft » est un ordre donné à une personne qui détient en dépôt une certaine somme d'argent, par le déposant, de payer à une personne dénommée ou à son ordre ou au porteur, une certaine portion de cet argent.

Les lettres de change et les Drafts ont la même formule (1), mais il y a entre eux une différence de nature considérable.

Quand il s'agit de lettres de change, le tiré est le débiteur du tireur. L'argent destiné au paiement de la lettre appartient au tiré et non au tireur.

Quand il s'agit de Drafts, l'argent appartient au tireur. Si le tiré s'appropriait cet argent, il serait coupable de détournement de dépôt (embezzlement).

(1) Le B. E. A., 1882 ne distingue pas le Bill du Draft dans sa définition de la lettre de change,

Le Draft est un titre de propriété relatif à une portion indéterminée d'une somme d'argent déterminée (title to an undefined portion of a sum specific in money) (1).

Remarquons qu'en droit anglais le dépôt d'une somme d'argent est de même nature que le dépôt d'une chose ordinaire.

En droit français, au contraire, le dépôt d'une somme d'argent est un dépôt irrégulier : le dépositaire devient propriétaire de l'argent, le déposant créancier du dépositaire.

II

Essayons maintenant de situer les instruments négociables anglais et anglo-américains parmi les institutions juridiques correspondantes des autres nations.

La caractéristique principale des instruments négociables est que tous les titres qui rentrent sous cette dénomination perdent leur individualité pour adopter les caractères génériques d'une sorte d'instrument fictif que serait l'Instrument Négociable.

En droit anglais, on n'a pas à rechercher les règles de tel ou tel titre, on n'a qu'à se demander s'il est instrument négociable ou non.

En droit français, au contraire, les différents titres

(1) MACLEOD, *op. cit.*, II, 1^{re} partie, p. 337,

négociables ont gardé leur individualité. La réglementation de la lettre de change n'est pas celle du chèque des billets de banque, des actions ou des obligations des sociétés.

La comparaison est plus intéressante si l'on consent à la limiter à deux institutions correspondantes. Comparons rapidement la lettre de change française et anglo-saxonne.

Dès la fin du xvii^e siècle la lettre de change, guidée et interprétée par les juges de Common Law, s'était considérablement éloignée de son modèle primitif, la lettre de change de la « Law Merchant » imitée du droit continental.

Dans *Bromwich v/ Lloyl*, 1697 (2 lut. 1585) le C. J. Treby résuma l'évolution de la lettre de change :

Les lettres de change furent tout d'abord exclusivement réservées aux marchands anglais traitant avec l'étranger (période de *Malynes*). Puis les commerçants anglais purent utiliser la lettre de change dans leurs transactions avec d'autres commerçants anglais (*Inland Bills*, période de *Marius*). A la fin du xvii^e siècle, commerçants et non commerçants purent faire usage de cette institution.

Cessant d'être réservée aux marchands, la lettre de change en vint à remplir une autre fonction que le paiement à distance.

Bomley v/ Frazier (1 Stra. 441) 1697.

La lettre de change était devenue un instrument

monétaire et était considérée comme l'équivalent de la monnaie (as if they were specie).

A cette époque, la législation française relative à la lettre de change venait d'être codifiée par l'ordonnance de 1673. C'est cette législation qui passa dans le Code de commerce de 1807 et resta sans changement important jusqu'au début du xx^e siècle (1).

Jusqu'à cette époque les différences qui existèrent entre les législations françaises et anglaises étaient celles qui différencièrent la lettre de change de la « Law Merchant » (Malynes, Marius, Beawes) de la lettre de change de « Common Law ».

Que l'on se souvienne que les commercialistes anglais du xvii^e siècle et du début du xviii^e relataient dans leurs écrits la loi commerciale connue de toutes les nations européennes et l'on comprendra cette coïncidence.

Les principales divergences ont été mises en lumière par Sir Mackenzie Chalmers (2).

« En Angleterre, dit-il, il n'est plus nécessaire d'insérer la mention de valeur fournie, car la loi édicte une présomption à ce sujet.

« En France, au contraire, la nature de la valeur doit être exprimée et une déclaration fautive à ce sujet est une supposition qui annule le titre entre les mains de toute partie qui en a connaissance.

(1) Loi de 1894 et 1922 sur la lettre de change.

(2) Introduction 3^e éd., p. LVII.

« En Angleterre, une lettre peut être tirée payable
« sur la même place. En France, le lieu du tirage doit
« être suffisamment éloigné du lieu où la lettre est
« payable, de façon qu'il y ait un taux de change pos-
« sible entre les deux places (1). Une déclaration fausse
« à ce sujet est une supposition qui annule l'effet entre
« les mains d'un porteur qui en a connaissance.

« En Angleterre, depuis 1764, une lettre de change
« peut être tirée payable au porteur (2).

« En France une lettre de change est obligatoire-
« ment payable à ordre.

« En Angleterre, une lettre originellement payable
« à ordre devient payable au porteur, si elle est endos-
« sée en blanc.

« En France, un endossement en blanc est un endos-
« sement de procuration. Pour qu'un endossement
« opère un transfert de propriété, il doit être à ordre,
« exprimer la valeur fournie et énoncer le nom de
« celui à l'ordre de qui il est passé (3).

« En Angleterre, le refus d'acceptation permet au
« porteur d'intenter une action contre le tiré, ce qui
« est une conséquence logique de la « Currency
« theory ».

« En France, le porteur n'a pas d'action avant la

(1) Abrogé par la loi du 7 juin 1894, art. 110 du Code de commerce.

(2) GRANT V/ VAUGHAM, 1764, 3 BURROW, 1516.

(3) Article 137 du Code de commerce 1807 modifié par la loi du 8 février 1922.

« confection d'un protêt pour faute de paiement. Dans
« l'intervalle, le porteur n'est autorisé qu'à demander
« caution au tireur ou aux endosseurs successifs.

« En Angleterre, on fait une distinction nette
« entre les effets en cours et les effets échus.

« En France, cette distinction n'existe pas.

« En Angleterre, il n'est pas nécessaire de protester
« les lettres tirées sur l'intérieur, une lettre d'avis est
« suffisante.

« En France, tous les effets doivent être protes-
tés ».

A la fin du ^{xix}^e siècle, les juristes français avaient depuis longtemps déjà abandonné la doctrine traditionnelle de l'ordonnance de 1673, et de Pothier qui limitait la lettre de change à l'exécution du contrat de change.

La législation restait inchangée et aucune théorie n'était venue prendre la place de la théorie désuète de l'ordonnance de 1673.

A cette époque, Saleilles et ses disciples essayèrent d'introduire en France la théorie allemande de la déclaration unilatérale de volonté et de l'appliquer à la lettre de change.

Nous ne croyons pas que cette théorie soit en harmonie avec le droit et le tempérament français.

Le professeur Thaller émit alors sa grande théorie de la délégation et en fit une application heureuse à la lettre de change.

C'est donc cette théorie de la délégation qui s'applique actuellement à la lettre de change.

En 1894, une loi autorisa le tirage des lettres de change sur la même place (1).

En 1922 une autre loi supprima l'obligation de mentionner la valeur fournie et autorisa l'endos en blanc.

Avant ces deux lois, l'endos en blanc était considéré comme un endos de procuration, c'est-à-dire que le porteur de l'effet était supposé le préposé de l'endosseur et toucher le montant de l'effet pour le compte de celui-ci.

L'étrangeté de cette solution date de l'ordonnance de 1673 (2) et ne peut s'expliquer qu'historiquement.

Primitivement le bénéficiaire de l'endos était un « *adjectus solutionis* ». Une « *procuratio in rem suam* » était nécessaire pour le constituer cessionnaire. Dans la suite la « *procuratio in rem suam* » devint inutile. La clause à ordre en tint lieu. L'endos de procuration était supprimé. L'endos translatif de propriété était créé. L'endos devait toutefois se conformer à certaines formalités.

Le bénéficiaire de l'endos sera un « *procurator in rem suam* » lorsque les formalités auront été effectuées selon la loi. Dans le cas contraire, les principes anciens reprendront leur empire, le bénéficiaire ne sera présumé qu'un « *procurator in rem alienam* », et s'il veut prouver qu'il est un véritable cessionnaire, il devra

(1) Code de commerce, art. 110.

(2) Art. 23.

présenter comme auparavant un acte de transport.

Désormais, à part les différences de détail nombreuses, il est vrai, mises en lumière par le professeur Joseph Jitta, dans son rapport en vue de l'unification de la législation sur la lettre de change et le billet à ordre présenté à Genève en 1923, deux divergences importantes subsistent.

1^o La clause au porteur dans la lettre de change.

2^o La question de la provision.

En Angleterre, une lettre de change est un titre de circulation, un succédané de la monnaie.

En France, la lettre de change est avant tout un effet de commerce, un instrument de crédit, devant circuler peu, mais sûrement.

En Angleterre, la clause au porteur est conforme à la destination du titre.

En France, la lettre de change est obligatoirement à ordre.

Quant à la question de la provision, nous avons vu pourquoi le droit anglais n'avait pas accepté cette théorie.

En France, on en discuta beaucoup avant la loi de 1922.

Cette loi mit fin à la controverse en décidant que « la « propriété de la provision était transmise de droit aux « porteurs successifs de la lettre de change » (1).

(1) Article 116, 2^e alinéa nouveau.

Cette conclusion n'est peut-être pas très en accord avec la théorie de la circulation que le droit français semble avoir adoptée depuis les lois de 1894-1922, mais elle s'est montrée d'une telle utilité pour le commerce, et surtout le commerce de banque (1), qu'il est peu probable que les juristes français soient disposés à l'abandonner.

« Des deux systèmes français ou anglais », dit Sir Mackenzie Chalmers, « il est difficile de savoir quel « est le meilleur et le plus favorable aux intérêts du « commerce ; mais ceci est un problème dont la solu- « tion dépasse le domaine des recherches d'un ju- « riste ».

(1) Escompte du papier de commerce.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Recteur
de l'Académie de Paris,*

L. MAURELLET.

Vu :

Le Doyen,

H. BERTHÉLEMY

Vu :

Le Président de la Thèse,

H. LÉVY-ULLMANN.

BAR-SUR-SEINE, ANC^e IMP. SAILLARD. — P. BROST, SUCC^r

